

Du bizarre au merveilleux, la transition est insensible et le lecteur se trouvera en plein fantastique avant qu'il se soit aperçu que le monde est loin derrière lui.
Prosper MÉRIMÉE. (*Essai sur Nicolas Gogol.*)

Publication mensuelle

EDITION FRANÇAISE DE « THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION »

SCIENCE-FICTION

Entre le tonnerre et le soleil — *par Chad Oliver* — 3
Nœud dans le temps — *par John Wyndham* — 48
Les calmars d'Andromède — *par Jérôme Sériel* — 60
L'épave d'un autre monde — *par Algis Budrys* — 71

FANTASTIQUE

Une histoire épouvantable — *par Gaston Leroux* — 88
Le joueur de flûte — *par Anne Merlin* — 100
Faut-il choisir ce métier ? — *par Henri Damonti* — 101
La Masse — *par John W. Vandercook* — 110
L'œil — *par Sibyl Bangor* — 128
Entre deux rideaux — *par Jean-Pierre Klein* — 129

RUBRIQUES

Tribune libre — 133
Notes de lecture — 139

Présentation des nouvelles par Jacques Bergier et Alain Dorémieux.
Dessin de couverture de Lucien Lepiez.

9e Année — N° 94 **Septembre 1961**

Directeur : Maurice RENAULT.
Rédacteur en chef : Alain DOREMIEUX.
Rédaction et administration :
Editions OPTA, 96, rue de la Victoire, Paris-9e (PIG. 87-49).
Abonnements et vente :
24, *rue de Mogador, Paris-9e* (TRI. 40-56) — *C C P Paris* 1848-38.
La rédaction ne reçoit que sur rendez-vous.

La publication des récits contenus dans ce numéro est faite avec l'accord de Mercury Press, Inc New York N. Y (U. S. A.)

Le numéro : France, 130 NF ; Maroc : 150 FM.
ABONNEMENTS. — 6 mois : *France et Union Française, 7,20 NF. Etranger, 8,90 NF.*
1 an : — — *14,00 NF. Etranger, 16,90 NF.*

Entre le tonnerre et le soleil

(*Between the thunder and the sun*)

par CHAD OLIVER

L'œcologie, branche de la biologie qui a trait aux relations entre les organismes vivants et leur milieu, est une science rarement employée en science-fiction. Parmi les nouvelles qui la font intervenir, citons « La grève des oiseaux » *d'Elizabeth Sanxay Holding* (« Fiction » *n*° 19). *Ici Chad Oliver nous montre que, pour sauver de l'extinction une race sur une autre planète, il faut parfois les talents combinés de l'anthropologiste et de l'œcologiste. Car dans un cycle de vie, il suffit parfois d'un minuscule grain de sable pour démolir tous les rouages...* (1).



Et il n'a que dédain pour l'humaine fourmilière —
Inconscient de ce que les hommes envieux s'apprêtent
A faire de leur rêve une réalité
Et, survolant les chaudières de l'orage,
Insoucieux de la mort, à s'élancer à travers ciel
Entre le tonnerre et le soleil.

GEORGE STERLING

LA journée avait commencé de façon banale.

Evan Schaefer s'était réveillé un peu après neuf heures du matin, c'est-à-dire avec un retard de quelques minutes sur son horaire ; il devrait se presser pour commencer son cours à l'heure. Ce fait se reproduisait tous les lundis, mercredis et vendredis. Cela allait mieux le mardi et le jeudi, parce qu'il n'avait pas de cours dans la matinée.

Il s'extirpa du lit, vit que sa femme, Lee, dormait encore et se rendit d'un pas trébuchant dans la cuisine où il appuya sur le bouton à réglage automatique du petit déjeuner. Il bâilla, estima que la température de la maison était un peu trop fraîche et jeta un coup d'œil dans le viseur. Il n'y avait personne en-dessous. Il brancha le phare-signal et abaissa la maison à neuf cents mètres. Puis il réadapta l'ouverture des fenêtres au régime de vent dominant. Une brise tiède et embaumée pénétra dans la

(1) Nouvelles du même auteur dans « *Fiction* » : « *Le conseiller technique* » (n° 15) ; « *Les habitants de la ville-jouet* » (n° 23) ; « *L'objet* » (n° 29) ; « *Le vent du Nord* » (n° 36) ; « *Départ en beauté* » (n° 56) ; « *Paternité* » (n° 61) ; « *Culbute dans le temps* » (n° 65) ; « *Le vent souffle où il veut* » (n° 68). En collaboration avec Charles Beaumont : « *Claude à travers le temps* » (n° 33) ; « *Claude l'invincible* » (n° 34).

maison. Des rayons de soleil dorés vinrent caresser les surfaces en imitation d'acajou.

— « Beaucoup mieux, » marmotta Evan Schaefer. Il était fier de sa maison. Ils avaient été obligés pour l'acquérir d'écorner considérablement son salaire de professeur, mais maintenant qu'il n'y avait plus les enfants...

Il se força à changer d'idée avant que la douleur se fit sentir.

Il prit une douche, enfila sa combinaison bleue et avala en hâte trois œufs pochés sur toast, des saucisses et deux tasses d'odorant café bouillant.

Il regarda sa montre. L'heure approchait. Il savait qu'il oubliait quelque chose, mais pendant un moment il fut incapable de se rappeler quoi. Quelque chose que Bill lui avait demandé...

Claquant des doigts, il gravit en courant le plan incliné qui montait en tournant jusqu'à son bureau tout en haut de la maison. Son regard parcourut les rayons de livres, d'enregistrements et de films.

— « Boas, boas, » dit-il tout bas. « Kwakiutl, Rapport Annuel... »

Le volume aurait dû se trouver dans les vieilles publications du Bureau d'Ethnologie Américaine, datant des années 1920. Il le trouva finalement sur un autre rayon, en édition microfilmée.

Il redescendit précipitamment la rampe pour se rendre au garage. Le toit glissa de côté quand il monta dans la cabine du coptère. Il se propulsa en plein ciel. Le coptère était trop petit pour posséder un appareil anti-gravité, mais Evan Schaefer trouvait en général fort agréable le vol jusqu'à l'université.

Pas quand il était aussi en retard, toutefois.

Il dirigea le coptère vers la voie à grande vitesse et s'inséra dans le flot. Il survola pendant cinq minutes l'épaisse forêt verte, puis il atterrit à l'université sur le toit de son bureau. Il y descendit, ramassa les notes éparses sur sa table encombrée et prit l'ascenseur qui l'emporta vers la salle de conférence souterraine.

Il avait trois minutes de retard quand il gravit l'estrade et fit face aux cinq cents étudiants et au récepteur de TV.

— « Bonjour, » dit-il. « Où en étions-nous donc restés ? »

La blonde du premier rang regarda ses notes avec affectation.

— « Au transfert d'Œdipe, » dit-elle.

Schaefer hocha la tête.

— « Nous parlions du déplacement de l'autorité qui se trouvait reportée sur le frère de la mère dans certaines sociétés à descendance par ligne maternelle, » commença-t-il. « Vous vous souvenez que lorsque Malinowski... »

Le reste suivit comme d'habitude.

Rien n'indiquait que cette journée fût différente des autres.

***

Quand il eut fini son cours et liquidé les questions soulevées en dernié-

re minute par les bûcheurs, il prit l'ascenseur pour remonter dans son bureau. Il se sentait vidé, comme toujours après une conférence. Il éprouvait exactement la même sensation qu'un acteur après la représentation. Mou comme une chiffe était le terme.

Il avait besoin de quelques minutes en tête à tête avec sa pipe, puis d'un café avec Bill. Après quoi, il pourrait affronter son cours supérieur d'évolution culturelle multilinéaire, plus pénible que les cours d'initiation mais aussi plus stimulant.

Il mit sa clef dans la serrure, ouvrit la porte de son bureau et entra. Il s'immobilisa.

Il y avait quelqu'un dans son bureau. Schaefer ne l'avait jamais vu. Ce n'était pas un étudiant. L'homme était grand, avec un visage qui aurait paru beau sans les rides soucieuses encadrant la bouche aux lignes pleines. Il avait environ cinquante ans. A portée de sa main droite, il y avait un cendrier plein de mégots.

— « Pr. Schaefer ? » La voix était étranglée comme s'il la contrôlait avec peine.

— « Oui ? » Schaefer était légèrement agacé.

— « Je vous serais reconnaissant de fermer la porte à clef, » dit l'inconnu.

— « Comment êtes-vous entré ici ? »

— « Avec une clef. »

Schaefer fronça les sourcils, puis vérifia la porte.

— « Elle est bien fermée. »

L'homme se détendit légèrement.

— « Je m'appelle Benito Moravia, » dit-il.

Ce nom rappelait quelque chose à Schaefer, mais il ne savait pas trop quoi. Il était à peu près certain de ne pas avoir de Moravia comme étudiant et d'autre part cet homme n'avait rien du parent d'élève soucieux.

Moravia respira profondément.

— « Je suis à la tête de la Division Extra-terrestre des Nations-Unies, » expliqua-t-il. « Je pensais que vous aviez peut-être entendu parler de moi. J'espère que vous excuserez cette prétention. »

Schaefer fit claquer ses doigts.

— « Bien sûr ! » Il serra la main de Moravia. « Vous m'avez pris par surprise, monsieur. »

— « Telle était bien mon intention. »

Schaefer examina son interlocuteur. Quelque chose rongeait manifestement celui-ci.

— « Que puis-je pour vous ? »

Moravia eut un rire bref.

— « Pour commencer, jurez-moi que tout ce que je vous dirai ici ne sera jamais communiqué à personne sans mon autorisation expresse. » Il eut un geste d'impuissance. « Ce maudit mélodrame, cette obligation de secret, cela m'écœure. Mais je ne peux pas faire autrement, vous comprenez ? »

Schaefer sentit un picotement le parcourir. Sa fatigue disparut tout d'un coup. Il prit place derrière sa table de travail et se pencha en avant dans son fauteuil tournant.

— « Allez-y, » dit-il.

— « C'est confidentiel. » Moravia le dévisagea de ses yeux noirs inquiets. « Vous me le jurez ? »

— « Puisque vous y tenez, » répliqua Schaefer, qui se sentit un peu ridicule. « De quoi s'agit-il ? C'est à propos de Pollux ? Ils ne sont pas encore de retour, n'est-ce pas ? »

— « Pas encore. » Moravia secoua la tête. La lumière mit des reflets dans ses cheveux noirs. « La mission diplomatique ne reviendra pas avant trois ans. »

Schaefer tâtonna à la recherche de sa pipe, y introduisit un cube de tabac et tira sur le tuyau jusqu'à ce qu'il sente le goût de la fumée. Il avait l'estomac serré.

— « *Vous en avez trouvé une nouvelle.* »

Moravia ne lui répondit pas directement. Il se retourna pour prendre une lourde serviette sur la table destinée aux étudiants devant passer des examens spéciaux. Il l'ouvrit et en sortit de brillantes photographies en trois dimensions. Il les tendit à Schaefer sans rien dire.

Schaefer regarda la première et avala péniblement sa salive.

Parler n'était pas nécessaire.

Pas un mot ne fut prononcé.

⁂

Une débauche de couleurs : le vert de la chlorophylle, le jaune, l'orange et le violet des fleurs, le brun-rouge du sol, le bleu du ciel.

Des visages : d'homme, de femme, d'enfant. Des sourires hésitants, de la timidité, du manque d'assurance. Peau foncée, grands yeux, petit nez. Cheveux gris... non, c'était de la fourrure, avec des raies blanches. Quand les bouches étaient entrouvertes, des canines luisaient.

Schaefer regarda de plus près. Diastème ? Difficile à dire.

Les corps : très frêles, fins d'ossature, avec des bras extrêmement longs et gracieux. Les bras étaient plus longs que les jambes.

— « Ce sont des brachiateurs, » murmura Schaefer.

Moravia hocha la tête.

— « Oui, ils se déplacent souvent en se suspendant de branche en branche. »

D'autres photos : des cavernes, des tentes, des villages de chaume, des villes de torchis. Des petits champs où poussait ce qui paraissait être des céréales. Quelques animaux dans des parcs, des mammifères disgracieux qui étaient manifestement producteurs de lait.

— « Où est-ce ? »

— « Aldébaran. La quatrième planète. L'une des fusées topographiques l'a découverte il y a six ans — la fusée est maintenant revenue depuis cinq mois. »

— « Vous avez une carte des zones culturelles ? »

— « La voici. » Moravia sortit un feuillet de sa serviette.

Schaefer l'étudia soigneusement. Il y avait quatre grandes masses continentales et plusieurs grandes îles. Le relevé de la répartition des zones culturelles avait été très précis, encore que superficiel par la force des choses en ce qui concernait leur désignation exacte. La plupart des populations vivaient de la chasse et de la cueillette. Il y avait trois centres agricoles ; un des continents paraissait ne pratiquer aucune agriculture.

Il n'y avait pas de grandes cités, seulement un certain nombre de vastes agglomérations de maisons en terre battue dans plusieurs régions. Schaefer regarda la légende avec une crispation interne. Pas d'écriture. Et pas de travail des métaux à proprement parler, à part l'utilisation du cuivre brut.

Il posa sa pipe.

— « Bon Dieu, » s'exclama-t-il.

— « Oui. Nous avons les mains liées, » asquiesça Moravia.

Schaefer se leva et se mit à arpenter la pièce. C'était à vous rendre enragé. Comme d'apercevoir la terre promise et de se voir refermer la grille au nez.

— « Pas d'erreur possible, je suppose ? »

— « Non. »

Schaefer se rassit, remit sa pipe entre ses dents. Cela avait déjà été assez pénible quand Pollux avait été découverte il y a douze ans. C'était la première planète, le premier système avec des humanoïdes, la première preuve que l'homme n'était pas seul dans l'univers.

La fin d'une quête qui datait depuis des siècles.

Le cinquième monde de Pollux, à vingt-neuf années-lumière de la Terre, était doté d'une civilisation, telle que la définissait la loi : centres urbains, écriture, technologie perfectionnée. Il existait même des fusées, bien qu'aucun voyage interstellaire n'eût été réalisé.

Schaefer se souvenait encore de l'enthousiasme, de l'espérance, de l'émotion de cette découverte. Il avait prié pour être choisi comme membre de la mission diplomatique qui était prévue dans le projet de développement scientifique. On l'avait ignoré. Il s'était dit qu'il n'aurait pu partir de toute façon, qu'il n'aurait pas pu abandonner ses enfants pendant les années qu'il fallait inévitablement perdre pour atteindre un autre système solaire et en revenir...

Il se força à n'y plus penser.

Ses enfants étaient morts maintenant.

Cela importait peu d'ailleurs. Pollux V avait une civilisation comparable en gros à celle de la Terre, ce qui simplifiait la situation au point de vue légal. La Terre pouvait y retourner, prendre langue, faire des échanges commerciaux.

Mais la question se posait tout autrement en ce qui concernait la quatrième planète d'Aldébaran.

Schaefer connaissait la loi et la trouvait juste. Il y avait eu aux Na-

tions-Unies assez de puissances qui se rappelaient leur propre statut d'anciennes colonies pour que la loi se soit imposée d'elle-même.

La mission de la Terre ?

Persécuter les indigènes s'ils avaient un aspect quelque peu différent ? Les rassembler et les enfermer dans des réserves ?

Non, merci !

La loi était claire. Si l'on découvrait une planète hébergeant des humanoïdes qui n'étaient pas préparés à se défendre technologiquement ou légalement, il n'y avait qu'une conduite à tenir : *n'y pas toucher.*

Pas de commerce, pas d'exploitation, pas de missions scientifiques.

Pas de balivernes à propos de progrès et de pays sous-développés.

Pas de massacre bien intentionné.

C'était le triomphe légalisé de la miséricorde : *laissez-les tranquilles !*

Schaefer comprenait cette loi et croyait en son efficacité. Il connaissait les faits sordides qui l'avaient provoquée : les Tasmaniens pourchassés comme des bêtes jusqu'à leur extinction, les Africains entassés dans des navires puants et vendus comme esclaves, les Polynésiens décimés par la maladie, les Indiens d'Amérique abattus comme du gibier, torturés par les explorateurs espagnols et ensuite virtuellement exterminés simplement parce qu'ils gênaient.

C'était une bonne loi, la meilleure de toutes.

Il rendit les photos.

— « Dommage, » dit-il. « Mais il y a des choses plus importantes que la science. »

Moravia contempla le plancher.

— « Oui, je savais que vous seriez de cet avis. C'est pourquoi je suis venu vous trouver. »

Schaefer attendit. Ses paumes commençaient à s'humecter de sueur.

Moravia jeta un coup d'œil autour du bureau, son regard vif enregistrant la présence des tableaux de valeur au mur, et des romans insérés entre les monographies, les enregistrements et les bulletins sur les rayonnages.

— « Vous voyez le problème, » dit-il avec lenteur. « Ou du moins en voyez-vous une partie. Nous ne pouvons pas retourner dans le système d'Aldébaran. Ce serait une faute du point de vue éthique et légal. » Il esquissa un petit sourire. « Et nous serions mis à la porte si jamais nous étions démasqués. »

Schaefer le dévisagea.

— « Vous ne suggérez pas... ? »

Moravia l'ignora.

— « Nous ne pouvons pas retourner là-bas. Nous n'osons pas courir le risque de faire une exception qui pourrait être le commencement de la fin pour les millions d'êtres libres qu'il y a là-bas. C'est impensable. »

Schaefer avait l'impression d'être un pied au-dessus du vide, avec l'autre pied prêt à suivre.

Moravia abattit son poing sur la table avec une brusquerie qui les fit sursauter l'un et l'autre

— « Mais il *faut* que nous y retournions ! Nous y sommes obligés. »

Le gouffre bâillait devant Schaefer, noir et attirant.

— « Expliquez-vous, » dit-il.

Moravia reprit haleine.

— « Ces gens-là sont menacés. »

— « Comment cela ? »

Moravia le regarda en face. Ses yeux étaient las, obsédés de tristesse.

— « Ils se meurent. »

Schaefer digéra lentement cette réponse.

— « Tous ? »

— « Non. Une seule région est touchée. Seulement quelques centaines de milliers de gens. » Il y avait un soupçon d'ironie dans la voix de Moravia.

Schaefer tira sur sa pipe. Il avait compris maintenant. Il regrettait follement que Moravia fût entré dans son bureau et dans sa vie.

— « Nous pouvons les aider, n'est-ce pas ? »

— « Considérant la situation comme un simple problème à résoudre, oui. Nous pourrions en sauver beaucoup, pour ne rien dire des générations à venir. Il y a des gens là-bas en train de mourir. Nous connaissons le remède. Légalement, nous n'avons pas le droit de le leur donner. »

— « Et moralement ? »

— « A vous de me le dire, Pr. Schaefer. »

Les deux hommes assis dans le bureau se regardèrent.

II

La nuit commençait lorsque Schaefer fit décoller son coptère du toit de son bureau, à l'université. Il y avait dans le ciel une grosse lune jaune qui éclipsait l'éclat des étoiles. Il s'inséra dans le flot rapide des engins, coulée de feux clignotants qui tourbillonnaient dans le doux air nocturne.

Au-dessous de lui, il y avait une autre coulée, un ruban d'argent sous les rayons de la lune. La rivière coulait maintenant dans la pénombre ; il ne distinguait pas le tapis vert des cimes ni les ondulations des prairies herbeuses, mais il percevait leur fraîcheur, la vie de l'eau claire et la paix des arbres, et il fut heureux de leur présence.

Des maisons flottaient au-dessous de lui, chauds scintillements de clarté semblables à des lucioles dans le crépuscule, et il songea : « *L'antigravité a fait beaucoup plus que de nous donner la clef de l'espace... elle nous a rendu notre Terre.*

Il se rappelait s'être promené enfant dans le merveilleux domaine vert de la forêt, avoir édifié des barrages de cailloux en travers de ruisseaux gazouillants, et ces souvenirs lui chauffaient le cœur. Il était content que la terre ne fût plus souillée par les villes et heureux que les hommes eussent arrêté la pollution de la planète pendant qu'il en était encore temps.

Le stade critique avait bien failli être dépassé.

Il était si facile de transformer les prairies en zones poussiéreuses, les forêts en plages de vase rongées par l'érosion, les fleurs en pourriture, les rivières en égouts.

Il leva la tête vers les étoiles pâles, presque invisibles derrière les coptères et les maisons. *Mon Dieu, je ne reconnaîtrais même pas Aldébaran si je l'avais devant moi.*

Schaefer n'était jamais allé dans l'espace, pas même jusqu'à la Lune.

Il savait cependant qu'Aldébaran se trouvait à cinquante-trois années-lumières. C'était loin, quel que fût le mode de calcul de la distance. Même en traversée interstellaire, il faudrait dix ans au minimum, cinq pour aller, cinq pour revenir. Et ce n'était pas seulement cela.

Il n'appartenait pas à la génération de l'espace, il avait ses racines sur Terre. Ses racines, ses amis et son métier. Dix ou quinze ans, c'était beaucoup à retrancher de la vie d'un homme. Bien sûr, lui ne vieillirait pas autant, à cause du séjour en hibernateur, mais tout le reste vieillirait sur Terre. Jim, Norm, Betty... tous auraient dépassé soixante ans avant qu'il revint. Et dans son propre domaine, il aurait quinze ans de retard. Quinze ans sans avoir lu les journaux...

Et il y avait Lee.

Il ne pouvait partir sans elle.

Qu'adviendrait-il d'elle ? Accepterait-elle de partir ? Pourrait-elle le supporter ? Il n'essaya pas de se leurrer. Elle n'était plus aussi forte qu'autrefois depuis qu'ils avaient perdu leurs enfants. Elle avait été pendant deux ans la proie de l'alcool avant qu'on l'en guérisse.

Il écouta le bourdonnement du coptère dans la nuit.

Le problème, ce sont les gens. Chaque fois.

Il songea aux yeux désespérés de Moravia et s'interrogea.

Son foyer surgit au-dessous de lui, île verte dans une mer de lumières scintillantes.

Schaefer atterrit.

⁂

Ils étaient assis côte à côte sur le divan. Le café était encore bouillant dans les tasses-thermos sur la table en imitation d'acajou, mais il était amer et éventé. Même la fraîche brise nocturne ne pouvait chasser complètement la fumée qui emplissait la pièce, et les cendriers étaient bourrés des fonds de pipe de Schaefer et des mégots tachés de rouge à lèvres de sa femme.

Lui n'était pas fatigué. Il se trouvait dans cet état de veille où l'on est parfaitement lucide et dépourvu d'énergie tout en sachant qu'il faudra se lever tôt le lendemain. Y penser maintenant était probablement plus pénible que cela ne le serait le moment venu.

Il était trois heures du matin.

Lee avait des cernes sous les yeux et il y avait une tache de café sur la soie bleue de sa tunique. Ses cheveux — d'un châtain qu'elle qualifiait d'incolore — tombaient en désordre sur ses épaules presque maigres.

Les photographies, les cartes et les graphiques de Moravia étaient éparpillés par terre.

— « C'est à toi de décider, Ev. Tu le sais. »

Il secoua la tête.

— « Cela dépend de nous deux. Depuis toujours. J'ai commis une erreur une fois, cela suffit. »

— « Peut-être. »

Deux enfants jouant au bord de l'eau. Danny avec ses yeux noirs, si graves, Sue toute rire et soleil. Ils s'étaient écartés sans qu'il s'en aperçoive. Il était trop absorbé par cette grosse truite qu'il avait ferrée une fois et ratée. Il n'avait même pas entendu les cris quand les petits s'étaient avancés trop avant dans le courant rapide. Il ne s'était rendu compte de rien jusqu'au moment où l'homme s'était approché avec les deux corps sans vie dans les bras...

— « Je ne sais que faire, » reprit-il. « Il dit qu'il peut tout arranger, m'obtenir un congé, masquer mon départ. Mais quinze ans, c'est bien long, Lee. Il y aura des questions. Je ne pourrai même pas dire à qui que ce soit où j'étais. Je n'aurai aucun remerciement pour ce que j'aurai fait. Il se peut même que je perde ma place. Ce sont là peut-être des considérations égoïstes, mais, que diable, je n'ai rien du chevalier en brillante armure. »

Elle rit, d'un rire amical.

— « Personne ne nous a jamais accusés d'être des héros, » convint-elle.

— « De plus et surtout, je ne sais pas ce qu'il est *juste* de faire. Il y a des gens pour qui c'est facile — ils ont toujours l'air de savoir ce qui est bien et ce qui est mal. Moi, jamais. Cette loi me tient à cœur. Je ne veux pas d'une colonisation qui dépossède les gens de leur propre sol. Je ne veux pas de cette arrogance ignorante qui pose en principe que nos manières d'agir sont bonnes et celles des autres mauvaises. Si nous allons là-bas, si nous instaurons un précédent, quelles que soient nos raisons, qu'arrivera-t-il la prochaine fois, et celle d'après ? »

— « Attention, » dit-elle en le touchant. « Le chevalier apparaît sous l'armure. »

Il rougit.

— « Au diable tout cela. Et nos amis ? Que penseront-ils de nous ? »

Lee ne répondit pas. Il y eut un instant de silence, puis elle dit :

— « Ev, es-tu toujours inquiet à mon sujet ? »

La question le prit par surprise.

— « Je ne sais pas, » répliqua-t-il avec franchise. « Devrais-je l'être ? »

— « Désormais tu peux compter sur moi. »

— « J'ai toujours pu compter sur toi, Lee. »

Elle se pencha pour ramasser une photographie sur le plancher. Ils l'avaient regardée tous deux à maintes reprises. C'était le portrait d'un enfant. Pas d'un enfant d'homme, peut-être, mais cette distinction ne leur était jamais venue à l'esprit.

Un enfant aux grands yeux qui n'avait que la peau sur les os... décharné à part le ventre qu'avait fait enfler la faim.

Un sourire timide, qui ne demandait rien, n'était soutenu par aucun espoir.

Juste un enfant affamé.

— « Moravia savait l'effet que nous ferait cette photo, » remarqua-t-il non sans amertume.

— « Il faut que nous partions, » dit Lee. « Il n'y a pas le choix, en réalité, pas pour nous. »

Il resta silencieux, le menton dans la main.

Lee se leva dans un bruissement de soie tiède.

« Viens, chéri. Nous avons une longue journée devant nous. »

Il se leva, le cerveau vide, et suivit sa femme dans leur chambre.

Les lumières s'éteignirent et leur maison devint sombre, avec juste les feux de signalisation luisant sous les étoiles.

***

Le semestre était presque terminé et Schaefer passait ses journées à préparer les examens de fin d'année. Rédiger les textes ne lui demandait plus d'effort maintenant, mais c'étaient toutes les répercussions qui prenaient du temps. Il y avait les étudiants qui avaient manqué des cours et qui voulaient rattraper en un quart d'heure le travail d'une semaine. Il y avait ceux qui n'arrivaient pas à suivre et qui voulaient réussir. (« *Je ferai n'importe quoi, Pr. Schaefer, n'importe quoi ! Si je n'ai pas une bonne moyenne, ma vie est fichue !* ») Il y avait ceux qui avaient absolument besoin d'être sur la Lune le jour de l'examen, et qui demandaient en dérogation la permission de passer leur examen dans une autre section.

Bizarre, somme toute, comme la vie continuait quand même. La tête lui bourdonnait de questions sans réponse et de problèmes qu'il ne pouvait pas discuter, mais il était obligé d'accomplir son métier.

Il n'avait pas revu Moravia depuis près d'un mois.

Et un après-midi, le voilà qui l'attendait dans son bureau. Pas seul... avec un petit homme sec et nerveux, aux cheveux noirs striés de gris.

— « Ah ! Pr. Schaefer ! » s'exclama-t-il, interrompant l'introduction de Moravia. « Je suis Tino Sandoval, votre partenaire dans le crime. »

Il sourit, découvrant de belles dents très blanches.

Schaefer lui serra la main avec un réel plaisir.

— « J'ai lu votre livre, monsieur. » Il indiqua d'un signe de tête un rayon et un livre, *Spring Lake.*

— « Parfait ! L'avez-vous lu avant ou après avoir su que vous alliez travailler avec moi ? »

— « Je l'ai lu il y a des années. Un livre excellent. »

Flatté et embarrassé, Sandoval s'en tira par un flot de paroles.

— « Ce n'était qu'une petite chose. Les critiques de votre pays disent que je suis un nouveau Thoreau. Il était de la Nouvelle-Angleterre, moi je suis Mexicain. » Il ouvrit les bras dans un geste typiquement latin. « Comment serait-ce possible ? »

Schaefer rit, soudain plus confiant en l'avenir qu'il ne l'avait été depuis

longtemps. Il savait que Sandoval était un œcologiste de premier ordre et il avait senti tout de suite qu'ils s'entendraient bien. C'était un point important de gagné.

— « Vous aurez tout le temps de bavarder plus tard, vous deux, » intervint Moravia en souriant. « Si nous en venions à ce qui nous occupe ? »

— « Il a pris vos méthodes, » chuchota Sandoval d'une voix audible. « Toujours pressé ! Il veut être Américain. »

Moravia alluma une cigarette. S'il était blessé par la réflexion de Sandoval, il ne le montra pas.

— « Nous sommes tous préparés et la fusée est prête. Je puis vous dire que cela n'a pas été facile. »

Il hésita, cherchant ses mots.

« Nous parlons beaucoup de valeurs spirituelles, de buts élevés. Avez-vous jamais essayé de rassembler de l'argent, beaucoup d'argent, pour une mission charitable... accomplie en secret, si bien que les donateurs n'auront même pas la plus petite décoration pour leur peine ? Avec la certitude qu'ils n'en retireront pas le moindre bénéfice ? Sachant aussi qu'ils sont en contravention avec la loi ? »

Il avait l'air hagard, songea Schaefer. Et ses yeux étaient plus hantés, plus troublés que jamais.

« Il a fallu mettre au courant bien des gens. Le Conseil de Sécurité. Le gouvernement de nombreux pays... officieusement, bien entendu. On ne peut pas construire une fusée et la lancer dans son jardin. Trop de gens savent, et on ne pouvait pas faire autrement. Si quelque chose va de travers, si la nouvelle se répand, des gouvernements tomberont. C'est terrible comme une chose de ce genre fait vite boule de neige. »

— « En d'autres termes, » dit Schaefer, « nous avons pris le taureau par les cornes et nous devons nous en débrouiller seuls. »

— « Exactement. Si vous avez des difficultés, nous ne pourrons pas vous aider. Si vous réussissez, nous ne pourrons même pas vous dire merci en public. »

— « Voilà qui n'a pas de quoi vous remonter le moral, » dit Sandoval. Sa voix était soudain mordante. « Qui vient avec nous ? »

— « Vous aurez sous votre direction vingt hommes des Nations-Unies. Ils sont intelligents et expérimentés. »

— « Bien. Et la fusée ? Qui la commande ? »

Moravia parut hésiter, puis déclara vivement :

— « L'amiral Hurley aura trente hommes et officiers sous ses ordres. »

Tino Sandoval introduisit une cigarette dans un fume-cigarette, l'alluma, aspira profondément.

— « Et ce Hurley ? Vous avez toute confiance en lui ? »

Cette fois, Moravia hésita pour de bon.

— « C'est ce que nous avons trouvé de mieux, » dit-il finalement. « Il connaît son affaire. »

— « Par affaire, vous entendez la direction d'une fusée spatiale ? »

— « Oui. »

Schaefer regardait les deux hommes s'affronter. Il avait été troublé par les mêmes questions, mais il se contentait fort bien de laisser Sandoval mener l'attaque.

— « Vous avez naturellement fourni les éléments de la situation et des personnes incluses à une calculatrice électronique ? »

— « En effet. »

— « Et le pronostic est que tout se passera bien, probablement ? »

Moravia hésita de nouveau.

— « Probablement, » dit-il. « Ecoutez, Sandy ! Je suis aussi engagé que vous dans cette aventure, plus même. »

— « Vous ne partez pas, » souligna Sandoval. « Nous si. Je ne veux pas vous blesser. Si nous ne pouvons pas avoir confiance en vous, à qui nous fierons-nous ? »

La question resta sans réponse. Il n'y en avait pas à lui donner.

Schaefer se sentit mal à l'aise et tenta de changer de sujet. Il se tourna vers Sandoval.

— « Est-ce que votre femme vous accompagne ? »

Le petit homme rit et brandit son fume-cigarette :

— « Ma femme ? Elle est bien bonne, celle-là, Evan ! »

— « Navré. J'avais cru que vous étiez marié... »

— « Oh ! ne soyez pas navré, s'il vous plaît ! Est-on désolé de ne pas avoir de chaîne au cou ? » Ses yeux pétillèrent. « Il y a toutes sortes de poissons dans la mer, Evan. »

Moravia observait les deux hommes avec une curieuse expression. Schaefer s'en aperçut et s'en étonna. Orgueil ? Espoir ? Regret ?

Sandoval avait dû sentir lui aussi qu'il était temps de mettre Moravia à l'aise, car il fit dévier la conversation.

— « Les gens de chez moi étaient Indiens il n'y a pas encore très longtemps, » dit-il. « Vous êtes anthropologue, Evan. Peut-être cela vous plaira-t-il de m'étudier ? »

— « Ce serait peut-être très instructif. »

Sandoval rit et la tension disparut.

— « Combien de temps nous reste-t-il, Ben ? » demanda Schaefer à Moravia.

Moravia le considéra d'un regard chagrin.

— « Trois semaines. »

Les trois hommes ne dirent plus rien.

Schaefer songea à un visage d'enfant, un corps d'enfant torturé par la faim.

Cet enfant devait être mort maintenant, ses yeux graves à jamais fermés.

Mais il restait d'autres enfants.

Combien mourraient en trois semaines ?

Combien d'autres encore durant les cinq ans que durerait le voyage ?

— « Venez, » dit-il. « Nous avons beaucoup à faire. »

III

La fusée avait un numéro, pas de nom.

Elle s'éleva au-dessus de la Terre sur une colonne de silence, un silence composé de l'intense vibration d'une force presque incommensurable. Elle monta à travers la pluie, les nuages blancs et le ciel bleu et atteignit la zone de calme illuminée par les étoiles où jamais ne souffle le vent.

Elle dépassa la masse métallique de l'ancienne station spatiale, inutile maintenant qu'il y avait les systèmes antigravité pour les décollages.

Puis les propulseurs atomiques dans leur épaisse carapace se mirent en marche, lâchant un Niagara assourdi de flamme jaune. Le voyage avait commencé.

Schaefer, Lee et Sandoval étaient assis dans la cabine de Sandy, qui était à peine plus grande qu'un placard. Ils se sentaient oppressés par l'immensité qui les entourait. Ils éprouvaient la même impression que lorsque, parvenu au sommet d'une montagne, on regarde vers le bas, sans rien apercevoir parce qu'il n'y a rien à voir.

Il n'y a pas de hublots dans les fusées spatiales.

Ils se détendirent peu à peu, tandis que les vibrations des moteurs se régularisaient et s'adoucissaient. Ils se regardaient, parlaient à voix basse et songeaient à l'hibernateur.

Au bout de quatre jours de voyage, ils comprirent que le moment était venu.

L'amiral Hurley les convoqua, ainsi que le voulait la coutume.

Ils ne l'avaient encore jamais vu.

⁂

La cabine de Hurley n'était pas grande, mais elle paraissait spacieuse en comparaison des leurs. Elle était dans un ordre parfait, propre, plutôt nue d'aspect. Il y avait des photos aux murs, uniquement de navires : des voiliers couchés dans le vent et l'écume, des sous-marins au profil de requin émergeant dans le soleil, un éclair d'acier sur un arrière-plan lunaire, la première base spatiale d'où étaient partis les premiers vaisseaux aériens pour l'escale sur Mars.

L'amiral était en grand uniforme. C'était un homme de haute taille, maigre, dont le crâne dégarni paraissait rosâtre à la lumière. Son visage était tout en rides et en angles durs ; il n'y régnait pas la moindre douceur. Ses yeux verts avaient la dureté de la glace, comme s'ils témoignaient d'une amertume qu'il était accoutumé depuis longtemps à endurer.

Il n'était ni amical ni hostile. Il se montra d'une scrupuleuse politesse, présentant une chaise à Lee, et donna l'impression d'être un homme qui ferait son devoir quand bien même le monde s'écroulerait autour de lui.

Hurley attendit qu'ils fussent tous installés, en proie à une certaine gêne, pour prendre la parole. Même alors, il garda ses distances. Il s'adressa à eux en tant que groupe, non pas en tant qu'individus.

— « Nous allons entamer le parcours sans inertie. Nous avons coutume à bord de boire un toast avant que nos passagers entrent pour la première fois dans l'hibernateur. Cela aide à vous tenir chaud pendant toutes ces années. »

Il eut un sourire froid, et ils rirent tous poliment. Schaefer était certain qu'il avait fait cette plaisanterie chaque fois que se renouvelait cette petite cérémonie. Mais il n'éprouvait aucune aversion pour l'amiral. Ils appartenaient à une catégorie différente, voilà tout.

Hurley exhiba une bouteille de xérès et quatre verres étonnamment fragiles. Il remplit les verres, leva le sien pour le toast : « Au succès de votre mission. »

Ils burent. Le xérès n'est pas le liquide le plus stimulant de la Terre, mais il réchauffa quelque peu l'atmosphère.

« Vous savez ce qu'est l'hibernateur, naturellement. Il n'y a rien à craindre. Jamais nous n'avons eu d'accident. On vous fera à tous des piqûres — une substance extraite des tissus lymphatiques des animaux hibernateurs, un absorbant de la vitamine D, de l'insuline, quelques narcotiques simples. La température de votre corps s'abaissera. Toutes les fonctions physiques seront suspendues et vous ne vieillirez que d'une semaine au cours des cinq ans nécessaires pour atteindre notre destination. »

Il remplit à nouveau les verres. Rien de tout cela n'était nouveau pour Schaefer, mais comme Hurley était content de pouvoir apprendre ces faits élémentaires à des savants, il ne l'interrompit pas.

« Bien entendu, » poursuivait Hurley, « il y aura toujours des hommes de garde. Je puis me trouver à mon poste en une heure si c'est nécessaire ; c'est notre métier qui le veut. Nous travaillons par équipes qui sont relevées au bout de plusieurs mois. Comme vous êtes des civils, vous ne serez réveillés que lorsque nous atteindrons la constellation d'Aldébaran. »

Quand il prononça le mot *civils,* sa voix resta d'une neutralité étudiée.

— « Nous savons que nous sommes en bonnes mains, amiral, » dit Lee en lui adressant son plus beau sourire. « Nous regrettons de ne pas pouvoir vous aider plus. Nous savons que cette expédition n'est pas entièrement de votre goût. »

Hurley se dégela légèrement, mais ne répondit pas.

Schaefer songea : *Dix ans ou plus pour une mission qui doit lui paraître une fichue perte de temps. Dix ans pour aider des gens qui ne sont même pas pour lui des êtres humains. Dix ans pendant lesquels d'autres se consacrent à la grande aventure. Dix ans avec des sociologues sans envergure. Non, Hurley n'est pas enchanté de cette mission... et qui l'en blâmerait ?*

— « Combien y a-t-il de femmes à bord, amiral ? » questionna Lee. « Il y a dans l'équipage quelques hommes qui ont l'air un peu affamés, même en regardant une vieille toupie comme moi. »

Hurley mordit à l'hameçon tout en se servant à nouveau du xérès.

— « Vous êtes une femme très séduisante, Mrs. Schaefer, si vous me permettez de vous le dire. J'espère qu'aucun de mes hommes n'a... »

Lee rougit, de façon artificielle

— « Oh ! non. Ils se conduisent avec la plus parfaite correction. Je suis simplement curieuse. »

Elle usa de nouveau de son sourire.

— « Tous les officiers ont emmené leurs femmes, » dit-il avec sècheresse. « Privilèges du grade, vous savez. » Il eut un gloussement de rire et Schaefer songea que l'amiral devait être un très brave type... au Club des Officiers, avec d'autres amiraux.

— « N'est-ce pas... une sorte d'inégalité ? » dit Sandoval.

Hurley se tourna vers lui. Son attitude était redevenue un tantinet figée.

— « Il n'y a qu'une certaine surface habitable dans une fusée, monsieur. Et votre mission, avec tous ces hommes des Nations Unies, en occupe une bonne partie. Les autres membres de l'équipage ont été choisis célibataires. Nous ne pouvons pas agir autrement. »

Sandoval hocha la tête en fronçant les sourcils.

« Ce n'est pas aussi dramatique que cela le paraît, Mrs. Sandoval. Nous sommes congelés la plupart du temps, si je puis me permettre de vous le rappeler. A bord, les épouses sont admises principalement pour qu'il n'y ait pas de différence d'âge au retour. Il n'y a pas de problème finalement... à moins que nous ne soyons obligés de rester sur Aldébaran pendant une période prolongée. Sur ce point, bien sûr, je suis à vos ordres. »

Schaefer sourit.

— « Vous nous retournez joliment la balle, amiral. »

— « Je n'ai fait qu'exprimer la vérité. »

Hurley se leva, signifiant que la réunion était terminée.

Schaefer aurait aimé savoir pourquoi l'effet de ralentissement temporel ne se produisait pas dans la fusée, alors qu'ils se déplaçaient à une vitesse dépassant celle de la lumière. Il avait lu à un moment donné une explication et se rappelait que cela avait un rapport avec la nature de la propulsion, mais il n'osa pas poser de questions. L'amiral avait déjà bien assez peu de considération pour lui et s'il avouait ne même pas savoir *ça*...

Lee était toute rosie par le xérès.

— « Faites de beaux rêves, » dit-elle à Hurley quand ils s'en allèrent.

La porte se referma sur leurs talons.

Schaefer et Sandoval encadrèrent Lee. C'était presque comme s'ils se blotissaient les uns contre les autres pour se tenir chaud, et bien qu'il n'y eût pas eu de changement de température dans la fusée, on aurait cru qu'un vent froid soufflait dans les coursives à la blancheur d'hôpital...

« *Il n'y a rien à craindre.* »

Chaque fois qu'on lui débitait ce genre de propos, Schaefer savait qu'il était temps de se tenir sur ses gardes.

⁂

On les emmena séparément, pour éviter les scènes.

Quand un homme voit sa femme virtuellement mourir sous ses yeux, quand sa respiration ralentit jusqu'à n'être plus perceptible, quand le gel commence à emperler ses cheveux...

Mieux valait ne pas voir.

Sandoval passa le premier, fumant une dernière cigarette fichée cavalièrement dans son fume-cigarette.

Puis ce fut le tour de Lee. Elle lui sourit et il se rendit compte qu'il aimait toujours profondément sa femme au bout de vingt ans de mariage. Il avait toujours un petit choc au cœur en la voyant, il avait toujours envie de tendre le bras pour la toucher et s'assurer qu'elle était bien là. Ce n'était pas seulement à cause des yeux, des cheveux, ou du corps. C'était à cause de cette certitude réconfortante qu'elle le comprenait et de cette confiance qu'elle avait en lui, sachant qu'il l'accepterait toujours telle qu'elle était.

Ce fut enfin son tour.

On le fit passer par un sas dans une pièce froide. Il s'y trouvait une dalle blanche, qui évoquait assez bien une table d'opération. Il s'étendit dessus après s'être déshabillé. Son dos s'était crispé en prévision du contact froid, mais la table avait été tiédie.

Le médecin lui adressa son plus beau sourire professionnel, vérifia une dernière fois ses antécédents au point de vue maladie.

— « A dans cinq ans, » dit-il.

Il enfonça la seringue, une grosse aiguille. Cela fit mal, mais pas excessivement.

Schaefer ne constata d'abord aucun changement, mais quand les infirmiers le déposèrent sur une civière, il découvrit que son corps n'éprouvait plus aucune sensation. Il essaya de remuer les doigts. Ils ne bougèrent pas.

L'autre sas s'ouvrit.

Les infirmiers remontèrent la fermeture à glissière de leur costume et le transportèrent de l'autre côté.

Ils étaient maintenant dans l'hibernateur. Il devait y faire froid, car de la vapeur montait des vêtements des infirmiers. Mais le corps nu de Schaefer était insensible. Il ne pouvait pas tourner la tête ; cependant il en voyait assez. Il en voyait plus qu'il ne l'aurait souhaité.

Des catacombes.

Des parois luisantes percées à intervalles réguliers de niches où il y avait des silhouettes raides et immobiles. Il ne distinguait pas les visages ; ceux-ci étaient recouverts par des masques et des tubes.

Ils le firent glisser dans sa case et il ne sentit rien. Il les vit insérer deux tubes flexibles dans ses narines.

Puis, ce fut le masque.

Il ne voyait plus rien.

Voilà ce que doit être la mort. Je ne peux ni voir ni entendre ni sentir. Je n'éprouve aucune sensation. Ni panique, ni peur, ni froid. Il n'y a rien. Je n'existe pas.

Son esprit commença à s'engourdir. Il n'arrivait plus à penser de façon cohérente. Du tréfonds de lui-même naquit un certain respect pour l'amiral et pour tous les hommes qui voguaient dans cet océan plus étrange que tous les océans...

Ce fut tout.

Il avait cessé d'être.

⁂

Pour commencer, ce ne fut pas plus pénible que de s'éveiller après un long somme par une après-midi étouffante. Il oscilla entre la veille et le sommeil et fit des rêves rapides et décousus. Une partie de lui-même savait qu'il avait été endormi et qu'il serait bientôt éveillé.

C'était assez agréable et confus.

Cet état se prolongea pendant un temps qui parut assez long.

Bizarre. Très difficile de se réveiller. Fatigué ? Mal à la tête ? Malade ?

Malade ! Non, pire que malade. Quel...

De la glace. Blancheur. Froid.

Des caveaux, des dalles, des corps.

Je suis mort, c'est fini, pourvu que je ne me réveille pas sous terre, dans un cercueil, avec de la terre humide tout autour de moi, avec mon corps...

Il émergea de sa somnolence.

Il ouvrit les yeux. Il vit le visage souriant du médecin. Il remua la tête. Il était sur la table blanche sous la lumière blanche. La table était tiède sous lui, mais la pièce était froide et il avait froid.

— « Détendez-vous maintenant, Pr. Schaefer, » dit le médecin. « C'est toujours pénible la première fois, mais vous êtes en excellente santé. »

Il tenta de bouger, n'y parvint pas. Ses lèvres formèrent un mot :

— « Lee ? »

Sa voix résonnait comme celle d'un étranger.

— « Votre femme va bien, tout à fait bien. Elle vous attend dans votre cabine. On va vous y transporter sur une civière. Nous aurons du bouillon chaud pour vous. Un régime pendant un jour ou deux et vous vous retrouverez exactement comme avant. »

Comme avant, mais je sais maintenant ce qu'est la mort. Je m'en souviendrai. Toujours.

Puis il fut dans sa cabine, dans la couchette, Lee auprès de lui. Ils avaient à peine la force de parler, mais le bouillon chaud leur fit du bien.

Il lui fallut deux jours avant de se sentir vraiment revivre.

Puis il y eut les notes à revoir avec Sandy, les notes, les plans et les cartes.

Quand ils approchèrent du terme du voyage un officier se présenta :

— « Les compliments de l'amiral, monsieur. Aldébaran est apparu dans le viseur de la salle de contrôle, si vous voulez le voir. »

Ils furent conduits à la chambre de contrôle, une pièce ovale impecca-

ble bourrée de computeurs. Toute une paroi était garnie de cadrans à surface rouge, verte et jaune. Quatre hommes étaient installés devant un panneau noir de manettes, assis sur des sièges spéciaux, le crâne ceint des courroies des audiophones.

Schaefer avait l'impression d'être un intrus, mais il était fasciné.

L'amiral Hurley s'avança, le sourire aux lèvres.

— « Avez-vous bien dormi ? »

— « J'ai dû me tromper de chiffre sur le cadran, » répondit Sandoval. « Je crois que j'ai dormi plus que mon temps. »

Hurley eut un petit rire. Il se sentait très à l'aise ici, à son poste de commande.

Schaefer songea : « *Sur Terre, cinq ans ont passé. Tous mes élèves seront partis, tous mes amis plus vieux.*

L'amiral prit le bras de Lee et la guida jusqu'à un panneau aussi haut qu'elle. Il fit un signe de tête à un technicien et le panneau glissa de côté.

Ils regardaient dans l'espace.

Ils virent un spectacle d'une beauté indescriptible et une solitude presque douloureuse à voir.

Un énorme soleil rouge luisait sur fond de nuit, entouré de lointaines étoiles semblables à des diamants. Des traînées et des fontaines de gaz brillants fusaient en gerbes étincelantes. Elles étaient cernées de protubérances pourpres comme des nuages de cauchemar.

Distance était un mot dépourvu de sens. Il y avait l'immensité, une profondeur sans fin qui vous faisait tourner la tête. Même ce soleil, soixante-douze fois plus gros que celui que connaissait la Terre, n'était qu'une vaillante chandelle brûlant au milieu des ténèbres.

— « Mieux vaut ne pas regarder trop longtemps, » dit Hurley.

Le panneau se referma.

Ils se retrouvaient dans la cabine de contrôle, dans des dimensions familières que l'esprit pouvait apprécier et comprendre.

— « J'avais pensé qu'il fallait que vous voyiez ça, » ajouta Hurley.

— « Merci, » murmura Schaefer. « Cela valait le voyage. »

— « Nous touchons terre dans deux jours, » dit l'amiral.

On les reconduisit à leurs cabines.

Il n'y eut guère de changement dans les heures qui suivirent, mais ils perçurent le moment où le système de propulsion de la fusée vira sur la force d'antigravité. Ils entamèrent la longue attente.

En esprit, Schaefer vit une planète, un monde bleu flottant dans l'espace. Il le vit grandir comme un ballon qu'on gonfle. Il vit se dessiner terres et océans, puis les arbres, les rivières et les montagnes coiffées de neige.

Il vit un peuple étrange, mince, aux longs bras, aux yeux qui observaient et s'inquiétaient...

Une cloche tinta.

— « Nous voici à pied d'œuvre, » dit Sandoval.

IV

Un monde, c'est la somme de bien des choses et de bien des gens. Un monde, c'est à la fois la glace et la flamme, les luxuriantes jungles tropicales et les sables bruns des déserts, le rire, la haine et l'ennui.

Leur mission ne concernait qu'une partie d'un seul continent. Ils n'avaient aucune raison légale de visiter le reste, si fascinantes que fussent les choses qui s'y trouvaient. Mais même un morceau de continent représente déjà une vaste étendue de terrain ; on ne peut pas le parcourir comme on le ferait d'un terrain de football.

Il faudrait du temps, beaucoup de temps. Pour vérifier les inévitables changements apportés par cinq années. Pour découvrir les éléments essentiels que la première expédition n'avait pas été autorisée à rechercher. Pour trouver une solution au problème qui se posait à ces populations et pour l'appliquer une fois trouvée.

Du temps, encore du temps.

La première fusée exploratrice avait emporté des enregistrements des langues et dialectes locaux. C'était un énorme point d'acquis, mais cela ne permettait pas d'atteindre à la parfaite liberté d'élocution qui était essentielle.

Il n'y avait pas d'interprètes sur Aldébaran IV.

Et les erreurs tactiques étaient à éviter.

Comme c'eût été agréable, songea Schaefer, si tout avait pu se passer héroïquement et sans dommage, comme pour la Patrouille Spatiale à la télévision en 3 D. Vous atterrissez sur Argile VII, qui ressemble à la Terre, ses montagnes mises à part, dont les découpes en dents de scie ne pourraient exister sur une planète dotée d'une atmosphère. Vous enfilez votre uniforme impeccable, hachez menu une horde de reptiles visqueux à l'aide de votre désintégrateur, délivrez une femme ravissante mais chaste et mettez sur pied en cinq minutes une invention mirobolante. Puis tandis que l'ennemi se retire en désordre, vous arborez votre sourire énigmatique et disparaissez dans les étoiles et la réclame de la firme qui patronne votre émission.

Le plan prévu était différent.

L'équipage devait rester à bord de la fusée. Schaefer et Sandoval prendraient des coptères pour aller étudier de manière approfondie leurs problèmes respectifs. Les hommes des Nations Unies quadrilleraient la région avec des caméras et autres appareils enregistreurs afin de vérifier divers points.

Tout cela demanderait pas mal d'efforts, entre autres choses.

Lee, bien entendu, resterait dans la fusée, au moins au début. Cette mission n'était pas sans danger et il eût été ridicule de multiplier les risques.

Le moment venu, Schaefer ajusta son masque à oxygène et franchit le sas devant lequel l'attendait son coptère. La chaleur lui tomba dessus quand il émergea au dehors. L'éclat du soleil l'aveugla et il mit un

moment à s'y habituer. Des tourbillons de poussière brune s'abattirent sur ses vêtements.

Il resta un instant immobile, regardant en clignant des paupières Sandoval qui souriait de joie anticipée en voyant la poussière. Il se sentit enfoncer dans le sol mouvant, mais pas profondément ; en dessous, il y avait une surface solide comme le roc.

Il songea : *Voilà le pas décisif. Le premier pas dans un monde nouveau, celui qu'ont fait Cortès, Pizarre et les autres. Le pas qui enfreint la loi, qui crée un précédent. Qui suivra ensuite, si jamais cela vient à se savoir ? Qui sera l'envahisseur aux paroles de miel et aux mains avides ?*

— « Allez-y, mon vieux, » cria quelqu'un. « Ce zinc va s'envoler. »

Schaefer agita la main, sauta dans la cabine. Il s'installa et fit signe au mécanicien. Le mécano lâcha prise et Schaefer monta au-dessus de l'obélisque étincelant de la fusée.

Il mit le cap vers l'ouest, restant assez bas pour distinguer les détails de la surface. A cette hauteur, le terrain ressemblait à une vaste plaine de vase desséchée, sillonnée de fentes sombres. Des tourbillons de poussière brune jouaient au ras du sol sur lequel le soleil pourpre déversait sa chaleur comme une fournaise.

Il ne vit d'abord aucun signe de vie.

Mais au bout de vingt minutes de vol, il passa au-dessus de ce qui avait été une ville. Des murailles de terre en partie écroulées étaient envahies par le sable, les ruines carrées des maisons avaient des trous noirs et béants pour fenêtres. Il n'y avait pas le moindre signe de vie dans cette ville, de même que la terre jadis fertile qui l'entourait était maintenant morte.

Autrefois, il le savait, il y avait eu ici des terres vertes et prospères, avec des arbres, des ruisseaux et des champs de céréales.

Maintenant, rien.

Il poursuivit son vol avec une excitation grandissante.

La mort était partout, mais devant lui, à l'horizon, se trouvait le village vivant.

⁂

Il passa d'abord par-dessus les champs, et ceux-ci n'avaient rien de remarquable. C'étaient des parcelles irrégulières de terre brûlée qui n'avait jamais connu la charrue, mais il y poussait des récoltes, notamment quelque chose qui ressemblait beaucoup au maïs. Les plantes n'avaient pas l'air de prospérer, et il n'était pas difficile de deviner pourquoi : le manque d'eau.

Une sorte de système d'irrigation avait été organisé, des petites tranchées alimentées par ce qui avait dû être une rivière importante. Le fond de la rivière était parfaitement visible d'en-haut et il était évident qu'elle se desséchait. Son débit ne représentait pas le quart de ce qu'il avait dû être, selon l'estimation de Schaefer, et les tranchées d'irrigation ne tiraient pas, et de loin, un volume d'eau en rapport avec leurs dimensions.

Il aperçut aussi des gens qui maniaient des bâtons pointus. Ils levèrent la tête à son passage et, de son altitude, ils n'avaient rien d'extraordinaire. Il eut la curieuse impression de ne pas être dans un autre monde, sur la planète d'un autre soleil, mais dans le passé de la Terre ; comme s'il avait remonté le temps, pour voir ses propres ancêtres soutenir le dur combat contre le vent, le soleil et les longues périodes de sècheresse.

Puis il survola le village.

C'était d'ailleurs plutôt une ville. Elle était ceinte de murailles, comme l'autre cité abandonnée, et se composait de maisons d'adobe carrées groupées autour d'une place de marché d'où rayonnaient des rues sombres et tortueuses. Schaefer abaissa son appareil et il distingua des poteaux robustes fichés dans les murs des maisons, en saillie au-dessus des rues. La souple population aux longs bras se déplaçait en se balançant de poteau en poteau. Apparemment, ils ne marchaient que quand ils ne pouvaient pas faire autrement.

Même aux yeux de Schaefer, la ville n'avait rien de séduisant.

Elle portait déjà les stigmates des ruines, sans en avoir la propreté, sans avoir été lavée par les pluies et blanchie par le soleil. Il y avait des ordures dans les rues. *Pas étonnant qu'ils s'agrippent aux murs au-dessus des rues. J'en ferais autant si c'était possible.* C'était le genre d'endroit qui paraît le nid à microbes idéal, et en y pensant il eut la chair de poule.

A cet instant il vit le marché. Un joyeux éclatement de couleurs, en partie ombragé par des auvents. Il regarda ce qui semblait être un océan de visages, un million d'yeux tous fixés sur lui.

Il aspira profondément à travers son masque.

— « Prêt ou pas, m'y voici, » murmura-t-il.

Il espérait que les renseignements donnés par la fusée exploratrice étaient exacts.

Sinon...

Bah, il ne vivrait probablement pas assez longtemps pour se rendre compte qu'il avait commis une erreur. C'était trop tard pour reculer. Il dirigea son appareil vers un espace vide, plana jusqu'à ce qu'il fût certain que personne ne se trouvait au-dessus de lui et atterrit.

Les pales de l'hélicoptère s'immobilisèrent.

Il sortit, ses mains vides bien en vue.

En un instant, il fut entouré.

*
* *

Là, dans la chaleur, auprès de son appareil, il était deux personnes. L'une faisait face à la foule avec un regard ferme et un sourire résolu. L'autre, un peu en retrait, observait le spectacle avec un vague sentiment de soulagement. Schaefer n'était pas un homme d'action et il s'était souvent demandé comment il se comporterait dans une situation vraiment dangereuse.

Il n'avait pas d'arme et il risquait d'être littéralement mis en pièces si

les choses tournaient mal. Il tremblait de peur tout au fond de lui-même, mais il savait se dominer.

Il les regardait. Eux aussi le regardaient. Ils ne le cernaient pas de trop près et ils avaient plutôt l'air d'être amicaux. Il était le plus grand mais nullement le plus robuste. Les bras de ces gens étaient très longs ; le bout des doigts touchaient leurs chevilles quand ils se tenaient droit. Ces bras étaient souples et gracieux, mais fortement musclés.

Il remarqua à peine cette particularité, cependant. C'est *l'attitude* de la foule qui l'impressionna. C'était un peuple d'une étonnante dignité, même dans une situation nouvelle pour lui. Dignité... et courage aussi, pensa-t-il, car ils avaient probablement aussi peur de lui qu'il avait peur d'eux.

Les êtres l'observait avec une curiosité polie. Ils avaient une ossature extrêmement fine, et leurs petits nez et leurs grands yeux noirs donnaient à leur visage une apparence presque frêle. Ils étaient vêtus de tuniques de couleur vive qui laissaient leurs bras libres.

Aucun n'était armé. C'étaient des fermiers et des marchands, pas des soldats. Les enfants semblables à des lutins n'étaient nullement timides, mais ils étaient bien élevés.

Schaefer fut obligé de reconnaître que les femmes étaient surprenantes. En dépit de leur appartenance à une autre race, elles avaient de la vitalité et une sorte de grâce immatérielle, avec des regards doux et chauds. Leurs longs bras souples et leurs canines blanches étaient juste assez différents pour éveiller l'intérêt. En fait, conclut-il, elles étaient aussi séduisantes que les femmes de la Terre.

Ce qui était un facteur de complication, ici comme ailleurs.

Mais cela comportait ses compensations aussi.

Ces gens étaient d'une grande patience ; la plupart se tenaient dans l'ombre des vélums qui abritaient les tables et les éventaires du marché. Ils attendaient qu'il prît l'initiative. Schaefer, debout dans le soleil brûlant près de son appareil, ne fut que trop content de les satisfaire.

Il leva la main gauche, les quatre doigts tendus, le pouce replié sur la paume.

Un murmure monta de la foule qui recula respectueusement. Schaefer avait envie de lui adresser la parole, mais il savait que ce n'était pas une bonne idée pour plusieurs raisons. Il ne parlait pas assez bien la langue du pays. D'autre part, il ne connaissait pas assez ces gens pour être sûr de leur dire ce qui convenait, quand bien même il parviendrait à être grammaticalement correct.

Il attendit donc et eux avec lui.

Il ne distinguait pas leur souffrance à les voir. La plupart d'entre eux n'avaient pas l'air maigres et ils ne semblaient pas mourir de faim. Ce n'était pas un de ces moments dramatiques où des hordes traquées par la famine contemplent leur sauveteur avec de l'adoration plein les yeux. Ils ne savent pas pourquoi il était venu et ils n'avaient même pas besoin de son aide d'une façon visible.

Il savait pourtant qu'ils se mouraient. Une ville entière avait jadis

vécu sur cette plaine recuite par le soleil qu'il avait survolée, et cette ville était maintenant anéantie. La population qu'il avait devant lui était moins nombreuse que l'année précédente et serait encore raréfiée l'an prochain. Cela dépendait de la productivité d'une terre épuisée, et quand la quantité de la population était trop grande par rapport au volume de la production, les gens mouraient. C'était simple, effrayant, éternel. Il connaissait mieux la situation qu'ils n'y parviendraient jamais eux-même... la situation qui avait été étudiée par les experts de la mission de reconnaissance. Dans cinquante ans, toute cette partie du continent serait morte... et sans espoir de se relever. Ces fermiers étaient entourés par de robustes populations chasseresses qui ne céderaient jamais leur territoire.

Ainsi quelques centaines de milliers d'êtres d'une planète interdite, à des années-lumière de la Terre, étaient menacés d'extinction. Cela se produisait sans doute tous les jours sur d'autres mondes que la Terre ne connaissait pas et ne connaîtrait jamais.

Nombreux étaient ceux qui, mis au courant de cette tragédie, eussent haussé les épaules. *Eh bien? Ont-ils jamais rien fait pour nous? Nous n'avons rien contre ces sauvages, mais c'est leur affaire, pas la nôtre.*

Schaefer considéra la foule devant lui. Il savait qu'il n'était pas de ces hommes-là et il en était content.

Il y eut du remue-ménage aux alentours, un bourdonnement de voix.

Schaefer se retourna et fit à nouveau le signe.

Les prêtres arrivaient.

*
**

Les dignitaires religieux portaient de longues tuniques bleues sans manches. C'était un spectacle assez cocasse de les voir approcher en se pendant par les mains de poteau en poteau, leur tunique volant en l'air. Ils le faisaient avec une gravité qui aurait pu être comique mais qui réussissait à ne pas l'être.

Arrivés sur la place, ils se dirigèrent vers Schaefer et se groupèrent devant lui. Schaefer fit le signe, qui lui fut rendu.

Le prêtre qui paraissait être le chef dit quelque chose, trop rapidement pour que Schaefer comprenne. Schaefer sourit avec soin et débita une des phrases qu'il avait apprises :

— « Je viens en ami et je désire être conduit à votre temple. »

Le prêtre inclina la tête, impassible. C'était un personnage imposant, et la fourrure à stries blanches de sa tête lui donnait un certain air de distinction. Ce n'était pas un imbécile ; quand il se rendit compte que Schaefer ne maniait pas bien la langue, il ne fit plus aucune tentative de conversation. Schaefer admira une fois de plus la courtoisie de ces gens. Il sentait que le prêtre était disposé à faire tout son possible pour éviter la moindre gêne à son hôte.

Lui faisant signe de le suivre, le prêtre fit demi-tour et quitta le marché. Schaefer le suivit sans hésiter, sachant que son appareil était en sécurité. Les autres prêtres l'entourèrent, mais c'était plus une escorte qu'une garde

Il passa un mauvais moment quand le chef commença à se hisser sur les poteaux en saillie au-dessus de la rue, mais le prêtre jeta un coup d'œil aux bras de Schaefer et changea d'avis. Il resta sur le sol, ce qui était une concession d'importance étant donné les débris qui encombraient l'espace entre les parois d'argile des maisons.

Schaefer se doutait qu'on s'interrogeait sur son compte... Selon leurs critères, il était un véritable phénomène. Un homme tombé du ciel. Un homme qui connaissait leur signe sacré et quelques mots de leur dialecte. Un homme semblable à ces êtres vus plusieurs saisons auparavant, et sur qui s'étaient colportées tant d'histoires...

L'important était d'avoir pris contact avec les chefs. Schaefer avait été trop bien préparé pour se laisser aller à se commettre avec le petit peuple, si sympathique qu'il lui paraisse. Une fois qu'on est engagé dans les factions, une fois qu'on est devenu suspect aux maîtres de la situation, on n'arrive jamais à rien dans un milieu étranger. En dépit de leurs différences individuelles, les humanoïdes suivent toujours certaines lois. C'est ainsi que dans une ville agricole de ce type, le pouvoir séculier et le pouvoir religieux sont en général confondus ; en d'autres termes, à ce mode de vie correspond une théocratie. Dans ce cas, il faut s'entendre avec les prêtres ou décamper.

Son escorte l'amena dans une maison guère différente de celles près desquelles ils étaient passés, mais à l'intérieur il y avait un escalier qui s'enfonçait profondément, éclairé par des torches brûlant avec lenteur. Le temple était souterrain, comme il l'avait pensé. Sinon, il aurait aperçu d'en-haut une structure en forme de pyramide.

Il suivit les prêtres dans un long corridor sinueux. L'éclairage était mauvais, mais il n'y avait pas grand-chose à voir. Ils finirent par arriver dans une vaste salle où brûlaient des centaines de lampes à huile. Des tapisseries garnissaient les parois. Dans un renfoncement à une extrémité de la salle, il y avait un autel noir. Répartis sur les murs un peu à la manière de tableaux, il y avait des petits anneaux de peau noirs. Chaque peau n'avait que quelques centimètres, mais il y en avait des quantités.

Schaefer fut content en les apercevant. Elles prouvaient que Sandy avaient vu juste.

Il n'y eut pas de cérémonie. Ce genre de déploiement était réservé au peuple. Si le besoin s'en faisait sentir, on y aurait recours plus tard. Pour le présent, les prêtres voulaient des renseignements et ils étaient résolus à mener les choses rondement.

Schaefer fut amené en présence d'un homme qui devait être le prêtre-roi, bien que ce ne fût pas la traduction exacte de son titre. Il était assis sur un divan dans une petite pièce austère. C'était un homme de taille réduite même pour sa race, mais il dominait la situation par la force de sa personnalité. Il posa ses yeux sombres et vifs sur le visage de Schaefer qui fut stupéfait de les reconnaître.

C'étaient les mêmes yeux que ceux de Moravia.

Des yeux à l'expression angoissée.

Le prêtre-roi et l'homme qui dirigeait l'escorte de Schaefer s'entretin-

rent à voix basse. Puis Schaefer fut laissé seul avec le dirigeant du peuple.

Il y eut un long silence.

Schaefer avait l'impression troublante d'être en présence d'un personnage puissant qui commandait à d'étranges divinités. Mais quand il parla, ce fut d'une voix calme et courtoise.

— « Je m'appelle Marin, » dit-il avec lenteur. « J'attends vos paroles. »

Schaefer s'éclaircit la gorge et prononça la tirade qu'il avait apprise :

— « On me nomme Schaefer. Je suis venu vous aider si vous voulez de mon aide. Je suis venu avec des sentiments amicaux et sans armes. Il est connu que votre terre se dessèche, que vos récoltes s'amoindrissent, que votre peuple meurt. Votre langue est nouvelle pour moi et il faut que je l'apprenne plus à fond. Ensuite nous parlerons. Ma prière est qu'il y ait toujours de l'amitié entre votre peuple et le mien. »

Marin posa de nouveau ses yeux sur Schaefer qui fut content d'avoir dit uniquement la vérité, ni plus, ni moins. Marin n'était pas quelqu'un à traiter avec légèreté.

Marin se leva, plaça la main gauche sur l'épaule droite de Schaefer. Son visage était à contre-jour. Son étreinte était ferme.

— « Qu'il en soit ainsi, Schaefer. Votre prière est juste. Nous en reparlerons bientôt. En attendant, vivez en paix parmi nous. »

Marin l'accompagna au-dehors et le présenta à un vieux prêtre nommé Loquav, qui devait être son professeur.

Après quoi, Schaefer s'apprêta à travailler dur pendant de longs mois.

Il avait beaucoup à apprendre avant de s'entretenir à nouveau avec Marin.

Une inquiétude dont il n'arrivait pas à identifier l'origine ne cessait de le tenailler. Un sentiment d'urgence le poussait à travailler tard dans la nuit, étudiant à la lueur tremblante d'une torche.

Il voyait des yeux dans son sommeil.

Ceux de Moravia.

Ceux de Marin.

Ceux de Hurley.

« *Ma prière est qu'il y ait toujours de l'amitié entre votre peuple et le mien.* »

Qu'est-ce qui risquait de mal tourner ?

Il songea à Lee, éprouvant le regret de son absence. Et il se demanda comment cela marchait pour Sandy...



Très haut dans les montagnes, là où les vents hyperboréens essayaient leur force glacée contre les rocs, la neige tombait en épais tapis blanc. L'altitude était trop élevée pour que croissent des arbres et il n'y avait guère moyen de s'abriter sur l'affleurement chaotique où se tenait Tino Sandoval.

Il était seul, enfoncé jusqu'aux genoux dans la croûte de neige, les

paupières plissées pour éviter le vent coupant. Son haleine, filtrée à travers le masque qui concentrait l'oxygène ambiant, formait un nuage de vapeur gelée qui était emporté aussitôt.

Tout en dessous de lui, à des kilomètres de là, il apercevait les plaines qui se doraient sous le soleil automnal. Le froid n'avait pas encore atteint les basses terres et pourtant il se trouvait lui à demi enfoui dans une neige d'hiver.

— « Le soleil, les plantes, les animaux et l'eau, » dit-il pour lui-même, d'une voix qui aurait été tout juste audible si quelqu'un s'était trouvé là pour l'entendre. Sandoval parlait souvent tout seul quand il était à Spring Lake ; il avait même écrit qu'on n'est jamais solitaire quand on peut se parler à soi-même. « C'est toujours la même chose, partout où l'homme existe, à quelque époque que ce soit. »

Le soleil. Toute vie en provient. Sans l'énergie solaire, la vie n'existe pas. Bien des peuples, y compris quelques-uns de ses ancêtres, s'étaient prosternés devant le soleil et peut-être leur culte avait-il été plus avisé qu'ils ne s'en doutaient.

Les plantes. Si le soleil tombe sur la terre nue, la chaleur que celle-ci reçoit est perdue quand vient la nuit fraîche. Mais il n'en est pas de même quand il y a de l'herbe ou des plantes. La chlorophylle emmagasine l'énergie solaire et s'en sert pour produire de nouvelles feuilles et de nouvelles herbes en mêlant l'air, l'eau et la terre. L'énergie solaire n'est pas perdue quand vient la nuit, elle attend patiemment dans les vertes forêts et les grandes vagues herbues des prairies, et c'est alors que les animaux entrent en scène...

Les animaux. Ils mangent herbe, plantes et feuilles, emmagasinant et concentrant l'énergie dans leur corps. Et les herbivores sont à leur tour dévorés par les carnassiers, qui sont mangés aussi ou meurent, redonnant leur énergie aux plantes vivantes. La vie est une vaste pyramide. Chaque étage se nourrit de l'étage qui est en-dessous et tout repose sur le soleil, base de cette pyramide. L'homme se dresse à son sommet et dans son orgueil il s'imagine qu'il est indépendant. Ce n'est que lorsqu'il a soif ou lorsque sa terre s'effrite qu'il se rappelle la pluie, la puissance de l'eau...

L'eau. Sandoval poussa la neige du bout de sa botte. L'eau a donné naissance à la vie et la vie ne peut pas continuer sans elle. Sur Terre, il avait fallu cinq mille litres d'eau pour produire un seul litre de froment. L'eau commençait ici, tombant des nuanges sous forme de neige qui recouvrait la terre et fondait à son contact. La neige restait sur le sol tout l'hiver, patiemment. Plus bas dans la montagne, là où croissaient les arbres, des masses de neige s'accumulaient à leur ombre. Elles ne fondaient que lentement et la couche isolante d'aiguilles de pin empêchait le sol de geler. L'eau s'infiltrait graduellement dans l'humus spongieux et pénétrait de plus en plus profondément, jusqu'à ce que la montagne devienne une vaste citerne, jusqu'à ce que de vastes rivières souterraines s'évadent et se frayent un chemin dans la terre, faisant naître la vie. Quand l'eau atteignait les plaines, la végétation desséchée l'aspirait et elle ressortait partiellement

à la surface en ruisseaux, en sources et en torrents, pour nourrir les fleuves qui s'élançaient dans leur perpétuelle course à la mer.

Ceci quand les conditions étaient normales.

Ici, les conditions ne l'étaient pas.

C'était là l'ennui.

La terre avait été éprouvée par l'inondation, l'incendie et la famine. Les forêts avaient disparu, les prairies étaient mortes. Quand l'eau venait, elle rebondissait à la surface des plaines grillées par le soleil qui ne pouvaient pas l'absorber. Elle se précipitait à travers des ravins jusque dans les fleuves, entraînant sur son passage le peu de terre arable qui restait. Les rivières limoneuses emportaient à la mer le flot brun qui ne fertilisait rien.

Sandoval secoua la tête, fit demi-tour et commença à descendre pour rejoindre son appareil. Le vent lui cinglait le visage et ses pieds étaient glacés dans ses bottes. Il était si facile pour une terre de mourir...

Il franchit une forêt noircie par le feu, aux branches nues sous le vent d'hiver. Il connaissait bien la forêt, arbre par arbre. Lui et ses hommes avaient travaillé dur au cours de ces nombreux mois, et Sandoval en avait été heureux. C'était du travail auquel il croyait, et du travail qu'il aimait.

Il avait tué un million de bestioles dans ces écorces mortes, planté un million d'arbres dans ce sol nu, établi d'innombrables calculs de bactéries pour la forêt qui renaîtrait.

Sans oublier les piverts ! Ils ressemblaient énormément aux piverts terrestres, encore qu'ils fussent d'une espèce différente. Somme toute, songea-t-il, un pivert est un oiseau tellement spécialisé qu'il doit avoir une forme déterminée : un long bec robuste pour fouiller sous l'écorce, des pattes qui puissent agripper l'arbre pendant qu'il picore, des plumes de queue terminées de façon à le soutenir en équilibre. Ils avaient fait éclore assez de piverts pour remplir une fusée et ils n'avaient pas oublié les sittelles qui devaient parachever l'ouvrage en extrayant les insectes des fentes de l'écorce.

Sauveteurs d'un monde ?

Oui, cela existait.

Ce n'étaient pas les hommes.

Mais les piverts.

Il descendit dans la vallée abritée où l'attendait son appareil. Il y grimpa à regret, en dépit du froid extérieur. Sandoval était un homme de la terre, qui se contentait fort bien de laisser le ciel aux autres. Il décolla, sortit de la vallée et vola dans l'air chaud au-dessus des plaines.

Il sourit un peu en regardant les ondulations du paysage. Il connaissait aussi les plaines. Ils avaient percé la croûte sèche de leur surface, ils l'avaient labourée avec le lourd et antique équipement apporté dans la fusée, ils avaient creusé des trous pour retenir l'eau quand elle viendrait. Ils avaient aménagé d'énormes tranchées pour arrêter l'inondation que causeraient les rivières en crue. Ils avaient capturé des ruminants qu'ils faisaient se reproduire pour manger l'herbe encore invisible. Et des saccophores, des tamias et des rats pour creuser et malaxer le sol, l'ameublissant pour les pluies

futures. Et des prédateurs pour stabiliser le nombre des mangeurs d'herbe...

Il n'était pas facile de redonner la vie à une terre morte.

Mais Sandoval était satisfait. Cette terre renaîtrait, comme avaient ressuscité les sols sur la Terre ruinée. Un jour, elle serait de nouveau verte, elle disparaîtrait sous une épaisse couche d'herbes fraîches et les villes réapparaîtraient...

La fusée scintilla devant lui, argentée sous le soleil d'après-midi. Tino Sandoval éprouva des sentiments mitigés en l'apercevant. Pendant un instant, sa vue se brouilla et la fusée devint un autre vaisseau, un navire de bois sur une mer bleue, les voiles gonflées par le vent. Sandoval était Indien et il avait de la mémoire.

Le visage de l'amiral Hurley ressemblait trop aux visages qui s'étalaient orgueilleusement sur les feuillets des livres d'histoire. La main qu'il avait serrée était trop pareille à celle qu'avait rougie le sang mexicain.

(Il s'était lavé les mains soigneusement après avoir serré la main de l'amiral. Il s'était traité d'imbécile superstitieux, mais il s'était frotté avec la serviette à en avoir mal.)

Et Evan Schaefer. Un homme tranquille, un homme facile à sous-estimer. Sandoval avait déjà rencontré des gens comme lui, des gens qu'on ne peut pas contraindre, des gens qui restent dans votre champ même lorsque la situation tourne mal. Les hommes comme Schaefer sont rares. Il aimait Evan Schaefer et sa femme, mais il savait que jamais il ne le leur dirait. Il avait trouvé des fleurs sauvages tardives dans la vallée. Il les mettrait dans la cabine de Lee.

Elle comprendrait qui les lui avait apportées, étant ce qu'elle était. Sandoval avait rencontré bien des femmes, mais jamais une comme Lee. Elle lui faisait regretter toutes les années heureuses qui auraient pu être.

Il posa son coptère près de la fusée.

Il n'avait pas vu Schaefer depuis bien des mois. Il espérait que tout marchait bien pour lui...

***

Presque un an s'était écoulé depuis que Schaefer avait aperçu pour la première fois la ville que ses habitants appelaient le Foyer-du-Monde, et il savait maintenant ce qu'il devait faire.

Le vieux prêtre Loquav, aux yeux myopes et à la fourrure argentée, lui avait enseigné bien des choses en plus du langage de son peuple. Il lui avait enseigné une religion qui était sur un plan une imagerie érotique de déesses des récoltes et de dieux des pluies, et sur un autre plan un symbole émouvant des liens de l'homme avec la terre sur laquelle il vivait, l'air qu'il respirait et le soleil qui le réchauffait. Loquav l'avait conduit dans les rues du Foyer-du-Monde et dans les maisons misérables. Là, il avait vu les souffrances et les privations qu'il n'avait pas distinguées sur la place du marché : les femmes lasses, les hommes au regard creux, les enfants silencieux et affamés. Il lui avait parlé des temps anciens où la

population était aussi nombreuse que les herbes dans les prés et où les greniers regorgeaient de provisions.

Et le vieux Loquav avait fait plus que cela. Grâce à lui, Schaefer s'était senti comme chez lui au milieu de ce peuple. Il lui avait donné la chaleur de l'amitié dans un pénible hiver. Il avait eu sous les yeux un être qui devait être monstrueux selon ses critères et n'avait vu que l'homme sous cette enveloppe étrangère. C'était une faculté que les hommes de la Terre n'ont pas souvent appris à développer.

Loquav lui avait dit :

— « Je ne sais si vous êtes dieu ou diable, mais tant que nous sommes ensemble, vous êtes mon frère. »

Schaefer avait vu Marin deux fois, mais la conversation n'avait pas été facile.

Un soir, alors que le soleil rouge venait de disparaître à l'horizon et que des ombres s'allongeaient sur les toits comme de grands doigts noirs, Schaefer sortit se promener seul. Il se dirigea vers la place du marché, d'où il entendait monter les rythmes de la musique nocturne pour la danse.

C'est alors qu'il le vit.

Là, dans la pénombre.

Un homme trop massif pour être du peuple. Une voix épaisse qui marmottait en anglais : « *Allons, poupée, mets donc ces grands bras autour de moi, je suis loin de mon pays depuis si longtemps...* »

Une indigène intriguée et craintive, désireuse de ne pas se montrer blessante, adossée à la paroi d'argile d'une maison.

Schaefer sentit son estomac se serrer. Il se hâta vers la place du marché où brillaient des feux et où résonnaient les pulsations des tambours. Il en vit d'autres, de l'équipage de la fusée, qui dansaient avec les femmes.

Et il vit les hommes du peuple debout dans la pénombre, qui les observaient en silence.

Schaefer n'hésita pas. Il courut à son appareil, se hissa dans la cabine et décolla dans l'air crépusculaire. Il était possédé d'une fureur noire et il mit tous les gaz pour arriver, aussi vite que son coptère pouvait voler, auprès de la fusée et de l'amiral Hurley.

V

En descendant le long de la vaste tour qu'était la fusée, il eut l'impression d'être un simple puceron rampant autour d'un mât. L'appareil atterrit dans un nuage de poussière et Schaefer en jaillit à peine était-il arrêté.

Il franchit le sas, rejeta avec soulagement son masque à oxygène et se rendit tout droit à la cabine de Hurley, ses lourdes bottes laissant une traînée de poussière sur le parquet brillant. Il était déjà revenu à deux reprises dans la fusée pour voir Lee, mais cette fois-ci c'est à Hurley qu'il voulait parler d'abord.

Il y avait un planton devant la porte de Hurley.

— « Un instant, monsieur, » dit l'officier « J'ai reçu l'ordre formel de... »

— « Laissez-moi passer, je vous prie. »

— « Monsieur, l'amiral a dit... »

— « C'est important. Vous n'aurez qu'à dire dans votre rapport que je suis entré de force. » Schaefer lui passa devant, tandis que l'officier se mettait à grommeler tout bas contre les civils en général et Schaefer en particulier.

Schaefer frappa à la porte avec insistance.

Elle s'ouvrit au bout d'un moment.

Schaefer ravala la phrase qu'il avait toute prête. C'était Mrs. Hurley qui se trouvait devant lui, une femme maternelle aux cheveux gris surmontant un doux visage.

— « Oui ? Carl est en train de faire la sieste... »

— « Je suis vraiment navré de vous déranger, mais il faut que je le voie. Tout de suite. »

— « Oh ! je ne sais pas. J'espère qu'il ne se passe rien de grave ? Vous devez être cet anthropologue dont Carl m'a parlé. »

— « Oui, Mrs. Hurley. Je suis cet anthropologue au complet avec ses crocs. Maintenant, si vous voulez bien... »

— « Je vais m'en occuper, Martha. » L'amiral Hurley passa devant elle, tout habillé, mais les yeux encore brouillés de sommeil « Je vous recevrai dans mon bureau, Schaefer. Vous savez très bien que vous ne devez pas venir ici. »

— « Je vous y attendrai, » répliqua Schaefer. Il salua courtoisement Mrs. Hurley. « Ravi de vous avoir rencontrée, madame. »

Il se rendit dans le bureau de Hurley, s'y assit et attendit.

L'amiral le laissa mariner dix minutes avant de faire son apparition et de s'installer derrière sa table de travail. Son crâne clairsemé luisait à la lumière. Son visage maigre et anguleux était inexpressif, mais ses yeux verts avaient une froideur de glace.

— « Eh bien, Pr. Schaefer ? »

Schaefer se contraignit à rester calme. Il se mit à extraire de sa poche sa pipe et son tabac qu'il avait pris dans son appareil et il tira dessus jusqu'à ce qu'il obtînt une bouffée odorante. L'amiral l'avait fait attendre et il était décidé à lui rendre la monnaie de sa pièce. Il envoya nonchalamment au plafond un rond de fumée.

« Eh bien, Pr. Schaefer ? Je n'ai pas l'habitude de... »

— « Moi non plus, » riposta Schaefer.

L'amiral haussa les épaules.

— « Pas de controverses personnelles, s'il vous plaît. A ce que j'ai compris, vous avez quelque chose à me communiquer ? »

Schaefer se pencha en avant, les dents serrées sur sa pipe.

— « Vous savez pourquoi je suis ici, Hurley. »

— « Je n'en ai pas la moindre idée. »

— « *Vos hommes sont en ville.* »

Hurley agita impatiemment la main

— « Oh ! c'est ça ? Oui, bien sûr. Ils ont mon autorisation. »

Schaefer se leva.

— « Il faut que vous les fassiez revenir ici. »

— « C'est moi qui donne les ordres à mon équipage, Pr. Schaefer. Veuillez vous rappeler où vous êtes. »

— « Bon sang, je vous dis que c'est grave ! Vous ne connaissez pas les gens d'ici. Ils ont une mentalité très fière. Cela peut tout faire avorter. Si vos hommes restent là-bas, il y aura du grabuge. »

Hurley sourit.

— « *Vous* ne connaissez pas mes hommes, Pr. Schaefer. Les hommes sont ce qu'ils sont. Ils devinent toujours la présence des femmes dans un rayon de dix années-lumière. »

— « Vous ne comprenez pas, amiral. S'ils sont excités à ce point, mettez-les dans l'hibernateur jusqu'à ce que nous soyons prêts à partir. »

Hurley secoua la tête.

— « Impossible. Les règlements stipulent que toute fusée posée en terre étrangère doit avoir son équipage en état d'alerte. »

Schaefer eut un frisson de désespoir. Autant se heurter la tête contre un bloc de ciment.

— « Les gens d'ici ne le supporteront pas, Hurley. »

— « Je suis seul juge. »

— « Ecoutez, Hurley... »

— « Non, c'est à vous de m'écouter, Pr. Schaefer. » L'amiral fit une pause, maîtrisant son irritation. « C'est moi qui commande cette fusée. Je donne les ordres nécessaires au bon moral et au bien-être de mes hommes. Ce n'est pas par ma volonté que nous sommes restés sur cette planète presque un an. Ce n'est pas moi qui suis responsable de ce que votre mission occupe la place qui aurait pu être utilisée pour les épouses des membres de l'équipage. Vous avez quant à vous jugé nécessaire d'emmener votre propre femme avec vous et je ne vous en blâme pas. Nous quitterons cette planète dès que vous m'informerez que notre tâche est accomplie. Jusqu'à ce moment, j'ai un équipage à tenir en main. Nous faisons beaucoup pour ces sauvages, Pr. Schaefer, et cela coûte très cher. Ils peuvent bien abandonner en échange quelques-unes de leurs femmes. Je connais le genre, ils sont tous les mêmes. »

— « Vous n'êtes même jamais allé les voir. Est-ce tout ce qu'ils sont pour vous... des sauvages ? »

Hurley haussa les épaules.

« Répondez-moi ! »

— « C'est votre groupe qui s'occupe des définitions, Pr. Schaefer. Nous autres, nous avons du travail à faire. Personne ne force à rien les indigènes. Si elles débordent de vertu, elles se conduiront en conséquence. »

— « Avec une b a n d e d'hommes en bordée ? Vous plaisantez, Hurley ? »

L'amiral se leva.

— « Y a-t-il quelque chose d'autre dont vous vouliez m'entretenir ? »

Schaefer se rendit soudain compte qu'il avait les poings serrés, si

serrés que les articulations lui faisaient mal. *Oh ! assener un bon coup de poing sur cette face ironique !*

Il se força à rester calme.

— « Il va y avoir des ennuis. Vous avez été prévenu, Hurley, et je vous tiendrai pour responsable de tout ce qui risque de se produire. »

— « Merci de votre avertissement, » répliqua l'amiral d'une voix égale. « J'en tiendrai compte. »

— « Mille fois merci. »

Schaefer tourna les talons et sortit.

Le mécanisme était en marche et rien ne l'arrêterait.

Vite, vite !

Il trouva Lee dans leur cabine. Elle était pâle et plus maigre qu'avant, mais son moral était bon. Il savait qu'il en serait toujours ainsi désormais et qu'il n'avait plus de souci à se faire à son sujet. Il resta deux heures avec elle et lui expliqua ce qui s'était passé.

Puis il remonta dans son coptère et vola à la recherche de Sandy.

Vite, vite !

Trois jours s'écoulèrent avant qu'il pût revenir au Foyer-du-Monde.



Dans le sous-sol de la ville fortifiée, dans le temple sombre, Marin le prêtre-roi était debout, droit et immobile, avec dans ses yeux noirs une flamme qui brûlait aussi ardemment que les lampes des parois de la salle. Ses longs bras étaient dissimulés sous les plis de sa tunique. Ses canines luirent quand il ouvrit la bouche.

— « Vous m'avez dit il y a longtemps que vous étiez venu en ami pour aider mon peuple, Schaefer. J'ai cru en vos paroles car nul ne ment à son ami. Mon peuple vous a accueilli, vous a nourri au cours d'un long hiver pendant que le soleil était pâle, vous a appris notre langage. Maintenant des hommes de votre race s'abattent chez nous comme une peste. Ils entraînent nos femmes dans l'ombre et se rient du Foyer-du-Monde. Cela ne doit pas, cela ne peut pas continuer. Parlez, Schaefer, car vous avez beaucoup de choses à expliquer. »

Schaefer sentit peser sur lui un double poids, parce que le Foyer-du-Monde était maintenant son foyer, exactement comme les hommes de la fusée étaient des hommes qui auraient pu être ses frères. Celui qui se trouve entre deux feux a rarement l'avantage, pensa-t-il, quoi qu'en dise l'adage.

— « Toutes mes paroles étaient des paroles de vérité, Marin. Dans votre cœur, vous le savez. Il y a bien des hommes dans ma tribu et je n'ai pas pouvoir sur tous. Il vous faut supporter ceux de ma race qui tournent en dérision votre peuple et vos traditions. Vous devez les tolérer. Il n'y a pas moyen de faire autrement. »

— « Et pourquoi le devrais-je ? »

— « Si des difficultés s'élèvent, mon ami, je ne pourrai pas vous aider.

Vous devez me croire quand je dis que mon peuple est très puissant. Mieux vaut ne pas intervenir. »

Le prêtre-roi secoua la tête.

— « C'est votre peuple qui ne nous laisse pas tranquilles, » souligna-t-il, « et vous ne m'avez encore aidé en rien, Schaefer. »

Ce dernier se recueillit. C'était maintenant ou jamais. Il ne pourrait plus faire patienter Marin longtemps, maintenant qu'il y avait des étrangers dans les rues du Foyer-du-Monde.

— « Voulez-vous m'accompagner, Marin ? Voulez-vous me laisser vous emporter dans le ciel avec ma machine ? Voulez-vous me laisser vous *montrer* comment nous vous avons aidé, puisque vous ne croyez plus à ma parole ? »

Le prêtre-roi hésita et parut se contracter dans la pénombre de la salle.

— « Ce n'est guère le moment de quitter mon peuple. »

— « Marin n'a pas peur ? »

Le prêtre-roi se redressa fièrement.

— « Je vous accompagnerai. Quand partons-nous ? »

— « Tout de suite. »

— « Très bien. »

Côte à cote, les deux hommes sortirent de la salle, traversèrent la vaste caverne aux centaines de lampes allumées, avec son autel sombre dressé dans l'alcove, et ses petits anneaux de crêtes de pivert pendus aux parois. Puis ils remontèrent vers le soleil éblouissant par le long couloir sinueux.

L'appareil les attendait sous le ciel immense.



La terre connaissait de nouveau le printemps, poussière verte répandue sur les plaines, éparpillement de minuscules taches rouges, bleues et jaunes sous le soleil et qui étaient des fleurs. Ce n'était pas un printemps semblable à ceux que Marin avait connus dans sa jeunesse, quand il courait pieds nus avec ses camarades dans les herbes trempées de rosée et se balançait aux branches de la puissante forêt qui formaient le toit du monde, mais c'était un printemps bien plus beau que ceux de ces dernières années, et un printemps qu'il avait redouté de ne plus jamais revoir.

C'était l'amorce d'un changement. Voilà surtout ce qui comptait.

Marin contempla les plaines onduleuses aux teintes fraîches de jeune verdure. Son regard perçant aperçut le scintillement de l'eau claire des ruisseaux, non pas les flots ocre jaune qui précipitaient leur boue dans le fleuve, mais de l'eau vive pour abreuver le monde.

Le coptère ne lui avait pas fait grande impression ; c'était de la magie propre à d'autres peuples.

Mais le miracle qu'il voyait devant lui le frappait. Cette magie-là valait la peine qu'on s'y intéresse.

— « La terre renaît, » dit-il simplement.

— « Oui. L'année prochaine, elle sera encore plus vivante. »

— « Comment êtes-vous parvenu à ce résultat, Schaefer ? »

— « C'est ce que je vais essayer de vous expliquer. Ce ne sera pas facile à réaliser pour vous. »

— « Mon peuple fera n'importe quoi. Quand la terre meurt, les gens disparaissent aussi. J'ai médité sur nos enfants et je me suis posé bien des questions. »

Schaefer atterrit dans une vallée où une forêt avait été implantée. Même avec les techniques de croissance artificielle, les arbres n'étaient encore grands que comme des buissons. Mais ils se développaient.

Il conduisit Marin par un sentier sinueux jusqu'à un endroit où des pousses vertes jaillissaient au milieu des dépouilles de conifères calcinés. Des fleurs tapissaient le sol de la forêt et l'on entendait bourdonner des insectes.

Il y avait aussi un autre bruit qui ébranlait l'air comme un millier de marteaux.

Des piverts.

Schaefer arracha un morceau d'écorce morte. Une horde de coléoptères s'élança éperdument à la recherche d'une cachette dans les trous du bois pourri. Un pivert frôla presque le visage de Schaefer, dans sa hâte à capturer les insectes avant qu'ils se fussent réfugiés sous l'écorce.

Schaefer s'assit sur une souche. Marin regarda un moment le pivert, puis il vint s'asseoir à côté de Schaefer.

— « Parlez, » dit-il. « Je vous écouterai. »

Schaefer s'efforça de parler avec éloquence dans cette langue étrangère. Il expliqua de son mieux au prêtre-roi ce qui avait réduit la forêt à l'état fantomatique où ils la voyaient maintenant. C'était dû à la combinaison de plusieurs choses, mais il simplifia pour se faire mieux comprendre. Il s'en fallait parfois d'une petite chose pour que meure une terre, un rien, un élément insignifiant.

Comme les piverts par exemple.

Les gens de la planète pourchassaient les piverts parce que leur crête noire était pour eux un symbole de richesse. Toutes les demeures en possédaient. Sans les scalps de pivert, on était considéré comme pauvre. Il y en avait des milliers disposés en cercle sur les parois du temple. Cela n'aurait dû n'avoir aucune importance. Dans des cas pareils, quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, il ne se produisait rien.

Mais c'était la centième.

La Nature est une matière vivante, un système savamment équilibré où chaque organisme joue son rôle. La tâche du pivert était de forer l'écorce des arbres pour détruire les insectes qui vivaient dessous. Pas tous, bien sûr. Juste assez pour permettre à l'arbre de résister à leur assaut.

Supprimez quelques piverts. Supprimez-les dans une mauvaise année où les oiseaux restants ne suffisent pas à reconstituer le nombre de couvées suffisant. Un arbre tombe pendant une tempête, puis un autre succombe à son tour. Leurs racines sont brisées, leur sève est faible. Les piverts n'arrivent pas à capturer les insectes qui dévorent l'arbre couché sur le sol.

Les insectes prospèrent et se multiplient

D'autres arbres deviennent leur proie, meurent et s'abattent. Ils sèchent par terre. Du bois mort sec...

Un orage. Des nuages noirs qui se massent dans un ciel de tempête. Un éclair, un coup de tonnerre. Encore la foudre...

Le bois sec est allumé.

La forêt flambe. Les vents soufflent et propagent les flammes. Toute une aire d'alimentation en eau est détruite. Et cela se produit en maints endroits.

La neige tombe en hiver et s'accumule par couches épaisses. Quand elle fond au soleil de printemps, rien ne la retient. Elle dévale en torrents le flanc des montagnes, inonde les plaines, grossit les fleuves qui bondissent vers la mer en balayant tout sur le passage de leurs flots boueux en furie...

La terre meurt. Les herbes et les animaux disparaissent. Il n'y a plus d'eau fécondante dans le sol arable. Les vents font tournoyer la poussière en nuages hideux à travers les villes désertées où jadis des êtres avaient vécu, ri et espéré...

Il y eut un long silence, à peine troublé par le bourdonnement des insectes et le *toc-toc-toc* des piverts.

— « C'est difficile à croire, » dit finalement Marin. « Tout cela à cause de quelques oiseaux. »

— « D'autres éléments ont joué. Mais ici, l'équilibre dépendait de cet oiseau. »

— « Cependant sa crête est notre richesse. » Marin ouvrit ses grands bras, étendit les mains. « Vous savez comment sont les hommes. »

Vous savez comment sont les hommes.

Oh! oui, je sais.

— « Je vous enseignerai une richesse plus grande, » dit lentement Schaefer.

Il retourna vers l'appareil, précédant Marin à travers la végétation renaissante. Il fouilla dans la cabine et en sortit un sac.

« Donnez vos mains, Marin. »

Il versa des pièces d'or scintillantes dans les paumes tendues.

« Je vous apprendrai à les fabriquer. Et il y a encore d'autres choses qu'il vous faut apprendre concernant le pays où vous vivez. »

Ils remontèrent dans l'appareil qui prit son essor. De nouveau, ils survolèrent les plaines renaissantes, d'un vert pâle sous le soleil printanier.

Et tout le long du chemin, le soleil alluma des reflets sur les pièces d'or que le prêtre-roi faisait glisser entre ses doigts.

⁂

Une autre année passa au Foyer-du-Monde. Pour Schaefer, ce fut une année de souci et de dur travail. Il usa de cent moyens culturels pour implanter l'idée que ses pièces d'or étaient agréables aux dieux, alors que les scalps de pivert ne l'étaient pas. Il montra au peuple comment découvrir l'or dans les torrents et comment le travailler une fois qu'ils

l'avaient trouvé. Il fit démontrer par des hommes des Nations-Unies ce qu'on pouvait obtenir d'une terre en utilisant des méthodes agricoles plus perfectionnées. Il y avait pas mal de maladies en ville, mais Schaefer eut la sagesse de ne pas introduire de médicaments modernes qui auraient eu pour seul résultat une expansion démographique et par voie de conséquence l'anéantissement des efforts de la mission.

Il se tourmentait autant qu'il travaillait. Peut-être parce qu'il était de nature soucieuse ; Lee le lui disait depuis toujours. Mais la situation était explosive et que le feu prenne aux poudres n'était qu'une question de temps. Son seul espoir était d'achever son travail et de partir avant que se déclenche la catastrophe.

Heureusement, il n'y avait pas de grossesse chez les femmes de la ville qui fréquentaient les hommes de la fusée. L'équipage était assez raisonnable pour ne pas oublier d'ingérer les pilules contraceptives, et c'était déjà un point d'acquis.

Malheureusement, il fallait du temps pour que l'herbe pousse, pour que les forêts se reconstituent, pour que l'eau emplisse les réservoirs des montagnes.

Sandy et son équipe soignaient les arbres et préparaient les diverses races d'animaux destinés à peupler les prairies et les forêts.

Et, par miracle, ce que Schaefer redoutait ne se produisit pas avant de longs mois.

Mais cela finit par arriver.

Cela éclata comme une bombe.

Deux hommes de la fusée, enivrés par la bière du pays, attaquèrent une jeune femme respectable, fille d'un notable. Elle se traîna jusque chez elle au milieu des immondices des rues et mourut horriblement.

Les jeunes hommes du Foyer-du-Monde n'attendirent pas que Marin leur dise ce qu'ils devaient faire. Depuis trop longtemps déjà, ils se voyaient enlever leurs femmes et ils étouffaient à force de ravaler leur orgueil.

Leur colère était comme une flamme qui embrasa toute la ville.

Ils se réunirent par centaines en poussant des clameurs et devinrent une foule, une avalanche assoiffée de vengeance. Ils capturèrent quatre hommes de l'équipage innocents qui se trouvaient dans leurs rues et les lynchèrent, les démembrant de leurs bras puissants.

Puis ils jetèrent les morceaux écartelés dans une boutique sombre où d'autres hommes de la Terre buvaient.

L'émeute grondait dans la ville fortifiée aux maisons d'argile et dans les champs alentour. En deux heures, les rues étaient désertées, les fenêtres éteintes. Le silence régnait dans le Foyer-du-Monde, le silence de la mort qui s'était abattue et de la mort qui allait venir.

Tous les survivants de l'équipage sauf un s'enfuirent de la ville et retournèrent en hélicoptère à la fusée. Mais l'un d'entre eux fut capturé et gardé vivant. Cent hommes lui lièrent les bras et l'entraînèrent dans les champs. Des torches furent allumées et des chants furent entonnés.

et la foule s'élança à travers les plaines en direction de la fusée, brandissant arcs, lances et massues.

Schaefer était réfugié dans une petite salle au-dessous du temple. Il n'osait pas se montrer dans les rues, car son visage était blanc et c'était assez pour les hommes du peuple.

— « Il faut que nous les arrêtions, » murmura-t-il. « Il faut les arrêter avant qu'ils approchent de la fusée. Sinon, ils seront anéantis jusqu'au dernier. »

Le vieux Loquav, clignant de ses yeux myopes dans la lueur sourde de la lampe, secoua tristement sa tête à la fourrure argentée.

— « On dit chez nous qu'entre deux tribus la mort va plus vite que le vent. »

— « Pourriez-vous les arrêter, si vous les rattrapiez à temps ? »

Le vieux prêtre haussa les épaules.

— « Marin a déjà quitté le Foyer-du-Monde pour conseiller son peuple. Mais les paroles prononcées dans la tempête s'envolent de la bouche sans être entendues. »

— « Il n'arrivera pas à temps, Loquav. Est-ce que mon coptère est en état de marche ? »

— « Personne n'a touché à la machine. »

— « Pouvons-nous y aller ? »

— « C'est possible. »

L'ombre les oppressait, grossie du poids des siècles.

— « Venez ! Faisons ce que nous pouvons. »

Loquav secoua la tête.

— « Je dois faire ce qui doit être fait, » dit-il en regardant Schaefer. « Vous, mon ami, vous devez rejoindre les gens de votre race. C'est la loi de la vie. »

Il n'y avait pas de temps à perdre en discussion.

Le vieux prêtre le précéda dans le long couloir sinueux qui montait vers les étoiles.

***

L'appareil rejoignit la foule alors qu'elle se trouvait à moins de deux kilomètres de la fusée. Du haut du ciel, le peuple n'était qu'un halo de torches orange dans la nuit, un cauchemar d'ombres fantomatiques sur les plaines qu'argentait la clarté stellaire.

— « Déposez-moi entre mon peuple et le vôtre, » dit Loquav. « Veillez à rester hors d'atteinte des flèches, car les flèches ne s'inquiètent pas des intentions. »

Schaefer ne voyait pas le captif, mais il savait qu'il se trouvait là. L'idée lui vint de tenter un atterrissage au milieu des torches pour le délivrer, mais il se rendit compte que c'était infaisable.

Il continua son vol, puis immobilisa son appareil sur la plaine à quelques centaines de mètres des hommes en marche. Il percevait maintenant les tambours et les chants qui emplissaient la nuit de leurs fracas. Il y avait de l'herbe sous le coptère, là où ne subsistait que de la poussière

deux ans auparavant, mais cela n'entrait pas en ligne de compte à l'heure présente.

Loquav lui effleura l'épaule.

— « Adieu, mon ami, » dit-il. « Je me souviendrai toujours de vous avec affection. »

Le vieux prêtre descendit de l'appareil, tourna son regard myope vers les torches et alla d'un pas ferme à la rencontre de son peuple.

Schaefer fila en rase-mottes jusqu'à la fusée. Il laissa son appareil à côté des autres et le sas s'ouvrit pour lui livrer passage.

— « Content que vous ayez réussi à revenir, Schaefer, » s'exclama un officier. « Nous étions inquiets à votre sujet. »

Schaefer se débarrassa de son masque.

— « Où est Hurley ? »

— « Dans la chambre des commandes. Bergman vit toujours, mais il a l'air en mauvaise posture. »

— « C'est Bergman qu'ils ont capturé ? »

— « Oui. C'est un brave petit gars, Pr. Schaefer. »

— « Ce sont tous de braves petits gars. »

Il traversa hâtivement la fusée, dont l'atmosphère était chargée d'électricité, et entra dans la chambre des commandes. Tous étaient à leur poste, prêts à agir. L'amiral Hurley, le visage tendu par l'inquiétude, se tenait devant un écran.

— « Schaefer ? »

— « Oui. »

— « Je veux que vous regardiez ceci. »

Schaefer approcha. La foule était visible sur l'écran ; il distinguait leur visage maigre, leurs longs bras, leurs yeux pleins d'éclairs à la lueur des torches. Il aperçut aussi Bill Bergman — à peine sorti de l'adolescence, avec ses cheveux coupés court, ses prunelles dilatées par la terreur. Quatre hommes le portaient, un pour chaque membre.

Ils allaient l'écarteler.

Il vit le vieux Loquav, le dos tourné à la fusée, qui agitait les bras en haranguant la foule. Elle le repoussait de côté et poursuivait sa marche en avant.

Quand l'amiral parla, ce fut d'une voix étrangement assourdie. La voix d'un homme honnête qui reconnaît franchement son erreur.

— « J'ai eu tort, Pr. Schaefer. Cela ne remettra pas ces hommes en vie. »

— « Non. C'est trop tard. »

Il contempla la foule. Une horde de sauvages en furie — oui, si l'on veut. Mais aussi des hommes, des hommes qui avaient usé toute leur patience, des hommes qu'on avait poussés à bout. Ils pensaient à leurs femmes et à leurs filles et à ces hommes aussi qu'ils avaient accueillis comme des amis.

— « Nous avons un tir précis, » dit Hurley. « Nous pouvons les liquider sans toucher Bergman. »

Schaefer hocha la tête, une boule douloureuse à la place de l'estomac.

Un choix simple. Une centaine d'hommes qui ne pourraient pas se défendre contre un gamin qui était innocent.

Les torches se rapprochaient. La foule s'immobilisa. Ils soulevèrent le corps de Bergman, prêts à le mettre en pièces.

Hurley tourna vers Schaefer un visage bouleversé.

— « A vous de décider, » murmura-t-il.

Les quatre hommes commençaient à tirer avec lenteur.

Schaefer ferma les yeux.

— « Ne touchez pas le prêtre, » dit-il. « Il essayait seulement de les arrêter. »

L'amiral se redressa.

— « Feu ! » commanda-t-il.

VI

Alors sur cette plaine ombreuse, sous la clarté des étoiles, les hommes tombèrent comme les épis sous la faux. Ils s'effondrèrent l'un après l'autre, leur visage exprimant la stupeur, quand ils avaient encore un visage. Ils tombaient et se débattaient un peu dans la fraîcheur de l'herbe, puis ils s'immobilisaient.

Ce fut fini en quelques secondes.

Peut-être était-ce un accident, peut-être que non, Schaefer ne le sut jamais : le vieux Loquav tomba avec les autres, ses yeux las cessant leur lutte pour voir.

Seul le jeune homme nommé Bill Bergman resta debout, tandis que les torches crachaient leurs flammes comme des feux de l'enfer. Il couvrit son visage de ses mains et se dirigea en trébuchant vers la fusée.

— « Allez le chercher, » ordonna Hurley. Il n'y avait pas de triomphe dans sa voix.

— « J'y vais aussi, » dit Schaefer.

L'amiral inclina la tête.

— « Oui. Il faudrait voir cela de près. Nous leur devons bien au moins ça. »

Ils sortirent de la fusée et foulèrent l'herbe qu'ils avaient semée. Ils s'approchèrent des corps entassés. Les mots étaient inutiles.

Schaefer découvrit le vieux prêtre. Il soutint la tête argentée dans ses bras. Il ne pouvait même pas pleurer.

— « Est-ce que nous les enterrons ? » demanda finalement Hurley.

— « Non. Non, ce n'est pas mon avis. Nous ne pouvons pas leur faire des funérailles qui aient un sens pour eux. Ce ne sont pas nos morts. Les leurs viendront s'en occuper. »

— « Que pouvons-nous faire ? »

— « Partir d'ici avant qu'il y ait d'autres massacres. C'est fini, Carl. Je ne peux plus retourner dans la ville maintenant, même si Marin m'y autorisait... il ne réussirait pas à contenir son peuple après ce qui s'est passé ici, ce soir. »

Hurley chercha quelque chose à dire, ne trouva rien, et demanda finalement :

— « Aviez-vous fini ? »

— « C'est difficile à juger. Je crois que Sandy avait pratiquement terminé ses travaux. J'avais l'impression d'avoir décidé Marin à faire ce qui était nécessaire... maintenant, je n'en suis plus aussi sûr. »

— « J'aimerais bien pouvoir faire quelque chose. »

Tu n'en as déjà que trop fait, mon vieux, songea Schaefer, qui se réprimanda aussitôt. Du moins Hurley reconnaissait-il son erreur, ce dont bien peu d'hommes étaient capables.

— « Prenez l'air ce soir même, dès que possible. C'est la seule solution pour nous maintenant. »

Schaefer regarda les plaines éclairées par les étoiles, dans la direction de la ville que le peuple appelait le Foyer-du-Monde. Il savait que cette étendue vallonnée était loin d'être déserte. Là-bas, dans le profond silence de la nuit, il y avait Marin qui observait, s'interrogeait.

Fais en sorte que tout cela n'ait pas été inutile, mon vieil ami, pria Schaefer. *Tâche de penser aussi à ce qu'il y a eu de bien. Tâche de ne pas me juger trop mal quand tu pleureras sur tes morts. Conserve à jamais ton royaume, prêtre-roi, et gouverne-le de ton mieux.*

Il effleura l'épaule humide de Loquav en un dernier adieu. Les torches achevaient de se consumer en sifflant dans l'herbe. Les autres morts, ces hommes sans nom, s'entassaient dans la pénombre comme du bois à brûler.

Schaefer se souvint des paroles prononcées il y a bien longtemps. *« Ma prière est qu'il y ait toujours de l'amitié entre votre peuple et le mien. »*

Y avait-il eu d'autres hommes, en d'autres temps, qui avaient formulé en vain cette prière ?

Il se détourna et suivit les vivants qui s'en allaient vers la fusée. Les étoiles scintillaient au-dessus de lui. Jamais elles n'avaient paru si lointaines.

***

Les hommes de la Terre ne réussirent pas à prendre leur essor cette nuit-là.

Ce n'est que tard dans l'après-midi du lendemain que Sandy accepta d'abandonner sa forêt, où il réglait la vie animale sur le système œcologique qu'il avait adopté. Quand il sortit de son appareil, il s'approcha de l'affreux monceau noirci sous le brûlant soleil pourpre et le contempla en silence, les lèvres serrées.

Il ne dit rien à Hurley quand il entra dans la fusée et la seule question qu'il posa à Schaefer concernait Benito Moravia. Après quoi, il resta muet et renfermé sur lui-même, comme s'il voulait se dissocier de son entourage.

La silencieuse puissance de ses systèmes antigravité souleva l'énorme fusée, géant argenté qui gravissait l'échelle céleste. Elle monta parmi les

nuages bordés de pourpre, puis plongea dans le bleu paisible de l'atmosphère.

Elle pénétra dans le silence éclatant de l'espace.

Elle retournait vers la Terre.

A l'emplacement qu'elle avait occupé, régnait le silence. C'était une journée chaude, sans un souffle de vent, et l'herbe bougeait à peine sous le soleil rouge. A bien des kilomètres de là, près des montagnes, des animaux réunis en troupeau renâclaient nerveusement et cessaient de boire dans les clairs ruisseaux qui descendaient en gazouillant des pentes où croissaient les forêts neuves.

Et les morts étaient figés dans l'immobilité.

Ils arrivèrent en même temps que les ombres nocturnes. Frères, épouses, fiancées, pères et mères, ils venaient chercher parmi les cadavres ceux qu'ils connaissaient. Ils remportèrent leurs morts au Foyer-du-Monde dans la pénombre miséricordieuse.

Marin le prêtre-roi se rendit aussitôt à son temple, où les torches flamboyaient le long des parois et où les chants de deuil de son peuple ne pouvaient parvenir. Il s'agenouilla devant l'autel noir et ferma les yeux.

Il vit le vieux Loquav qui arpentait déjà ces couloirs alors que lui, Marin, n'était encore qu'un enfant. Il vit tous ceux de son peuple qui avaient eu confiance en lui et qui maintenant n'étaient plus.

Il vit d'autres choses aussi.

Il vit l'herbe tendre qui croissait là où il n'y avait eu qu'une terre stérile. Il vit des ruisseaux à l'eau transparente, si bien qu'on y pouvait compter les cailloux jusqu'à en avoir mal aux yeux et étancher sa soif. Il vit des arbres et des fleurs là où ne se dressaient que des squelettes noircis par le feu.

Il vit les enfants de son peuple débarrassés de la faim et de la peur et il vit après eux leurs descendants qui se perdaient dans les brumes grises des années à venir.

Marin le prêtre-roi se contraignit à formuler un souhait pénible. Il pria pour que nul mal n'advienne à la fusée tombée du ciel, de retour maintenant vers un pays qu'il ne verrait jamais.

Puis il ouvrit les yeux et prononça une prière beaucoup plus facile à faire.

Il demanda que la fusée ne revienne jamais chez les êtres qui vivaient dans le Foyer-du-Monde.



La fusée fendait un océan d'étoiles, effleurée par les années qui refluaient comme des sables balayés par le vent, dans l'espace où ne pouvaient exister ni vents ni sables.

Schaefer gisait gelé dans sa case, des tubes dans les narines, un masque sur ses yeux aveugles. Il ne ressentait rien et il n'y a pas de rêves dans la mort.

Mais avant l'anéantissement, quand le médecin avait enlevé son corps

de la dalle tiède et quand les infirmiers l'avaient transporté par le sas dans les catacombes étincelantes où il devait passer le temps de retour vers la Terre, des visages avaient défilé devant son regard qui se figeait.

Celui de Lee, encadré par de doux cheveux bruns, dont la vue le réchauffait alors même que le sang ralentissait dans ses veines.

Celui de Sandy, rongé par un remords qui datait de bien loin, d'un temps où son propre pays avait reçu la visite de navires qui avaient vogué sur des mers inconnues.

Celui d'Hurley, maigre, composé maintenant, dissimulant le sentiment de faillite qui lui rongeait le cœur.

Loquav.

Marin.

Et, surtout, le visage hagard et les yeux torturés de Benito Moravia.

Moravia qui attendait, s'interrogeait, s'inquiétait, tandis que les années s'écoulaient lentement...

La fusée atteignit la Terre douze ans et deux mois après son envol. Elle atterrit de nuit, en secret. Pas d'orchestre pour les accueillir en fanfare, personne pour les congratuler.

Son arrivée ne fut jamais annoncée officiellement.

Moravia, bien sûr, fut averti.

Schaefer et sa femme se hâtèrent de rentrer chez eux, sachant qu'il irait les y attendre.

⁂

Leur maison planait à quinze cents mètres, île de fraîcheur verte dans l'or du soleil. Le temps l'avait épargnée et elle les attendait, inchangée.

C'était un retour comme ils en avaient connu mille autres. Ils auraient aussi bien pu être partis pour dîner peut-être à Rocky Falls, ainsi qu'ils le faisaient si souvent depuis qu'ils étaient seuls. Ils rentraient, par un après-midi ordinaire dans un monde familier, avec comme seul élément perturbateur un vent d'ouest annonciateur de pluie.

Mais il y avait déjà un coptère dans le garage.

Ils atterrirent et entrèrent dans la maison. Schaefer tenait sa femme par le bras ; Lee était très lasse, bien qu'elle s'efforçât de le dissimuler. Une atmosphère apaisante régnait dans leur foyer ; ses parois de bois avaient une tiédeur accueillante.

Un vieillard se leva à leur entrée. Une cigarette tremblait légèrement dans sa main veinée de bleu. Les cheveux jadis noirs étaient très gris. Les yeux bruns au regard angoissé étaient las et les rides du visage s'étaient creusées.

Pour Benito Moravia, ces douze années avaient été pénibles.

— « Lee, Evan, » dit-il.

Mue par une impulsion qu'elle ne chercha pas à comprendre, Lee l'embrassa sur la joue. Schaefer s'approcha et serra une main qui n'avait plus guère de vigueur.

— « Salut, Ben. »

— « J'ai tout appris, » dit le vieillard. « J'ai eu un extrait du rapport de Hurley. Est-ce que Sandy vous a accompagnés ? »

Schaefer hésita.

— « Il n'a pas voulu venir, » finit-il par répondre.

Moravia hocha la tête.

— « Je le comprends. Je me doutais qu'il réagirait de cette façon. »

Lee rompit le silence.

— « Est-ce que je peux vous offrir à boire, Ben ? »

— « Ce n'est pas de refus. » Il esquissa un faible sourire. « Tant pis pour mon ulcère. Quel effet cela fait-il, Evan, de voir les autres vieillis en restant jeune soi-même ? »

Schaefer ne répondit pas.

Ils s'assirent et burent à petites gorgées, en proie à une certaine oppression. Schaefer se sentait incapable d'affronter le vieil homme qui se trouvait en face de lui et de lui poser les questions qui devaient être formulées. Il était certain des réponses et Ben avait déjà assez souffert.

La maison oscilla presque imperceptiblement sous le coup de boutoir d'une rafale de vent. Le jour s'était assombri et le soleil disparaissait derrière un rempart de nuages cernés de noir. Il allait pleuvoir, à verse. Schaefer aurait pu faire monter la maison au-dessus de la tempête, mais il ne broncha pas, laissant venir l'orage.

Ils attaquèrent leur second verre. Il régnait un silence chargé d'électricité, ce calme oppressant qui précède la pluie. Moravia se mit à parler en contemplant le sol.

— « Vous vous demandez pourquoi j'ai fait cela. »

Schaefer écoutait, sans nier ni confirmer.

« J'ai pris un risque, » poursuivit Moravia. « Peut-être un gros risque. On y est parfois obligé. »

Sa voix s'éteignit.

Ils attendirent.

« Plus de cent indigènes. Quatre hommes de l'équipage. C'est beaucoup de vies à avoir sur la conscience. »

Moravia les regarda, comme s'il quêtait leur accusation.

Lee prit la parole.

— « Vous *saviez* ce qui allait se produire ? Est-ce ce que vous voulez dire ? Avez-vous pu... ? »

La main de son mari l'effleura et elle se tut.

Le silence tendu était insupportable.

— « Allez-y, Ben, » dit Schaefer.

Moravia parla, très vite pour s'expliquer, en finir.

— « Quand je suis allé trouver le Pr. Schaefer la première fois, je savais qu'il y aurait des ennuis. J'espérais qu'ils ne seraient pas graves ; j'ai été naïf. Mais même les machines ne peuvent pas vous prédire *tout*. Il était obligatoire qu'il y ait un incident, Lee. Vous comprenez ? »

Il s'était penché vers elle, le regard suppliant.

Elle détourna les yeux.

« Un homme dans ma position doit prendre des décisions ; il est là

pour cela. Elles sont rarement agréables à prendre. » Il alluma une cigarette, aspira profondément la fumée. « Si je n'agissais pas, un peuple courait à sa ruine. Vous avez vu le terrain, vous savez ce qui serait arrivé à ces gens. J'aurais pu fermer les yeux, m'en tenir à la lettre de la loi. J'aurais pu les laisser mourir et personne n'aurait blâmé cette attitude. »

— « Je le sais, Ben, » répliqua Schaefer.

Le vent revint à l'assaut, bruissant dans la pièce, lourd du parfum humide de la pluie. Le tonnerre gronda doucement à l'ouest.

— « La loi proclamait que la quatrième planète d'Aldébaran nous était interdite. » Le vieil homme parlait à regret, crachant ses mots. « C'est une juste loi, nous le savons tous. C'est un monde sans défense qui a le droit d'être laissé en paix. Et pourtant j'étais contraint d'enfreindre cette loi, sinon des centaines de milliers d'êtres mouraient de faim. Vous l'avez tous compris, mais vous n'avez vu que la moitié du problème. J'étais obligé d'enfreindre cette loi... *mais je devais le faire de telle sorte qu'à l'avenir elle ne soit plus jamais transgressée.* Je devais établir ce précédent de façon qu'il soit mauvais. Il était nécessaire que cette mission tourne mal. Sinon... »

— « Cela se serait su, » acheva pour lui Schaefer. « Les gens se seraient servi de cet exemple la prochaine fois qu'ils auraient voulu pénétrer chez des peuples sans défense. Ils auraient utilisé notre mission comme une justification pour faire pratiquement n'importe quoi. Ils auraient dit qu'on avait fait un essai une fois et que personne n'en avait souffert, alors pourquoi ne pas s'emparer de ces minerais, commercer avec ces indigènes, commencer juste une *petite* colonie ? Ç'aurait été le commencement de la fin pour des millions d'êtres vivants. Je sais pourquoi vous avez agi comme vous l'avez fait, Ben. »

Moravia poursuivit comme s'il n'avait pas entendu, parlant d'une voix monocorde, comme s'il lisait un acte d'accusation.

— « J'ai donné à Hurley le commandement de la fusée parce que je savais qu'il commettrait les erreurs qu'il a faites. J'ai choisi les hommes de l'équipage, sachant qu'ils se conduiraient ainsi. Je *vous* ai envoyé là-bas, sachant que vous risquiez de ne pas revenir. Je voulais un incident et j'en ai eu un. Nous sommes tranquilles sur ce point, pour autant qu'il ait de l'importance. Aucun gouvernement ne mentionnera jamais cette expédition, parce que tous en sont partiellement responsables. Les Nations-Unies ne parleront jamais. Hurley se tiendra coi sous peine de passer en cour martiale. La loi est à l'abri de toute infraction, Evan. Nous avons perdu une centaine de vies et en avons sauvé des centaines de milliers. J'ai essayé de me dire que c'était un beau pourcentage. J'ai essayé... »

— « Si vous aviez pu savoir le nombre des victimes... si vous aviez eu la certitude qu'il y aurait ne serait-ce qu'une seule vie de perdue... auriez-vous persévéré dans votre projet ? »

Le vieil homme se leva. Il était très maigre. Il se tenait la tête courbée.

— « Nul ne peut le dire, Evan. J'ai probablement ruiné ma carrière... tout... et je ne sais même pas si j'ai bien ou mal agi. Je ne sais plus

ce que signifient ces mots-là. J'ai tenté de me tuer quand j'ai appris ce qui était arrivé par ma faute et je n'y ai même pas réussi. »

Lee vint à lui, posa la main sur son bras, sans rien dire, sans prononcer de jugement.

Moravia se retourna et regarda Schaefer droit dans les yeux.

— « Vous y étiez, Evan. Vous avez tout vu. Qu'aurais-je dû faire, Evan ? Dites-le moi. *Qu'aurais-je dû faire ?* »

Schaefer revit l'herbe verte des plaines, les arbres de la forêt neuve, une terre vivante où il n'y avait eu que la mort. Et il revit le vieux Loquav, quatre hommes démembrés, un amas de corps calcinés sous un soleil ardent.

— « Nul ne peut répondre à cette question, Ben, » dit-il à voix basse.

Presque en aveugle, Moravia trébucha jusqu'au perron où le vent lui lança une bouffée de fraîcheur au visage. Schaefer l'y rejoignit. L'orage allait éclater, il le sentait. Ils étaient là, côte à côte, séparés par un fossé qu'aucune parole ne pouvait combler.

Un éclair jaillit des nuées noires. L'univers retint son souffle, puis le tonnerre éclata et ses grondements se répercutèrent. Des lumières s'allumèrent dans la pénombre comme des lucioles et loin au-dessous d'eux les cimes des arbres ondulèrent.

Une muraille d'eau grisâtre déferla sur eux, les trempant jusqu'aux os, mais ils y firent à peine attention.

Ils se tenaient sur le seuil d'une maison planant dans le ciel, chacun dans sa solitude, et ils regardaient, à travers le déchaînement du vent, les cataractes de pluie qui nettoyaient leur Terre.

Traduit par Arlette Rosenblum.

Nœud dans le temps

(*A stitch in time*)

par JOHN WYNDHAM

L'auteur anglais John Wyndham est maintenant bien connu des amateurs de science-fiction français. Ceux-ci ont pu lire en effet de lui quatre romans : « Révolte des Triffides » (*Fleuve Noir*), « Les transformés » (*Fleuve Noir*), « Le péril vient de la mer » (*Rayon Fantastique*), « Les coucous de Midwich », (*Denoël*), *ainsi qu'un recueil de nouvelles :* « Le temps cassé » (*Denoël*). *Signalons que du quatrième de ces romans,* « Les coucous de Midwich », *a été tiré un film qui sera prochainement présenté en France sous le titre* « Le village des damnés ».

Une nouvelle de John Wyndham avait paru dans notre n° 32. En voici une autre, qui étudie avec humanité les conséquences d'un voyage dans le temps.



Du côté abrité de la maison, le soleil était brûlant. Derrière la porte-fenêtre ouverte, Mrs. Dolderson déplaça sa chaise de quelques centimètres pour protéger sa tête des rayons qui réchauffaient le reste de son corps. Puis elle se cala sur ses coussins et regarda le paysage.

Le décor lui semblait éternel.

De l'autre côté de la pelouse lisse, le cèdre était là, à sa place. Certes, ses branches horizontales avaient dû se hausser au cours des années, mais cela ne se voyait pas. Quand Mrs. Dolderson était enfant, l'arbre lui paraissait gigantesque ; elle le voyait encore énorme à présent. Plus loin, la haie de bordure était aussi nette, aussi bien taillée que jamais. Les deux arbustes en forme d'oiseaux, Cocky et Olly, d'espèce impossible à déterminer, flanquaient toujours la barrière qui donnait dans la tonnelle. Mrs. Dolderson trouvait merveilleux qu'ils fussent encore là, même si les plumes qui formaient la queue d'Olly s'étaient un peu embroussaillées avec l'âge.

Le massif, sur la gauche, devant le bosquet, était aussi coloré que dans son enfance... plus, peut-être. Mrs. Dolderson aurait juré que les fleurs, toujours ravissantes, certes, avaient tendance, cependant, à prendre des teintes plus criardes qu'autrefois. Quant au bosquet, derrière la haie, il avait légèrement changé, lui : on y voyait plus de jeunes arbustes, et les gros arbres avaient en partie disparu. Entre les branches, on apercevait des taches roses : le toit de la maison voisine, là où jadis il n'y avait

personne. A cette exception près, on pouvait presque oublier un instant qu'une vie entière s'était écoulée.

Un après-midi qui sommeille, des oiseaux silencieux, le bourdonnement des abeilles, le léger bruissement des feuilles, le bruit d'une balle qui frappe le sol, sur le court de tennis, au coin de l'allée, une voix, de temps en temps, qui donne le score. Un après-midi ensoleillé, semblable à tous les autres, qui aurait pu appartenir à n'importe quel été, vieux de cinquante, ou soixante ans.

Mrs. Dolderson sourit au paysage et le trouva exquis. Elle l'avait aimé jeune fille, elle l'aimait encore plus à présent.

Elle était née, elle avait grandi, elle s'était mariée dans cette maison et s'y était réinstallée après la mort de son père ; elle y avait élevé ses deux enfants, elle y avait vieilli... Quelques années après la seconde guerre mondiale, elle avait bien failli la perdre ; mais les choses s'étaient arrangées, elle ne l'avait pas quittée...

Et cela, grâce à Harold. Un garçon intelligent, et un fils merveilleux... Quand il était devenu évident qu'elle ne pourrait plus entretenir la maison, qu'il faudrait la vendre, c'était Harold qui avait persuadé les directeurs de sa firme de l'acheter. Ils s'intéressaient, lui dit-il, non à la maison, mais au site, comme l'aurait fait, du reste, n'importe quel acheteur. La maison elle-même avait pratiquement perdu toute valeur, mais elle était bien placée. L'acte de vente stipulait que les quatre pièces de la façade sud converties en appartement lui appartiendraient jusqu'à sa mort. Le reste de la maison abritait une vingtaine de jeunes gens, qui travaillaient dans les laboratoires et les bureaux construits au côté nord, sur l'emplacement des étables et une partie du paddock.

Un jour, elle le savait, on abattrait la vieille maison, elle avait vu les plans, mais, pour l'instant, pour ce qui lui restait à vivre, tout continuerait comme par le passé ; on ne toucherait ni à la maison ni aux côtés ouest et sud du jardin. Harold lui avait assuré que ces modifications ne seraient pas nécessaires avant quinze ou vingt ans... et ce délai était amplement suffisant.

Calmement, Mrs. Dolderson se dit qu'elle ne regretterait pas trop de mourir. Une femme de son âge perdait toute utilité, et, depuis qu'il lui fallait ce fauteuil roulant, elle était devenue un fardeau pour les autres.
et sud du jardin. Harold lui avait assuré que ces modifications ne seraient
ce monde qui avait tant changé : d'abord difficile à comprendre, ensuite si complexe qu'on devait renoncer à le comprendre jamais. Pas étonnant, pensa-t-elle, que les vieux s'accrochent tant aux *objets* ; ils les lient à un monde qu'il leur était *possible* de comprendre...

Harold était toute gentillesse et, pour lui faire plaisir, elle s'efforçait de ne pas avoir l'air trop stupide, mais, souvent, c'était difficile. Aujourd'hui, par exemple, au déjeuner, il avait parlé avec tant d'enthousiasme d'une expérience qui devait avoir lieu l'après-midi. Il se doutait bien, pourtant, qu'elle n'y comprendrait pratiquement rien.

Il était encore une fois question de dimensions... cela, elle l'avait compris, mais elle s'était contentée de hocher la tête sans chercher à en savoir

davantage. Un jour qu'il évoquait ce problème, elle avait observé que, dans sa jeunesse, on ne connaissait que trois dimensions et que tous les progrès de la science n'avaient pu, à son avis, en ajouter d'autres. Là-dessus, il s'était lancé dans une dissertation sur le point de vue du mathématicien, grâce auquel on pouvait, apparemment, percevoir l'existence d'une série de dimensions. Il n'était pas, prétendait-il, jusqu'aux relations entre la minute présente et le temps qui ne formassent, elles aussi, une sorte de dimension. Quant au point de vue philosophique, avait-il ajouté... mais là, elle avait perdu le fil de son discours qui se terminait en pleine confusion. Dans sa jeunesse, la philosophie, les mathématiques et la métaphysique étaient des disciplines totalement différentes... à présent, on eût dit qu'elles s'étaient amalgamées de quelque incompréhensible façon.

Aussi, cette fois, avait-elle écouté paisiblement, ponctuant son discours de petites onomatopées encourageantes, jusqu'au moment où il s'était tu et l'avait remerciée, avec un léger sourire, d'être si patiente avec lui. Il avait fait le tour de la table pour l'embrasser doucement sur la joue et poser sa main sur la sienne, et elle lui avait souhaité bonne chance pour la mystérieuse expérience qui devait avoir lieu dans l'après-midi. Puis Jenny était venue débarrasser la table et pousser son fauteuil roulant près de la fenêtre...

La tiédeur de cette journée somnolente la fit tomber dans une rêverie, la transporta cinquante ans en arrière. Un après-midi exactement semblable à celui-ci, assise devant cette même fenêtre — mais non dans un fauteuil roulant — elle avait attendu Arthur... elle avait attendu Arthur, le cœur lourd... et Arthur n'était jamais venu...

Que c'était étrange, la vie. Si Arthur était venu ce jour-là, elle l'aurait sans doute épousé. Donc, ni Harold ni Cynthia n'auraient existé. Bien sûr, elle aurait eu des enfants, mais pas Harold et Cynthia... Quelle chose bizarre et hasardeuse que l'existence ! En disant « non » à un homme et « oui » à un autre, une femme pouvait donner naissance à un futur archevêque ou à un futur meurtrier. Il fallait être fou pour essayer de tout ordonner, pour chercher la sécurité, comme on le faisait à présent, alors que, dans le passé de chacun, s'alignait la longue file fragile des femmes qui avaient répondu « oui » ou « non » selon l'humeur du moment.

Mais comment se faisait-il qu'elle pensât à Arthur ? Cela ne lui était pas arrivé depuis des années...

Elle avait été tout à fait certaine qu'il lui ferait sa déclaration cet après-midi-là. A cette époque, il n'était pas encore question de Colin Dolderson. Et elle aurait accepté. Oh ! oui, elle aurait accepté de l'épouser.

Elle n'avait jamais eu la moindre explication. Elle n'avait jamais su pourquoi il n'était pas venu ce jour-là, pourquoi il n'avait pas remis les pieds chez elle. Pas un mot de lui. Pas une lettre. Dix ou quinze jours plus tard, la mère d'Arthur lui avait écrit un petit billet assez froid où elle disait que son fils était malade et que le médecin conseillait un séjour à l'étranger. Mais après cela, plus rien... jusqu'au jour où, au moins deux ans plus tard, elle avait vu son nom dans un journal...

Bien sûr, elle avait été furieuse — elle le devait à son orgueil — et

malheureuse aussi, quelque temps. Mais comment savoir si, au fond, tout n'avait pas tourné pour le mieux ? Aurait-elle aimé autant les enfants d'Arthur ? Auraient-ils été aussi gentils, aussi intelligents qu'Harold et Cynthia ?...

Une telle infinité de hasards... tous ces gènes, dont on parlait à présent...

Les balles de tennis ne rebondissaient plus sur le court, les joueurs étaient probablement retournés à leur mystérieux travail. Les abeilles déterminées continuaient de bourdonner parmi les fleurs ; cinq ou six papillons les avaient rejoints, mais comme des dilettantes en visite. Au loin, les arbres miroitaient dans la chaleur qui montait du sol. Tout semblait somnoler. Mrs. Dolderson ne résista pas. Elle appuya sa tête contre les coussins. Quelque part, là-bas, un fredonnement, plus haut que celui des abeilles, venait de s'élever, mais il n'était pas assez fort pour la déranger. Ses yeux se fermèrent...

Soudain, à quelques mètres d'elle, mais hors de son champ de vision, des pieds marchèrent sur le chemin. Le bruit de pas naquit brusquement, comme si la personne en question avait traversé la pelouse avant de déboucher dans l'allée. Mais c'était impossible, car elle l'aurait vue. Elle entendit en même temps une voix de baryton qui fredonnait. La chanson commença brusquement, elle aussi, en plein milieu d'une phrase :

« ...*Tout le monde le fait, le fait, le fait,*
regardez-moi... »

La chanson s'interrompit. Les pas s'arrêtèrent net.

A présent, les yeux de Mrs. Dolderson étaient ouverts... grands ouverts. Ses mains maigres agrippaient les bras du fauteuil. Elle se rappelait cet air ; bien mieux, elle se rappelait cette voix... après toutes ces années. Ce n'est qu'un rêve stupide, pensa-t-elle. Elle avait pensé à lui juste avant de fermer les yeux... Ridicule !

Et pourtant, l'atmosphère n'était pas celle d'un rêve. Tout était si clair, si net, si familier, si raisonnable... les bras du fauteuil étaient si solides sous ses doigts...

Une autre idée lui vint à l'esprit. Elle était morte. Voilà pourquoi cela ne ressemblait pas à un rêve ordinaire. Elle avait dû mourir paisiblement, au soleil. A en croire le médecin, la chose pouvait se produire ainsi, d'une manière tout à fait imprévue... Eh bien, c'était fait ! Elle se sentit brusquement soulagée : la mort ne lui avait jamais fait peur, mais elle avait appréhendé le moment, le passage. A présent tout était fini, et sans douleur. Mourir n'était pas plus compliqué que s'endormir. La joie l'envahit. Elle s'étonnait seulement d'être toujours fixée à son fauteuil...

Le gravier craqua sous une paire de chaussures. Une voix étonnée s'écria :

— « Ça alors ! C'est bizarre ! Que diable ! Qu'est-ce qui s'est passé ? »

Mrs. Dolderson se figea dans son fauteuil. Cette voix... elle ne pouvait pas se tromper.

Silence. Les pieds remuèrent, comme indécis. Puis ils avancèrent, mais lentement, avec hésitation. Un jeune homme apparut. Oh ! si jeune. Elle sentit le cœur lui manquer.

Il portait un blazer rayé et un pantalon de flanelle blanche. Il avait un foulard de soie autour du cou, et un chapeau de paille orné d'une bande de couleur incliné sur le front. Il marchait, les mains dans les poches, une raquette de tennis sous le bras.

Elle le vit d'abord de profil, et pas à son avantage, car il avait l'air stupéfait, la bouche entrouverte et les yeux fixés avec ahurissement sur le bosquet.

— « Arthur, » fit doucement Mrs. Dolderson.

Il sursauta. La raquette glissa et tomba sur le gravier. Il essaya, sans grand succès, de la ramasser, d'ôter son chapeau et de recouvrer son sang-froid, tout cela en même temps. Quand il se redressa, il était rouge, et il avait toujours l'air stupéfait.

Il regarda la vieille dame assise dans le fauteuil, les genoux cachés par une couverture, les mains maigres et délicates qui serraient les accoudoirs. Son regard la dépassa et se porta sur la pièce. Sa stupéfaction s'accrut, et une note d'inquiétude s'y ajouta. Ses yeux revinrent à la vieille dame. Elle le fixait avec intensité. Il ne se rappelait pas l'avoir jamais vue, il ne savait même pas qui elle pouvait bien être... et pourtant il distinguait dans ses yeux une lueur qui ne lui était pas complètement étrangère.

Elle baissa les yeux, fixa sa propre main, l'examina comme si cette main lui posait un problème, et releva la tête.

« Vous ne me reconnaissez pas, Arthur ? » demanda-t-elle calmement.

Il discerna dans sa voix une sorte de tristesse qu'il prit pour de la déception mêlée de reproche, et il s'efforça de reprendre ses esprits.

— « Je... je crains que non, » confessa-t-il. « Vous comprenez, je... euh... vous... » Ne pouvant terminer sa phrase, il se jeta à l'eau, avec l'énergie du désespoir. « Vous devez être la tante de Thelma... de miss Kilder ?... »

Elle le regarda fixement. Il ne comprit pas son expression, mais elle finit par lui dire :

— « Non. Je ne suis pas la tante de Thelma. »

De nouveau, le regard du jeune homme la dépassa et parcourut la pièce. Cette fois, il secoua la tête, comme pour exprimer sa stupéfaction.

— « Tout... tout est différent... ou plutôt à moitié différent, » dit-il avec détresse. « Je me suis peut-être trompé de... » Il s'arrêta pour regarder le jardin. « Non, certainement pas, » décida-t-il, répondant à sa propre question. « Mais que... que s'est-il passé ? »

Ses yeux ne trahissaient plus seulement l'étonnement, mais une émotion violente. Ils revinrent à la vieille dame.

« S'il vous plaît... je ne comprends pas... comment se fait-il que vous me connaissiez ? »

Sa détresse la troubla et la rendit prudente.

— « Je vous ai reconnu, Arthur. Nous nous sommes déjà rencontrés, vous savez. »

— « Vraiment ? Je ne m'en souviens pas. Excusez-moi... »

— « Vous semblez fatigué, Arthur. Prenez cette chaise, et reposez-vous un peu. »

— « Merci, Mrs... euh... Mrs. ? »

— « Dolderson. »

— « Merci, Mrs. Dolderson. » Il fronça les sourcils, essayant de situer ce nom.

Elle le regarda rapprocher sa chaise. Tous ses mouvements, tous ses traits, jusqu'à la boucle de cheveux blonds qui lui retombait toujours sur le front quand il se penchait, tout lui était familier. Il s'assit et resta silencieux quelques instants, les sourcils froncés, les yeux fixés sur le jardin.

Mrs. Dolderson, elle non plus, ne disait rien. Son ahurissement égalait celui du jeune homme, bien qu'elle ne le montrât pas. Quelle sottise de s'être crue morte ! Rien n'avait changé : elle était toujours assise dans son fauteuil, toujours consciente de cette douleur, dans son dos, toujours capable d'agripper les accoudoirs de son siège et de les sentir. Ce n'était pas un rêve : à la différence des objets que l'on voyait dans les songes, tout était trop consistant, trop solide, trop réel. S'agissait-il d'une simple hallucination ? Son esprit lui jouait-il le tour de poser le visage d'Arthur sur les épaules d'un jeune homme tout différent ? Elle lui jeta un coup d'œil. Non... il avait répondu au nom d'Arthur. Indubitablement, il *était* Arthur, et il portait son blazer. On ne les coupait plus ainsi, à présent. Quant au chapeau de paille, elle n'avait pas vu de jeune homme en porter depuis des années.

Une sorte de fantôme... ? Mais non, il était fait de chair solide. Sa chaise avait craqué sous son poids quand il s'était assis, le gravier avait crissé sous ses chaussures. D'ailleurs, quel fantôme prendrait la forme d'un jeune homme ébahi, d'un jeune homme, en outre, qui s'était récemment coupé en se rasant.

Il interrompit le cours de ses pensées en tournant la tête vers elle.

« Je pensais trouver Thelma ici, » dit-il. « Elle devrait être là. Je vous en prie, dites-moi où elle est. »

Comme un petit garçon qui a peur, pensa-t-elle. Elle désirait le réconforter, non l'effrayer davantage. Mais elle ne trouva rien d'autre à dire que :

— « Thelma n'est pas loin. »

— « Il faut que je la trouve. Elle pourra m'expliquer ce qui est arrivé. » Il fit le geste de se lever.

Elle posa une main sur son bras et le força doucement à se rasseoir.

— « Un instant, » dit-elle. « Qu'est-il arrivé, à votre avis ? Qu'est-ce qui vous inquiète à ce point ? »

— « Tout cela, » dit-il en désignant le paysage de la main. « Tout est différent... à la fois semblable et différent. J'ai l'impression de... d'être devenu fou. »

Elle soutint son regard, et secoua la tête.

— « Je ne crois pas que ce soit le cas. Expliquez-moi ce qui a changé. »

— « Eh bien, j'étais venu pour jouer au tennis... ou plutôt, pour voir Thelma, en fait. Tout était normal, à ce moment-là. J'ai posé ma bicyclette contre le grand sapin, à l'endroit où commence l'allée. Puis, au moment où j'arrivais au coin de la maison, tout est devenu bizarre... »

— « Comment, bizarre ? » s'enquit Mrs. Dolderson. « Bizarre en quoi ? »

— « Eh bien, par exemple, j'ai eu l'impression que le soleil faisait un bond dans le ciel. Que les arbres étaient plus grands, qu'ils avaient changé. Les fleurs du massif ont pris une couleur différente. Le lierre qui recouvrait tout le mur a brusquement diminué de moitié... et on dirait que ce n'est pas le même. Et puis, il y a des maisons là derrière. C'est la première fois que je les vois... on n'a pourtant jamais construit derrière le bosquet. Il me semble que le gravier de l'allée a jauni. Quant à cette pièce... c'est toujours la même. Je reconnais ce bureau, cette cheminée, ces deux tableaux. Mais le papier a changé. Il n'était pas là hier, pourtant il n'est pas neuf, n'est-ce pas ?... Je vous en prie, dites-moi où est Thelma. Je veux qu'elle m'explique. Je suis certainement devenu fou... »

Elle posa sa main sur la sienne, fermement.

— « Non, » dit-elle avec décision. « Quelle que soit la réponse, ce n'est pas celle-là. »

— « Alors, que... ? » Il s'interrompit brusquement et pencha la tête pour écouter. Le bruit s'intensifia. « Qu'est-ce que c'est ? » demanda-t-il, avec anxiété.

Mrs. Dolderson resserra son étreinte.

— « N'ayez pas peur, » dit-elle, comme pour rassurer un enfant. « N'ayez pas peur, Arthur. »

Elle sentit sa tension s'accentuer à mesure que le bruit augmentait. L'objet passa juste au-dessus de leurs têtes, à moins de trois cents mètres d'altitude, dans le hurlement de ses réacteurs, laissant l'air meurtri gronder derrière lui et s'apaiser par grandes vagues.

Arthur le vit. Le regarda disparaître. Quand il se retourna vers elle, il était blême, terrifié. Sa voix se brisa :

— « Qu'est-ce que... qu'est-ce que c'est que ça ? »

Doucement, comme pour le forcer au calme, elle répondit :

— « Un aéroplane, Arthur, simplement. Je déteste ces appareils, ils sont si bruyants. »

Il contempla l'endroit où l'avion avait disparu, et secoua la tête.

— « Mais j'ai déjà *vu* des aéroplanes, j'en ai déjà *entendu*. Ils ne ressemblent pas à ça. Et ils font un bruit semblable à celui d'une moto, en plus fort. Ça, c'était terrible ! Je ne comprends pas... Je ne comprends pas ce qui s'est passé... » Sa voix était pathétique.

Mrs. Dolderson ouvrit la bouche pour répondre, puis s'arrêta. Brusquement, l'image d'Harold parlant de dimensions, de la possibilité de les déplacer sur des plans différents, du temps qui n'était, lui aussi, qu'une autre dimension, s'imposa à son esprit... Par une sorte d'intuition soudaine, elle comprit — non, comprendre est un mot trop fort — elle perçut la vérité. Mais cette découverte ne fit que la troubler davantage. Elle regarda le jeune homme. Encore tendu, il tremblait légèrement. Il était en train de se demander s'il n'avait pas perdu l'esprit. Il fallait intervenir. Impossible de le faire avec douceur, mais comment s'y prendre pour réduire les dégâts ?

— « Arthur, » dit-elle, doucement.

Il tourna vers elle un regard hébété.

Délibérément, elle prit un ton de commandement.

« Vous trouverez une bouteille de brandy dans ce placard. Allez la chercher, et rapportez deux verres. »

Avec des mouvements de somnambule, il obéit. Elle lui tendit un gobelet rempli au tiers, et se versa, elle aussi, quelques gouttes de brandy.

« Buvez, » dit-elle. Il hésita. « Allons, » reprit-elle, « vous êtes encore sous l'influence du choc. Cela vous calmera. Je veux vous parler, et je ne pourrai le faire si vous n'êtes pas en état de m'écouter. »

Il but, toussa, et se rassit.

« Finissez votre verre, » ordonna-t-elle. Il le finit. « Vous sentez-vous mieux ? »

Il hocha la tête, mais ne dit rien. Elle se décida, et prit une profonde inspiration. Enfin, abandonnant le ton sec qu'elle avait adopté, elle demanda :

« Arthur. Dites-moi, quel jour sommes-nous ? »

— « Quel jour ? » répéta-t-il, étonné. « Mais, vendredi ! Le... euh... vingt-sept juin. »

— « Mais l'année, Arthur. L'année ? »

Il la regarda en face.

— « Je ne suis pas vraiment fou, vous savez. Je sais qui je suis, et où je suis... du moins je le crois. Ce sont *les choses* qui ont changé, pas moi. Je peux vous dire... »

— « Ce que je veux savoir, Arthur, c'est l'année. » Sa voix était de nouveau péremptoire.

En parlant, il ne la quitta pas des yeux.

— « Nous sommes en 1913, bien sûr. »

Mrs. Dolderson regarda la pelouse et les fleurs. Elle hocha doucement la tête. Cela s'était bien passé cette année-là, un vendredi... il était étrange qu'elle s'en souvînt encore. Peut-être le 27 juin. Mais c'était certainement un vendredi de l'été 1913 qu'*il* n'était pas venu. Il y avait tellement, tellement longtemps...

Sa voix, troublée par l'anxiété, la rappela à elle.

— « Pourquoi m'avez-vous demandé cela... de vous dire l'année ? »

Il avait le front barré de rides, le regard inquiet. Il était si jeune. Elle souffrit pour lui et, de nouveau, elle posa sa main fragile sur son bras robuste.

« Je... je crois que j'ai deviné, » dit-il d'une voix brisée. « Je... je ne sais pas comment ça s'est fait, mais, autrement, vous ne m'auriez pas posé cette question... Voilà pourquoi tout est si bizarre. D'une manière ou d'une autre, nous ne sommes plus en 1913... c'est cela que vous voulez dire ? Ces arbres qui ont poussé tout à coup... cet aéroplane... » Il s'arrêta, la fixa, les yeux agrandis. « Il faut me le dire. Je vous en prie, je vous en supplie, expliquez-moi ce qui s'est passé. Où suis-je ? Où sommes-nous ? »

— « Mon pauvre petit, » murmura-t-elle

— « Oh ! je vous en supplie... »

Le *Times*, avec sa case de mots croisés à moitié remplie, était coincé entre le coussin et le bois de son fauteuil. Elle le prit à contrecœur. Puis elle le dépl'a et le lui tendit. Il le saisit d'une main tremblante.

« Londres. Lundi 1er juillet, » dit-il. Puis, dans un murmure incrédule : « *Mille-neuf-cent-soixante-trois !* »

Il abaissa la page, regarda la vieille dame d'un air implorant.

Elle hocha la tête par deux fois, avec lenteur.

Ils se contemplèrent fixement, sans prononcer un mot. Graduellement, l'expression du jeune homme changea. Ses sourcils se rapprochèrent, péniblement. Il jeta de rapides coups d'œil autour de lui, comme un animal pris au piège. Puis ses yeux se reportèrent sur elle. Il les ferma, serrant fortement les paupières. Quand il les rouvrit, ils étaient pleins de douleur... et de crainte.

« Oh ! non... non ! Non ! Vous n'êtes pas... vous ne pouvez pas être... vous m'avez dit... vous vous appelez Mrs. Dolderson, n'est-ce pas ? Vous me l'avez dit. Vous n'êtes pas... vous ne pouvez pas être... Thelma ? »

Mrs. Dolderson ne dit rien. Leurs regards se fixèrent l'un à l'autre. Le visage du jeune homme se plissa comme celui d'un petit enfant qui va pleurer.

« Oh ! mon Dieu ! Oh... oh ! » hurla-t-il, et il se cacha le visage dans les mains.

Mrs. Dolderson ferma les yeux. Lorsqu'elle les rouvrit, au bout de quelques instants, elle avait retrouvé le contrôle d'elle-même. Tristement, elle regarda les épaules tremblantes. Sa main maigre, veinée de bleu, se tendit vers la tête inclinée, caressa doucement les cheveux blonds.

L'autre main trouva la sonnette sur la table, à côté du fauteuil. Elle la pressa, et garda le doigt dessus...



Un mouvement, dans la pièce, lui fit ouvrir les yeux. Le store vénitien ombrageait la chambre, mais celle-ci restait assez claire pour lui permettre de distinguer Harold, debout au pied du lit.

— « Je ne voulais pas vous réveiller, mère, » dit-il.

— « Tu ne m'as pas réveillée, Harold. Je rêvais, mais je ne dormais pas. Assieds-toi, mon petit. Je veux te parler. »

— « Il ne faut pas vous fatiguer, mère. Vous avez eu une sorte de rechute, vous savez. »

— « Je sais, mais me poser des questions me fatigue davantage encore. Je ne te garderai pas longtemps. »

— « Très bien, mère. » Il rapprocha une chaise du lit et prit sa main dans la sienne. Elle regarda son visage dans l'obscurité.

— « C'est ton expérience, n'est-ce pas, Harold ? C'est elle qui a amené le pauvre Arthur ici ? »

— « C'est un accident, mère. »

— « Raconte-moi. »

— « Nous ne faisions qu'un essai. Un test préliminaire. Nous savions que la chose était possible, en théorie. Nous avions prouvé que — oh ! c'est difficile à expliquer en paroles — nous avions prouvé que, si l'on parvient à... enfin... à tordre une dimension, à la replier sur elle-même en quelque sorte, alors deux points normalement séparés doivent coïncider. Ce n'est pas très clair, je le crains... »

— « Ça ne fait rien, mon petit. Continue... »

— « Eh bien, une fois notre générateur de distorsion de champ branché, nous l'avons réglé de manière à réunir deux points qui, dans des conditions normales, sont séparés par un espace de cinquante ans. Pensez à un bout de papier aux deux extrémités duquel on tracerait deux traits au crayon, et que l'on replierait de façon à faire coïncider les deux marques. »

— « Oui ? »

— « Notre choix était tout à fait arbitraire. Nous aurions pu régler le générateur sur dix ans ou sur cent ans, mais nous sommes tombés sur cinquante. Et le résultat a été stupéfiant, mère. Une erreur de quatre jours seulement sur cinquante ans. Ça nous a renversés. Il ne nous reste plus à présent qu'à trouver la cause de cette erreur, mais si vous nous aviez demandé, avant l'expérience, de parier... »

— « Oui, mon petit, je te félicite. Mais que s'est-il *passé* ? »

— « Oh ! pardon. Eh bien, comme je vous l'ai dit tout à l'heure, c'est un accident. Le générateur était branché depuis trois ou quatre secondes à peine... et il a dû se fourvoyer dans le champ de coïncidence juste à ce moment-là. Une chance sur un million. Je regrette que ce soit arrivé, mais nous ne pouvions pas savoir... »

Elle tourna la tête sur ses oreillers.

— « Non. Vous ne pouviez pas savoir. Et alors ? Que s'est-il passé ensuite ? »

— « Rien, en fait. Nous n'avons rien su jusqu'au moment où Jenny, répondant à votre coup de sonnette, vous a trouvée évanouie, et ce type, Arthur, effondré à vos côtés. Elle m'a envoyé chercher.

» L'une des jeunes filles a aidé à vous mettre au lit. Le docteur Sole est venu vous examiner. Puis il a fait à cet Arthur une piqure de tranquillisant. Le pauvre type en avait bien besoin... quand on pense à ce qui lui est arrivé, et qu'il s'attendait simplement à faire une partie de tennis avec son flirt.

» Une fois un peu calmé, il nous a dit qui il était et d'où il venait. Ça nous a fichu un coup ! Preuve accidentelle, vivante, dès le premier essai !

» Mais tout ce qu'il voulait, le pauvre diable, c'était retourner chez lui le plus vite possible. Sa détresse faisait peine à voir. Le docteur Sole voulait lui faire immédiatement une autre piqure pour l'endormir et l'empêcher de s'effondrer complètement. Il paraissait sur le point de perdre complètement la tête, et son état ne se serait probablement pas amélioré quand il aurait repris connaissance.

» Nous ne savions pas si nous *réussirions* à le renvoyer chez lui. On peut considérer le transfert « vers l'avant » (si je puis me permettre cette expression simplifiée) comme une accélération infinie d'une progression naturelle, mais l'idée d'un transfert « vers l'arrière » revêt, quand on y pense, les implications les plus déconcertantes. Nous avons commencé à discuter, mais le docteur Sole nous a rivé notre clou en nous disant que, s'il existait une chance, ce type avait le droit d'essayer, et que nous devions nous efforcer de défaire le mal que nous avions fait. De plus, si nous ne tentions pas l'expérience, nous aurions sur les bras un lunatique dont il nous faudrait expliquer l'existence, et cela avec une déviation de cinquante ans, pour ainsi dire.

» Nous avons essayé de faire comprendre à cet Arthur que nous n'étions pas sûrs de pouvoir réussir l'opération inverse, et qu'il fallait compter, d'ailleurs, avec cette erreur de quatre jours, bref, qu'en mettant les choses au mieux, nous ne pouvions garantir un bond tout à fait précis dans le passé. Je ne crois pas qu'il ait réellement saisi. Le pauvre type était dans un état épouvantable. Tout ce qu'il voulait, c'était partir d'ici... par n'importe quel moyen. Une véritable idée fixe.

» Nous avons donc décidé de courir le risque. Après tout, si la chose n'était pas possible, il n'en saurait jamais rien, ou alors il ne se produirait rien du tout...

» On n'avait pas changé le réglage du générateur. Quelqu'un est resté au laboratoire pour s'en occuper, nous avons ramené cet Arthur dans l'allée, près de votre chambre, et nous l'avons arrêté là.

» Puis, nous lui avons dit : « A présent, mettez-vous à marcher, comme vous le faisiez au moment où c'est arrivé, » et nous avons donné le signal. Avec la drogue que lui avait injectée le docteur et tout le reste, il vacillait un peu sur ses jambes, mais il faisait tout son possible pour garder son sang-froid. Il a pris nos paroles au pied de la lettre : il avait beau pleurer à moitié, il n'en chantonnait pas moins d'une voix bizarre : « *Tout le monde le fait, le fait, le fait...* »

« Et puis il a disparu... disparu complètement. » Harold se tut et reprit d'un ton de regret : « Les preuves qui nous restent ne sont pas très convaincantes : une raquette de tennis, pratiquement neuve mais démodée ; un chapeau de paille, idem. »

Mrs. Dolderson se taisait.

« Nous avons fait de notre mieux, mère, » dit-il. « Nous ne pouvions qu'essayer. »

— « Je sais, mon petit. Et vous avez réussi. Ce n'est pas votre faute si vous n'avez pu défaire le mal que vous aviez fait. Non, je me demandais simplement ce qui se serait passé si vous aviez branché votre machine quelques minutes plus tôt ou quelques minutes plus tard. Mais je suppose que cela *n'aurait pas pu* se produire, ou tu ne serais pas toi. »

Il la regarda d'un air un peu gêné.

— « Que voulez-vous dire, mère ? »

— « Ça n'a pas d'importance, mon petit. Tu as fait de *ton* mieux et, vraisemblablement, tout s'est arrangé *au mieux*... »

— « Il était beaucoup trop secoué pour que nous puissions nous permettre de le garder ici. Il aurait complètement perdu la raison. Que pouvions-nous faire d'autre ? »

— « Je ne sais pas. Rien, probablement. C'était écrit, je suppose... »

— « Qu'est-ce qui vous fait penser que nous avons réussi à le renvoyer chez lui, mère ? »

— « Je *sais* que vous avez réussi, mon petit. » Elle se tut, puis, d'une voix morne, sans expression, elle reprit du ton de quelqu'un qui cite un texte :

« Arthur Waring Batley. Sous-lieutenant. Mort à la suite de blessures reçues sur le champ de bataille, en France, le 3 novembre 1915. »

Elle ferma les yeux. Une larme s'en échappa et coula lentement le long de sa joue. Harold prit son mouchoir pour l'essuyer. Elle lui pressa la main, sans parler. Au-dessus de la maison, le hurlement d'un avion à réaction s'enfla, puis s'éteignit.

Mrs. Dolderson dit :

« Je ne regretterai pas de m'en aller. J'aurai de la peine de te quitter, Harold, mon petit, mais c'est tout ce qui me retiendra quand mon heure sera venue. Peut-être suis-je un peu comme le pauvre Arthur. Je n'aime pas beaucoup votre monde... ni ce qu'il apprend à faire. »

(Traduit par Elisabeth Gille.)



Les calmars d'Andromède

par JÉRÔME SÉRIEL

(Prix Jules Verne 1961)

« Fiction » *a rendu compte élogieusement, le mois dernier, du prix Jules Verne* 1961 : « Le sub-espace ». *Le lauréat de cette année, Jérôme Sériel, nous semble en effet digne d'attention. D'abord parce qu'il est fort jeune (22 ans). Ensuite parce qu'il a une formation scientifique (il est astrophysicien, diplômé d'Etudes Supérieures d'Astronomie) qui se sent dans son roman. Enfin parce que, toute question scientifique mise à part, il semble avoir le sens de la S.F. de façon spontanée.*

C'est cette spontanéité qui permet à ce jeune homme d'écrire du space-opera sans complexes, comme si jamais personne avant lui n'en avait écrit. Avec une débauche d'imagerie épique et une générosité dans l'emploi du poncif qui deviennent une source de fraîcheur. On le verra dans la nouvelle que nous publions, véritable condensé de space-opera qui aurait pu tout aussi bien s'étaler en un roman.

Pour retrouver une telle fougue, il faut remonter à la période glorieuse d'avant-guerre. Et plus spécialement aux bandes dessinées dont il est beaucoup question en ce moment dans « Fiction ». *Les nouvelles de Jérôme Sériel (vous en lirez d'autres), c'est l'équivalent littéraire de Guy l'Eclair! Puérilité ou prétexte à poésie? Pour nous, notre choix est fait : on n'aime pas la science-fiction si l'on n'aime pas Guy l'Eclair.*



NALGRAVE, la rouge capitale de Jupiter, la Marrakech de l'Espace, accroupie dans un repli du terrain dérivant qui ne semblait conquis sur l'océan rouillé qu'à force de brume et de sauvagerie, Nalgrave, le hâvre aux mille rocs dressés contre les brisants rageurs du vent d'oxyde sombre, Nalgrave allait encore une fois sommeiller.

Dans la rue encombrée des animaux marins que le flux déversait jusqu'au pied des grands escaliers granitiques, l'ombre du lointain soleil se faufilait jusqu'à cerner chaque bloc, enveloppant étrangement chacune des pierres et chacun des étais que les Terriens civilisateurs avaient assemblés avec tant de peine et de labeur. La voie tortueuse s'encastrait dans les hauts murs de rocher, où les angles rugueux des constructions élevées masquaient des coins de noirceur, des boyaux envenimés d'une piètre végétation d'algue couleur de bronze ; rien ne bougeait ; tout s'était rendu au lent crépuscule rouge ; tout s'était agglutiné dans les bouges sordides où grouillaient les conversations en un malsain brouhaha

que perçait seulement le tintement des jarres de tajenir. Au delà, les contreforts d'une autre construction rendaient la ruelle encore plus contournée. Dans les angles assombris, des prostituées souriaient. Ilsen les écarta nerveusement. Il y en avait d'autres plus loin. C'étaient des Jupitériennes. Elles relevaient avec arrogance le tissu de leur courte jupe blanche en tendant vers lui leur tête cristalline aux yeux équivoques, à la chevelure épaisse et verte.

Ilsen accéléra pour dépasser leur groupe, mais on retint sa cape d'officier. Il se retourna, et la sueur qui coulait dans sa chemise accrut son malaise. La fille lui tenait le poignet levé, son regard implorant semblait tendre et lourd de présage, tout ensemble. Dans l'ombre flamboyante de la planète, ses compagnes regardaient Ilsen avec négligence, appuyées à la muraille inégale. L'homme se dégagea précipitamment et frappa très fort. Il n'entendit pas le cri de surprise et de douleur, et il reprit son chemin, foulant aux pieds les bestioles que l'océan avait crachées jusqu'aux rues circulaires.

Enfin il atteignit le plan incliné et grimpa loin des bas quartiers de Nalgrave.

⁂

Mione suivait depuis longtemps, d'une terrasse de la somptueuse maison d'Ilsen, la chute échevelée du jour jovien. Il ne restait à présent du Soleil qu'un minuscule trait jaune pâle dans les vapeurs lourdes du crépuscule, et le ressac de l'océan d'encre rouge battait la pierre des murailles de Nalgrave, deux cents mètres en contrebas. Mione, dressée dans sa robe mauve et blanche, percevait ce flux comme son propre flux, et le rouge dans l'infini comme la grande flaque organisée de son propre sang. Mione était plus qu'une jeune étudiante en archéologie, plus que la brillante élève d'Ilsen, qui dirigeait sur Jupiter la formation des spécialistes. Dans cette formation, bien entendu, l'archéologie tenait une grande place ; tant de mystères planaient encore sur l'histoire des peuples solaires, sur l'histoire même de l'Homme...

Et c'était aussi cela que Mione pouvait lire dans la brève épouvante d'un lourmor plongeant au creux de la brume pour apparaître de nouveau, à la faveur d'une trouée, comme un vampire noir zébrant le jour assombri... C'était aussi cela qu'elle lisait dans la colère incompréhensible d'une vague qui avait cogné l'angle des tours pourpres jusqu'à s'y rompre... C'était aussi cela, l'histoire de l'Homme, qu'elle pouvait lire dans la forme parfaite de son corps, dans sa magnifique beauté. Chaque soupir d'un être ne remet-il pas en jeu toute l'Histoire ? Mione soupirait du fond d'elle-même en attendant le retour d'Ilsen. La dernière trace du Soleil s'effaça d'un coup, et Ilsen se dressa soudain derrière la jeune fille. Hypnotisé par cette silhouette noire sur le ciel de fin du monde que l'on ne voit qu'à Nalgrave, Ilsen se sentit reprendre par son cauchemar.

Cette femme trop belle, et le ciel étourdissant, immobiles tous deux, éperdus apparemment tous deux de leur contemplation réciproque, cela fit déborder en Ilsen trop de rancœur et de refoulement. L'officier se

rendit soudain compte qu'à force de haïr les femmes, il en était arrivé à détester la race humaine toute entière. Une sueur piquante se remit à couler le long de son visage et de son cou, et quand il serra les poings de rage muette, ses doigts étreignirent désagréablement ses paumes moites. L'extraordinaire, l'insolite tableau cosmique projeté devant Ilsen le minait peu à peu de sa fantastique suggestion.

Il voulut parler, pour faire se retourner la jeune femme, mais quelque chose céda en lui et c'est un hurlement déchirant qui jaillit de tout son être. Sous sa poussée, Mione perdit l'équilibre. Entre ses mains, le cou fragile cédait si aisément. En contrebas, l'océan rageur battait et rebattait l'impavide pierre rouge. Et le corps de Mione, son corps lacéré, déchiqueté, mordu, souillé, s'écraserait sur le récif : le cauchemar devait atteindre à ce paroxysme et Ilsen sentit la folie l'envahir tout-à-fait.

Comme il étreignait le corps inerte de Mione, les nuages gonflés redoublèrent dans le ciel d'enfer la vitesse de leur chevauchée ; leurs strates tirèrent d'ouest en est d'immenses traînées où les volutes de soufre se diffusaient en longues barbes, étoilées d'ocre et de safran. Au-delà encore, au zénith, c'était comme un semis de perles brunes et argentées que les grands rayons verts des octraves balisèrent de linéarités irréelles. Sous les doigts écrasants d'Ilsen, Mione allait expirer. Le fou voyait, dans ses grands yeux ouverts, se superposer les épouvantements du zénith et l'angoisse de l'être qui entrevoit la mort. Dans ces yeux dilatés par l'effroi, c'était encore l'Humanité qu'il voulait tuer ; mais sur les globes humides, l'intérieur et l'extérieur, l'expression et le reflet, se complétaient en une double et hallucinante miniature au centre du visage de Mione. Et Ilsen sentit frissonner son âme elle-même quand la double image vacilla.

Les rayons verts s'éteignirent ; les yeux ne furent plus que deux taches de sang où dansaient les perles des étoiles. Et le ciel tout entier bascula.

Tremblant à son tour, Ilsen relâcha son étreinte et leva le visage. Allongée, Mione gémit longuement. L'officier souleva le genou qui écrasait la poitrine de la jeune femme et se mit très lentement debout. Un vent inexplicable souffla dans la nuit tombée, faisant flotter à l'horizontale sa large cape brodée. Toutes les étoiles crachées sur le ciel valsaient comme sur la coupole d'un planétarium fou. Le corps de Mione sur les dalles de la terrasse eut une convulsion terrible. Ilsen retomba sur elle de tout son poids et son manteau les recouvrit.



Trois cents ombres furent l'instant d'après sur la terrasse d'Ilsen. C'étaient les trois cents ombres géantes des Holgs aux antennes palpitantes. Leur thorax annelé, dressé sur douze lourdes pattes, soutenait une large tête conique d'où s'échappait une gerbe de tentacules flexibles.

Dans la lueur pâle de la nuit jovienne, où ne revenaient plus pour baigner Nalgrave que les rayons lumineux encore égarés dans l'immense

atmosphère de la planète, ils ressemblaient à de grandioses calmars. Leurs yeux, montés sur un pédoncule articulé comme un doigt, étaient clairs et limpides dans leur face blafarde et rèche comme un os.

Touchant et palpant avec circonspection, ils arrivèrent aux deux corps et s'en saisirent.



L'œil du Holg était fixé sur le niveau du cadran vert. Plus loin, un autre monstre surveillait une large sphère de cristal où vacillait une lueur. Et ainsi, tout autour de l'immense rotonde, les trois cents êtres suivaient leurs tâches définies.

Au centre, sur une haute plateforme couverte d'un revêtement doux, Mione et Ilsen reprenaient conscience. Abattus l'un et l'autre, épouvantés l'un et l'autre pour des raisons distinctes, ils contemplèrent avec effroi, en se redressant, la parfaite profondeur des écrans géants qui tapissaient toute la pièce comme auraient pu le faire des douzaines de grands aquariums. Ils irradiaient la salle d'un clair-obscur énigmatique et bleuté où les trois cents monstres, immobiles sur les dalles blanches et mauves, enfantaient de leurs antennes délicates comme une broussaille de cauchemar. Le plafond arqué, voûté, recélait mille petits cercles brillants comme des piécettes d'or, retenus aux longues canelures rouges des solives ployées. Et là-dessus, le silence.

Mione frémit d'horreur quand Ilsen fit un geste pour se lever. Mais il ne la vit pas et descendit de la plateforme sans faire de bruit. Dans les grands écrans, il palpitait à présent comme une profondeur hybride de gouffre marin et d'espace. Les Holgs parurent lire un message dans le déferlement de fluides polychromes qui se fit soudain dans le bleu-vert. Tous ensemble, ils reculèrent d'un pas et, de leurs pattes antérieures, pressèrent certaines dalles qui pouvaient basculer. A peine eurent-ils effleuré ces contacts qu'un bruissement continu commença d'envahir la membrure de la salle, sans attenter pourtant à la mystérieuse fraîcheur, à l'inexplicable *intimité* de l'assemblée des monstres.

Si Mione était sensible à la stupéfiante beauté de cette scène au ralenti — presque tendre — Ilsen connaissait d'autres sentiments. Il venait d'aviser, ornant une des faces de la plateforme, un bas-relief sculpté profondément. Son regard se fixa impérativement sur Mione et celle-ci frémit une nouvelle fois.

— « Je vous en supplie, Mione... »

— « Je conçois fort bien votre embarras, « Maître », pour trouver une excuse, ou plutôt une motivation, à votre folie incroyable. Je vous connais depuis assez longtemps, Ilsen, pour savoir que vous êtes un fou, un fou aveugle et dangereux. De la vie vous ignorez tout ; hors de votre métier d'officier et d'archéologue, qui vous fait courir de planète en planète au service d'une poignée de tyrans, vous ne savez rien, vous ne voyez rien, vous ne sentez rien ; rien ne vous anime, que le désespoir et la haine. C'est le meurtre qui vous arme et vous rend redoutable, le

meurtre et la dévastation. A vrai dire, vous êtes pour moi autre chose qu'un fou : on ne méprise pas les fous. »

Ilsen se détourna, glissant un œil sournois et craintif vers le cercle des monstres. Mais pas un d'entre eux n'avait frémi à la voix coupante de la jeune femme. Intimidé, gêné, défait, le terrible Ilsen se fit plat et minuscule pour détourner la dispute :

— « Mione, je vous en prie, pourquoi parler de cela au milieu de ces... Enfin, savez-vous où nous sommes ? »

Ilsen avait parlé presque à haute voix. La jeune femme ne répondit pas et le silence bleu, élégant, dramatique, continua comme avant.

L'archéologue se rapprocha de son élève et celle-ci, méprisante, le toisa sans reculer d'un pas.

« Mione, » reprit-il en avalant difficilement sa salive, « avez-vous remarqué ces bas-reliefs sur le pourtour de la plateforme ? Si ma remarque s'avère fondée, Mione, nous aurons découvert une chose... stupéfiante ! »

Soupçonneuse, la jeune femme détacha son regard de la face terrifiée d'Ilsen pour détailler la sculpture.

« Remarquez cette pièce, Mione. On dirait que cela a été fait à coups de pierre taillée. Suivez ces motifs, ces lianes entrelacées, ces personnages ahurissants, ces animaux... Ne vous rappellent-ils rien ? »

Mione, cette fois, tressaillit.

« Ne vous êtes-vous jamais demandé pourquoi l'on retrouvait dans les grottes de Ganymède et jusque sur Titan des peintures murales comme celles de la préhistoire terrienne, et notamment des *mammouths*, oui, Mione, des mammouths, alors que pas un seul de ces animaux n'a jamais mis le pied sur ces astres ! Où se cache l'origine commune de toutes ces races antérieures à l'Homme ?



Depuis le début de ce dialogue, un être se tenait entre deux écrans, le dos à la paroi mouvante, et regardait Mione. C'était un homme grand, au regard étrange, vêtu d'un immense manteau rouge qui traînait derrière lui. Ses yeux clairs et durs semblaient tendus vers chaque parole que prononçaient les lèvres de la femme. Après la question posée par Ilsen, le silence était retombé. L'homme — ou l'être — au manteau rouge, aux cheveux de corbeau, traversa rapidement la pièce et posa la main sur l'épaule d'Ilsen : celui-ci tressaillit comme sous une secousse électrique, mais le nouveau venu, semblant à peine y prendre garde, se tourna vers Mione et lui dit :

— « Je crois pouvoir répondre à ces craintes et à cette surprise. Ce bas-relief fut effectivement sculpté par des hommes de l'Age de Pierre terrien. Et si l'on retrouve si fréquemment de tels motifs, d'un bout à l'autre du Système Solaire, c'est que les hommes de ce temps-là furent les esclaves des Holgs, qui les emmenaient de monde en monde dans leurs vaisseaux. »

— « Mais... qui êtes-vous vous-même ? »

— « Je suis Karst, le robot. Un homme dont les Holgs ont enlevé le cerveau, et qu'ils télécommandent, en quelque sorte. Ils se servent de moi lorsqu'ils veulent entrer en contact avec d'autres hommes. »

— « Devons-nous comprendre, » intervint Ilsen, un peu rasséréné, « que vous êtes incapable de vouloir et de penser pour vous-même ? Et que les sentiments vous sont inconnus ? »

— « En effet. Et cela durera tant que mon psychisme artificiel sera commandé par les Holgs. »

— « Que se passerait-il si les Holgs vous abandonnaient ? »

— « Je mourrais. »

— « Mais... Qui sont donc les Holgs ? Où nous emmènent-ils ? »

— « Ce sont des questions que l'on ne pose pas à bord du vaisseau. Mais regardez plutôt. »

Comme Karst désignait du bras les écrans muraux plus immenses que des vitraux de cathédrale, Ilsen et Mione suivirent le geste du robot. Les surfaces bombées s'étaient irisées de nouvelles franges. Des rayons y tournaient précipitamment, décelant à leur passage des zones contournées d'un noir de néant où scintillaient de minuscules étincelles ; le reste des écrans n'était qu'un poudroiement de jaune d'or, comme un semis de pollen.

— « La base ! » dit Karst.

Un choc frappa encore les deux prisonniers, qui perdirent connaissance.

Lorsqu'ils rouvrirent les yeux, ils étaient étendus dans une vaste prairie où se dressaient d'énormes blocs de rocher. L'herbe avait plus d'un mètre. Elle était grasse et coupante comme les feuilles du roseau. Une falaise orange, gigantesque, obstruait derrière eux la moitié du ciel, et de son sommet, à chaque seconde, se détachaient de nouveaux blocs. Ils se précipitaient, arrivaient en bondissant à travers de maigres rideaux d'arbres qu'ils couchaient comme des fétus de paille. La Jupitérienne se leva et se trouva près d'Ilsen. Ils se mirent à courir loin de la gigantesque falaise qui continuait de cracher sur eux ses blocs erratiques. L'un d'eux les frôla et passa en trombe. Ils purent suivre la route formidable ainsi tracée, et s'enfoncer dans la forêt prochaine. En réponse aux mille questions qu'ils se posaient alors, ils virent arriver en courant dans la futaie Karst, l'humanoïde.

— « Nous sommes attaqués, » dit le robot. « Les esclaves se sont rebellés. Nous avons dû éloigner le vaisseau. Ils ont à moitié détruit notre base. Dans la débâcle nous vous avons perdus. »

— « Charmant, » dit Ilsen. « Et maintenant ? »

— « Maintenant, il faut fuir. Si les pithécanthropes nous attrapent, c'en est fait de nous. »

L'officier se mit instantanément à courir, mais il ne fit que deux enjambées et s'effondra sur le sol humide.

— « N'avez-vous pas dit les... ? »

— « Les pithécanthropes, oui. Nous sommes actuellement sur la Terre, voyons, » dit Karst.

— « Sur la Terre, » remarqua Mione. « Mais cette race a depuis longtemps disparu. Ou alors, il faudrait que nous ayions fait un voyage de *millions et millions d'années en arrière dans le temps !* »

Dans les yeux sans expression du robot passa comme le reflet aussitôt effacé d'un sourire.

***

Ilsen se fatigua rapidement. Après cinq kilomètres dans la jungle, Karst, portant la jeune fille, passa en tête. Sa course était régulière et souple. Derrière eux, mais assez loin maintenant, ils entendaient la charge précipitée des hommes de la préhistoire. Terrifié, Ilsen songea que son désintégrateur était toujours à sa ceinture et qu'éventuellement il pourrait s'en servir pour se dégager. Rattrapant péniblement le robot, il lui demanda, tout essoufflé :

— « Pouvez-vous me dire... maintenant... ce que nous sommes venus faire ici ? »

— « Nous allons arriver à la grande base des Holgs. Il faut vous dire que les Holgs ont jeté leur dévolu sur la Préhistoire pour y établir leur royaume. Mais l'essentiel de leurs forces est perpétuellement en mission à travers le futur. Il m'est impossible de vous dire quels sont exactement leurs desseins, je l'ignore moi-même. Les Holgs viennent d'Andromède ; ils mangent peu, se nourrissant principalement d'eau, d'air et de lumière. Je pense qu'ils vous ont enlevés parce qu'ils n'avaient encore jamais observé de près des spécimens de votre époque. N'êtes-vous pas, après tout, les descendants de leurs esclaves préhistoriques de Ganymède et de Jupiter ? Il est très intéressant pour les Holgs de suivre l'évolution intellectuelle de la race qu'ils ont fondée. »

Se rebellant à l'idée de servir de cobaye aux calmars d'Andromède, Ilsen frémit et fit un mouvement pour s'enfuir. Mais à ce moment les hommes qui les traquaient poussèrent de toutes parts leurs cris de guerre. Instinctivement, Ilsen resta près de ses compagnons.

— « Sommes-nous encore loin ? »

— « L'orée de la forêt est proche. Les esclaves ne nous poursuivront pas au-delà. Je ne sais d'ailleurs ce qui a pu les exciter ainsi. Les Holgs se sont toujours gardés d'attiser leur hostilité ; nous essayons au contraire de les faire progresser vers la conscience. Il est prodigieusement intéressant, n'est-ce pas, de voir naître une race. »

— « Ne craignez-vous pas d'être plutôt débordés par eux ? Ce qui se passe en ce moment montre que les Holgs sont vulnérables, et les primitifs doivent être très nombreux. »

— « Au contraire, vous pensez bien que les Holgs ont pris leurs précautions. Il n'y a pas sur la planète d'autre groupe d'anthropoïdes que ceux-ci. Pourtant, je reconnais que si leur colère monte encore, ils représenteront un danger sérieux. »

— « Une seule race de primitifs... Dois-je comprendre que nous som-

mes au centre de l'Eurasie, dans ce berceau de la race indo-européenne ? »

Karst, toujours courant, négligea de répondre. Et une idée, une idée folle et délirante, se fit lentement jour dans le cerveau malade d'Ilsen. Toute sa haine pour l'Homme vint affluer dans sa conscience tandis que les primitifs faisaient résonner toute la forêt de leurs affreux borborygmes. L'idée était celle d'un fou, mais elle était réalisable. Oui, on pouvait exterminer tous ces anthropoïdes ; on pouvait aussi, par quelque ruse, venir à bout de ces Holgs mal préparés à une attaque par surprise et, peut-être, les chasser de la préhistoire, les renvoyer dans le temps... Et alors *l'Homme n'apparaîtrait jamais sur la Terre ! ! !*

La mutation qui, du singe, avait fait l'homme préhistorique, n'avait été possible que dans des conditions spéciales qui ne se retrouveraient jamais... Qui sait même *si ce n'étaient pas les Holgs eux-mêmes,* dans leur passion scientifique échevelée, qui avaient attiré sur des animaux d'exceptionnelles décharges de rayonnement cosmique, d'où la Conscience, par de lentes mutations, avait ensuite émergé... ? Les primitifs exterminés, les Holgs chassés, la Terre retrouverait le calme souverain de la sylve aux feuilles bruissantes, où joueraient des légions d'animaux. Oui, d'*animaux...*

Karst le tira de ces pensées insensées lorsqu'il s'écria :

— « Enfin, voici la base ! »

Ils avaient franchi la limite de la jungle et débouchaient à présent sur une plaine merveilleuse. Une dizaine d'étangs et de lacs d'où montait une légère brume ceinturaient une large zone mouvementée. Au loin, une ligne bleue de collines ondulées limitait l'horizon. Un troupeau de mammouths parcourait, du côté de l'est, une étendue immense de vert pâle ; et le Soleil, déjà haut, répandait sur cette plaine tendre et bucolique de chauds rayons d'or. Sur les étangs, des cités lacustres étaient édifiées. On voyait d'étranges silhouettes aller et venir sur les pontons. Mais le plus extraordinaire était la base des Holgs, construite au centre du cercle des étangs.

Dans l'enchevêtrement des monticules, d'énormes sphères brillantes et polies avaient été entassées, formant la plus formidable pyramide que l'on puisse concevoir. Cette construction multicolore, aérienne mais solide, grandiose, regardait calmement passer aux alentours, dans les roseaux suspects, les grands sauriens cruels de la préhistoire. Les plus hautes de ces boules se hérissaient de mâts et de piquants comme des oursins. Celles d'en bas, au contraire, se rivaient au terrain par de larges tentacules ancrés au plus profond du sol. Mais le plus remarquable, c'étaient les prodigieux faisceaux de lumière violette qui gesticulaient vers le ciel en une valse effrénée, comme des projecteurs aériens cherchant leur cible.

A quelques mètres de cette construction, qu'Ilsen pouvait mieux détailler au fur et à mesure qu'il approchait de la ceinture des étangs, était posé le vaisseau. Il se tenait sur trois cornes argentées, polies, étincelantes sous le soleil ; sa forme parfaite le recourbait d'un jet vers une tour centrale aux courtes antennes. Sur le flanc de l'engin, une

large porte était ouverte et Ilsen pouvait voir des Holgs par dizaines y entasser du matériel.

Karst expliqua aux prisonniers que les faisceaux violets étaient des signaux émis dans le temps, qui allaient avertir les vaisseaux actuellement en mission d'un bout à l'autre de la galaxie. Le secret de la navigation dans le temps était complexe, dit-il. A vrai dire, tout déplacement temporel était subordonné à l'existence d'une base génératrice capable de guider les astronefs. Et les primitifs eussent-ils détruit la base que tous les vaisseaux des Holgs se seraient perdus définitivement dans le terrifiant infini du futur.

Tandis qu'Ilsen écoutait attentivement toutes ces indications, Mione regardait en marchant la pyramide aux mille couleurs se mirer dans l'étendue des lacs et des étangs. Elle non plus, quelle que fût son admiration pour la puissance scientifique des Holgs, elle ne se résignait pas aisément à subir les tests et les expériences des Andromédides. Elle se promit intérieurement de s'échapper dès qu'elle le pourrait, quitte à chercher refuge au sein d'une tribu primitive que quelques tours de passe-passe avec sa torche électrique ou son bracelet-magnétophone pourraient amadouer aisément.

Sa détermination était pourtant freinée par l'incompréhensible attachement qu'elle ressentait pour Karst. Quand l'humanoïde l'avait soulevée dans ses bras pour fuir la forêt, il l'avait prise avec tant de douceur, avait posé sur elle des yeux si lumineux et si purs, que la jeune fille se refusait à ne voir en lui qu'un robot sans cervelle. Au contraire, elle trouvait qu'il émanait de l'humanoïde une étrange et puissante personnalité, à la mesure de la sérénité somptueuse de la salle aux écrans marins du vaisseau des Holgs... Elle le voyait comme environné d'une aura magnifique. Pourtant, Ilsen continuait de considérer Karst comme un serviteur de toute dernière catégorie, et ne s'adressait à lui qu'avec une moue dédaigneuse et d'infinies précautions de langage, pour bien marquer sur lui sa supériorité d'Homme et d'Officier.

Ilsen ne cessait de ruminer son plan, et depuis qu'il savait que la destruction de leur base interdirait aux Holgs tout retour vers la Terre, il était bien résolu à tenter l'aventure. Il saurait bien ensuite, songeait-il, s'il parvenait à se glisser dans le dernier astronef des Holgs, se faire adopter par les monstres comme serviteur ou comme ambassadeur auprès des races humanoïdes qu'ils pourraient rencontrer dans l'espace... Le plus difficile, évidemment, serait de détruire la base sans que les Holgs puissent l'accuser. Mais il avait confiance en sa ruse, et en son désintégrateur. Grâce à cette arme merveilleuse, la race humaine serait sans doute rayée du temps dans quelques heures. Et lui, Ilsen, il serait alors le premier et le dernier homme de l'Histoire !

⁂

Dans la base des Holgs, tout un étage intermédiaire était occupé par l'énorme machinerie du chrono-générateur. Cet appareil, basé sur la

polarisation des ondes thêta par les dioptres magnétiques dont les Andromédides avaient le secret, fournissait aux vaisseaux en croisière tous les éléments nécessaires à leurs « transitions » instantanées dans le temps, qui les faisaient émerger à des distances considérables de leur point de départ.

En parcourant les salles assourdies, en percevant le sourd cliquètement des relais dans la masse du métal encombré de luisances secrètes, Ilsen ne pouvait s'empêcher d'imaginer les vaisseaux scintillants d'argent qui sillonnaient le continuum grâce à cet appareil, et auprès de quoi les plus modernes soucoupes volantes de la Garde Spatiale n'étaient que des jouets de pacotille.

A ce moment, plusieurs voyants muraux — que les prisonniers des Holgs n'avaient pas tout d'abord remarqués — s'allumèrent en vert et rouge et Karst se précipita vers une fenêtre.

Au pied de l'empilement des sphères, une marée d'hommes-singes hurlait et tempêtait. Ils mesuraient au moins deux mètres cinquante. Vêtus de peaux disparates, ils brandissaient des gourdins et des haches ; certains tenaient aussi de petites boîtes blanches de forme cubique.

— « Ce que je craignais est arrivé, » dit Karst en pâlissant. « Ils ont réussi à prendre des cliveurs. Nous sommes perdus ! »

— « Qu'est-ce que c'est qu'un cliveur ? » demanda Ilsen.

— « Un outil dont se servent les Holgs. Capable de tailler n'importe quel métal. En appuyant sur une certaine face du cube, on déclenche un rayonnement qui change de temps les objets qu'il rencontre. Avec les cliveurs on abat les arbres, on polit la pierre, on creuse des tunnels et des galeries de mine. S'ils en découvrent le maniement, les primitifs détruiront la base de fond en comble. Ils ont dû encercler et tuer un Holg isolé pour lui enlever son cliveur. »

— « Mais enfin... les Holgs vont se défendre ! »

— « Les Holgs sont d'excellents ouvriers mais ne savent pas combattre. Leur vue, surtout, n'est pas adaptée aux conditions terriennes. D'ailleurs, regardez ! »

Au dehors de la pyramide, les Holgs s'assemblaient sur le terre-plein. Ils semblaient se concerter puis fuyaient en masse vers le vaisseau.

— « Vite ! » dit Ilsen. « Fuyons nous aussi ! »

Et sans attendre, il se précipita vers la sortie de la Pyramide. Karst regarda la jeune fille et elle lui rendit son sourire.

— « Cet homme est complètement fou, n'est-ce pas ? »

— « Il est pis que cela, il est enragé ; je crois que s'il pouvait anéantir la race humaine entière, il le ferait. »

— « Mais, n'est-il pas armé ? Il faut tout de suite... »

— « Non, Karst, c'est trop tard ! »

Sur le terre-plein, Ilsen avait mis en batterie son désintégrateur. Déjà, de longs filaments d'un bleu insoutenable déchiraient la foule indigène de leurs sillons. En un moment, la plaine ne fut qu'une flaque de sang que jonchaient les têtes, les troncs et les membres coupés. Mais Ilsen, visiblement au comble de la furie, ne s'arrêta pas là. Il dirigea son feu vers les cités primitives et n'eut de cesse que tout fût anéanti aussi loin que

portait le rayon de la mort. Après quoi, persuadé d'avoir effacé à jamais l'humanité future, il tourna le canon de son arme vers la base des Holgs.

— « Vite, Mione, vite ! » dit Karst, entraînant la jeune fille dans une descente vertigineuse avec une habileté et une prévenance dont peu de robots, en vérité, eussent été capables.

Ils se retrouvèrent à l'abri d'un repli de terrain quand le chrono-générateur se désintégra dans un champignon de feu, de foudre et de fumée violette. Ils virent alors le fou courir jusqu'au vaisseau et s'y engouffrer. Sa cape vola un instant derrière lui. Puis le vaisseau prit l'air et la vision, diluée dans le futur, s'effaça avec lenteur.

— « Les idiots ! » dit Karst. « Ils sont perdus ! »

— « Ilsen ne pourra-t-il pas se faire admettre par les Holgs ? » interrogea Mione, intriguée par l'attitude de son compagnon.

— « Certainement pas, » répondit le soi-disant robot. « Les Holgs ne sont que des animaux dressés. Hors de mon contrôle ils sont incapables de deux gestes organisés. Tous mes rêves s'écroulent aujourd'hui. Mais qu'importe, si d'autres viennent les remplacer ? »

Et, prenant Mione dans ses bras, il l'embrassa tendrement. Ils avaient autour d'eux toute une planète. Pour y fonder l'Humanité. A cela, Ilsen n'avait pas pensé. On a beau être fou, on ne saurait tout prévoir.

Karst n'avait évidemment rien d'un robot. Venu d'Andromède à la tête de ses vaisseaux, il avait trouvé la Terre au début de son ère quaternaire et y avait édifié une base de chrono-déplacement. Mais ses espoirs de civilisation du Système Solaire avaient échoué. Par contre, n'avait-il pas trouvé l'amour de Mione ? Le prétendu robot était un sage : il sut reconnaître le vrai bonheur qui s'offrait à lui : toute une planète, et la plus belle des filles de Nalgrave !

Dans le vaisseau désemparé qui tournoyait à l'infini dans le gouffre du temps, Ilsen suivait, épouvanté, la ronde infernale des trois mille monstres sans maître, plus fous que lui, et plus furieux, qui brisaient les délicats appareils et pulvérisaient avec fracas les écrans mystérieux. Dans le tendre clair-obscur de l'incroyable rotonde piétinée par leur fureur, l'officier vit avec effroi converger vers lui, inexorables, les gerbes hideuses des grands tentacules des Holgs, déroulés par centaines. Et si le fou hurla quand les bêtes l'écartelèrent, aucun des grandioses calmars d'Andromède n'est revenu de l'avenir pour le révéler.

L'épave d'un autre monde

(The edge of the sea)

par ALGIS BUDRYS

Le lancement des sondes interplanétaires pouvant rapporter des informations sur les autres astres est devenu assez courant depuis que la sonde russe, Lunik 3, nous a rapporté des photographies de la face cachée de la Lune. Il y a quelque temps, l'envoi de la sonde américaine Pionnier 6 a échoué. Aujourd'hui, il est fortement question d'une sonde russe vers Mars.

Mais que se passerait-il si une sonde destinée à explorer la Terre et lancée d'une autre planète tombait dans un de nos océans ? C'est à cette question qu'Algis Budrys essaie de répondre.



L'AUTOROUTE de Key West fuyait à perte de vue comme un double ruban dont la blancheur, au-dessus de l'eau peu profonde qui baignait l'îlot, contrastait avec le ciment jauni des piles de l'ancien viaduc.

La marée montait depuis le début de l'après-midi, roulant de longues vagues vertes aux crêtes hargneuses qui se brisaient avec fracas sur les rochers déchiquetés. A l'heure du déjeuner l'océan était très loin encore, au-delà des coraux ; à présent, il atteignait l'entassement de parpaings et de blocs de béton qui avaient servi à édifier l'îlot. Il ne restait guère de temps avant que les lames balaient la route elle-même, sans limite à leur violence dans le vent qui soufflait de plus en plus fort.

La nuit tombait. Une nuit sombre, et plus sombre encore avec les nuages épais couleur d'encre amassés au-dessus du Golfe du Mexique. Celui-ci bouillonnait littéralement, et les bayous débordaient en Louisiane. Mais c'était sur l'océan que l'ouragan faisait rage. C'était l'Atlantique tout entier, immense, profond, implacable, que la marée et les bourrasques faisaient déferler, à travers le crépuscule, sur le côté exposé de l'îlot. Et là, Dan Henry luttait farouchement, de toutes ses forces, nu jusqu'à la ceinture, le torse et les épaules fouettés par les embruns.

Ses yeux bleu-clair étaient rougis par le sel et ses flancs couverts d'écorchures — une pour chacune des fois où les lames lui avaient fait perdre l'équilibre, le rejetant contre les blocs de béton. Il se trouvait là depuis midi, s'acharnant à repêcher la Chose qu'il avait aperçue pour la première fois roulant pesamment au bord des vagues. Il avait fait flèche de tout bois — sa chemise, les housses de l'auto, la courroie du radiateur même, les quelques bouts de corde et de fil de fer trouvés dans le coffre — pour

confectionner vaille que vaille l'invraisemblable aussière avec laquelle il tâchait à dégager la Chose d'entre les brisants.

Lors de la construction de l'autoroute sur l'emplacement de l'ancienne voie ferrée, les ingénieurs avaient bien aménagé cet îlot, mais celui-ci n'offrait guère qu'une plate-forme de trente mètres de large. Si la Chose s'était trouvée drossée sur un autre îlot, les efforts de Dan auraient été facilités. L'endroit ne comptait pas âme qui vive, et rien qui pût servir d'outil ou d'ancre de fortune. L'engin oscillait lourdement entre les rochers contre lesquels il raclait avec un bruit sourd, trop lourd pour flotter, mais aussi trop inerte, dans cette lourdeur même, pour résister à la violence des lames que soulevait l'ouragan. Dan voyait luire dans le métal épais les éraflures produites par les chocs répétés. La Chose risquait d'être mise en morceaux à tout instant, ou projetée hors des brisants — et dans un cas comme dans l'autre il ne serait plus possible d'en venir à bout. La corde ? Sa misérable corde de fortune avait beau tenir bon, fixée aux deux espèces de tenons qui pointaient à l'avant de l'engin et son autre extrémité enroulée autour d'un bloc de béton, Dan Henry se faisait à peu près l'effet d'une araignée essayant de retenir cette Chose dans une toile tissée à la hâte.

Il n'en avait pas moins mis son point d'honneur à persister, usant à présent d'une autre méthode. Il s'arcboutait entre deux blocs, prenant appui des pieds contre l'un tandis que, de ses épaules nues, il faisait donner toutes ses forces contre l'autre. L'abdomen crispé, les muscles des cuisses noués, les traits ravagés, Dan Henry tentait de faire bouger la masse de béton, de la pousser en guise de cale derrière la Chose. Il le fallait — même si le sang devait jaillir par tous ses pores, et ses chairs éclater.

L'engin avait l'épaisseur d'une barrique et mesurait environ trois mètres cinquante de long. On distinguait une fente étroite qui s'ouvrait transversalement sur trente centimètres et dont les bords renflés faisaient songer à une cicatrice. Immédiatement après cette fente le corps de l'engin se terminait en une sorte d'hémisphère où étaient fixés trois courts ailerons dont les pointes ne décrivaient pas un cercle supérieur à la plus grande largeur du corps. A l'avant, on ne voyait que les tenons où Dan avait accroché son aussière. Ils figuraient assez bien deux cornes d'escargot, mais ils étaient plantés de biais vers l'avant, de sorte que la Chose pouvait fort bien avoir été expédiée par un canon géant, ou provenir des tubes de quelque sous-marin aux dimensions inconnues. Par ailleurs, aucune ouverture visible, aucune tête de rivet, aucune solution de continuité dans le métal. On eût dit une masse créée d'une seule pièce ; et malgré les anatifes et les algues dont elle était couverte, malgré les multiples éraflures résultant des chocs reçus contre les brisants, elle n'accusait aucune avarie, aucun dommage visible.

Dan pesa de toutes ses forces, et le sable crissa imperceptiblement à la base du béton. Mais des papillons rouges dansaient maintenant devant les yeux de l'homme, des crampes tordaient ses muscles, et son souffle attisait l'enfer dans ses poumons. Une lame déferla sur lui, noya sa bouche, ses narines. L'ouragan ululait, l'océan grondait entre les têtes des rochers, torrents quand il attaquait, ruisseaux quand l'eau refluait — roulant,

ballottant la Chose inerte qui, à chaque fois, grinçait et raclait. Et le ciel s'assombrissait de plus en plus.



Il était midi lorsque Dan Henry avait arrêté sa vieille Chevrolet sur l'autoroute, abandonnant la chaussée pour l'unique épaulement qu'offrait l'îlot. Sitôt garé il avait sorti la bouteille de lait et le sandwich achetés deux heures auparavant à Miami puis, ayant allumé une cigarette, s'était mis en devoir d'expédier ce frugal repas. La fraîcheur du lait se ressentait d'un long séjour dans le casier à gants, de même que son goût, mais Dan n'attachait aucune importance à la saveur de ce qu'il mangeait. Il ne se souciait pas davantage de son sandwich — maintenant rassis — et avalait une gorgée de liquide entre deux bouffées de sa cigarette. Il pensait se remettre en route dès qu'il aurait terminé pour ne plus s'arrêter avant Key West.

Au reste, rien de spécial ne l'attendait là-bas, pas plus qu'aucun événement extraordinaire n'avait marqué sa vie passée. Mais quelle que fût la situation où il se trouvait il allait droit au but et à fond, sans réserve, car telle était sa nature. Taillé en athlète, d'intelligence moyenne, il campait un personnage brutal dont la grande force venait de ce qu'il demeurait convaincu que rien ne pourrait jamais lui résister complètement. Il n'en demandait pas davantage à la vie. Il était jeune — trente ans — et avait successivement été contremaître sur un chantier, policeman, sergent de la Military Police en Allemagne, et enfin camionneur sur longs parcours. Ajoutons qu'il était né d'un père constructeur de derricks en Oklahoma, donc élevé dans une de ces familles nomades où il est de tradition de se suffire à soi-même.

Dès qu'il eut aperçu cette masse sombre au milieu des brisants, Dan sortit donc de sa voiture pour mieux voir de quoi il s'agissait. Il supputait déjà l'utilité possible de sa découverte tout en progressant parmi les rochers. Quand il la vit de près, il songea tout naturellement à la prime de sauvetage.

Car il n'était pas besoin d'y regarder à deux fois pour comprendre qu'il devait s'agir d'un engin destiné à des fins militaires, et Dan n'ignorait pas qu'un peu plus au Nord, la Marine lançait fusée sur fusée du Cap Canaveral. Pourtant, plus il examinait cette Chose, et plus il doutait de cette première explication. L'engin était bien trop lourd, bien trop mal conçu. Il avait manifestement tout ce qu'il fallait pour recevoir la bonne frottée de l'océan, et non pour être ce genre de projectile aux lignes harmonieuses qu'on appelle engin téléguidé ou fusée expérimentale de grande altitude. Au contraire, il s'agissait là de tonnes de métal auxquelles les anatifes se collaient par milliers. Depuis combien de temps ? Depuis quand cette Chose était-elle maltraitée au gré de l'Atlantique, dérivant de çà, de là ? La marée du matin avait dû la drosser jusque sur les brisants, la laissant échouée et bientôt sèche sous la cuisson du soleil.

En fin de compte, Dan Henry renonça à trouver une explication. Fusée, torpille, obus, bombe ? Mystère. Mais quelle que fût son étiquette, la

trouvaille était d'importance et valait son prix. La Marine, l'Armée de Terre ou l'Aviation ne manquerait pas de s'y intéresser. Contre juste rémunération.

Aucun indice apparent ne laissait supposer que la Chose appartînt à personne, et en admettant même que le métal eût jamais porté une inscription peinte ou gravée, celle-ci avait maintenant disparu. Ce point acquis, Dan se mit à envisager la meilleure façon pour lui d'établir ses droits prioritaires sur l'engin jusqu'au moment où il aurait contacté une des bases navales de Floride. Le seul but de sa randonnée à Key West était un de ses amis qui s'y occupait de pêche aux éponges. Mais il ne l'avait pas prévenu de son arrivée, de sorte que rien ne l'empêchait de retarder sa seconde étape aussi longtemps qu'il le faudrait.

Il n'avait eu d'abord que cette seule idée pour l'aiguillonner — mais à mesure que la journée s'avançait il s'était trouvé prisonnier de l'océan et de cette Chose échouée entre les vagues et lui.

*
**

Elle gisait dans l'eau, à cheval sur la limite normalement atteinte par les marées. Même au moment où Dan l'avait aperçue, à marée basse, les flots venaient la lécher à travers les brisants. Il avait pris bonne note de tout cela, mais ne prévoyait pas qu'un ouragan se déchaînerait dans la soirée avec une violence inattendue. Il ne s'inquiéta que lorsque le ciel se fut matelassé de gris et que les vagues grondèrent autour de lui comme une meute affamée. Alors il interrompit un instant ses efforts pour regarder en direction du large.

Jusque-là il avait déblayé le terrain autour de la Chose, repoussant et empilant les plus petits rochers en un carré ouvert, orienté de manière à protéger la partie antérieure de l'épave. De même il avait, à l'aide d'un démonte-pneu, arraché toute une surface d'anatifes. Son but était d'indiquer que quelqu'un s'occupait déjà de l'engin et de pouvoir faire valoir ses droits sans discussion possible. Mais les rares véhicules passant dans un sens ou dans l'autre ne s'arrêtaient pas. Ils ne faisaient même pas mine de ralentir. Ils n'avaient d'ailleurs ni la place de stopper, puisque la Chevrolet de Dan occupait toute la largeur de l'épaulement, ni de raison de ralentir. Et le moment vint où plus aucune voiture ne passa.

Ce dernier détail, prouvant que la tempête avait dû interrompre le trafic routier, joint à l'aspect revêche de l'océan, amena Dan à retourner jusqu'à sa voiture pour y chercher de quoi confectionner une amarre improvisée. Aussi bien n'aurait-il pu désormais se résoudre à abandonner la Chose. Il était trop visible que quelqu'un avait commencé de s'en occuper. Laisser tout en plan eût équivalu à proclamer urbi et orbi qu'un homme avait accepté de baisser pavillon devant les éléments. Reprendre le volant en direction de Key West ? C'eût été ne plus s'appeler Dan Henry.

A présent, l'eau recouvrait presque entièrement l'épave. Dan lui-même travaillait contre des vagues qui déferlaient comme si elles cherchaient à

le faire reculer. Et surtout, la Chose n'offrait aucune résistance à leur violence. D'un instant à l'autre elle pouvait se dégager d'entre les rochers.

Il fallait compter environ six cents mètres pour atteindre l'îlot le plus proche. Il était plus grand que celui où Dan peinait, mais tout aussi désert. Le premier point habité était Greyhound Key, spécialement aménagé pour l'arrêt des autocars. Encore demeurait-il hors de vue. De toute façon, il devait être battu par l'ouragan, et probablement évacué. Dan Henry restait bel et bien isolé, coupé du reste du monde entre la route vide et la mer qui multipliait ses assauts.

Une fois de plus il banda ses muscles, s'arc-bouta au béton. S'il parvenait seulement à caler la Chose, une mer déchaînée elle-même ne pourrait pas la lui reprendre. Il déferait son câble improvisé, remettrait en place la courroie du radiateur et gagnerait quelque endroit sûr où attendre la fin de l'ouragan.

Le sang grondait à ses oreilles, il sentit les aspérités du béton s'enfoncer entre ses épaules, pénétrer dans sa chair, et il exhala un grognement saccadé. Le bloc oscilla. D'un rien — mais enfin, il avait remué. Alors, jambes cambrées, s'empoignant l'échine à deux mains, Dan coinça ses coudes contre le béton et au moment où une nouvelle vague s'abattait en ajoutant sa propre force à celle de l'homme, il poussa encore une fois. Le bloc céda d'un seul coup, bascula en arrière, cependant que Dan était lui-même balayé comme un fétu et jeté entre les brisants. Mais cette fois, la Chose se trouvait calée. Elle pouvait se laisser secouer tout à loisir, elle ne risquait plus d'être reprise par la mer.

Et Dan restait plaqué aux rochers, à plat ventre, se passant avec satisfaction une main frémissante sur ses lèvres mordues jusqu'au sang.

*
**

Il tenait le bon bout. Il allait pouvoir repartir, se garer quelque part et, dès la tempête calmée, revenir s'assurer que la Chose était toujours là. Il ferait alors valoir ses droits, soit en s'adressant à l'un des petits postes que possède la Marine entre Miami et Key West, soit en frappant à la grande porte — la Base principale de Boca Chica. Et on verrait ce qu'on verrait, malgré le satané contrôle du courrier. Ses gnons, ses écorchures, tout cela ne serait bientôt plus que cicatrices.

Il détacha son aussière improvisée, récupéra la courroie du ventilateur et abandonna le reste — une charpie — au gré de l'océan. Mais quand il se retrouva enfin à pied sec il ressentit une certaine inquiétude en se demandant si l'allumage de la Chevrolet n'avait pas été noyé.

C'était maintenant la nuit. Pas vraiment la nuit noire car à l'ouest, très bas sur l'horizon, le ciel était bordé par une étroite bande lumineuse couleur de soufre. Mais il faisait suffisamment sombre pour que sa voiture, en direction de laquelle il escaladait l'entassement des blocs et des parpaings, n'apparaisse à distance que comme une masse imprécise. Soudain, deux points minuscules brillèrent dans le chrome des pare-chocs avant : deux phares encore très éloignés que le métal réfléchissait. Dan tourna la

tête en direction du sud. Effectivement, une automobile arrivait. Quand elle fut suffisamment proche, l'éclat de ses phares lui révéla les embruns qui prenaient la chaussée luisante en écharpe et les crêtes livides des vagues se brisant contre les piles de soutènement pour rebondir ensuite jusqu'à hauteur de la route. La tempête se déchaînait beaucoup plus vite que Dan ne l'aurait cru et il se demanda quel était le pauvre type assez fou pour rouler ainsi d'un îlot à l'autre, sur une chaussée suspendue entre ciel et mer. Question à laquelle répondit le pinceau lumineux d'un projecteur allumé soudain par l'occupant de la voiture, et qui vint caresser successivement Dan et son tacot. La police de l'Etat, bien sûr, ou celle du comté ! Elle ordonnait des patrouilles pour vérifier si personne ne se trouvait en détresse.

L'auto stoppa dans un bruit de sirène, barrant à moitié la chaussée. Son occupant — réflexe de métier ou force de l'habitude — fit aussitôt donner le phare rotatif installé sur le toit de la voiture et les quatre rayons de lumière rouge balayèrent mécaniquement la route, l'îlot et l'océan. Pour la première fois, Dan s'aperçut qu'il pleuvait à torrents. Puis le premier projecteur fut éteint et les phares de l'auto éclairèrent la chaussée droit devant eux. Seul le phare rotatif continua d'éclairer la scène, isolant les deux hommes dans un halo rouge.

Le policier ne sortit pas du véhicule. Il attendit que Dan fût arrivé à sa hauteur. Alors seulement il baissa de quelques centimètres la vitre de sa portière.

— « Un pépin au moteur... ? » commença-t-il — mais il s'interrompit aussitôt en voyant la chair à vif de Dan. Cette fois il ouvrit la portière et sortit, la main sur la crosse de son revolver. Il était d'allure massive et s'exprimait par mots bourrus en gardant les paupières mi-closes. « Alors, mon gars ? Qu'est-ce qui se passe ? »

Dan secoua la tête : « Rien de cassé. Il y a simplement que j'étais en bas, dans les rochers, et que les vagues m'ont un peu secoué. »

Déjà le pantalon et la veste en cuir du policier étaient trempés. Son visage ruisselait et il s'essuya les yeux en maugréant. « Et qu'est-ce qui vous a pris d'aller fricoter en bas ? Vous n'êtes pas un peu souffrant, non ? » Il demeurait sur ses gardes, la main à la crosse de son arme.

Dan avait lui-même été policier. L'attitude de l'autre ne le prenait donc pas de court. Dans ce métier, on est payé pour montrer les dents à toute question qui ne reçoit pas une réponse simple.

— « J'ai trouvé quelque chose au milieu des rochers, » expliqua-t-il posément. « Un truc que j'ai voulu repêcher. Mais le coup de chien m'a obligé à rester plus longtemps que je ne pensais, et j'en ai bavé un peu avant d'avoir fini. » Parler ainsi de sa lutte contre l'océan lui faisait sentir soudain à quel degré d'épuisement il était rendu. Il espéra que l'autre allait accepter ses explications sans plus de palabres pour le laisser ensuite remettre la Chevrolet en état de rouler. Le vent était glacial et les coups de fouet de la pluie sur sa peau nue commençaient à le transir.

Le policier jeta un bref coup d'œil en direction des vagues furieuses, puis reporta sur Dan le même regard soupçonneux. « Je ne vois rien du

tout. A quoi ressemble-t-il, votre truc ? Et à quoi rime cette courroie que vous tenez à la main ? »

— « C'est une chose tout en métal. Et elle est de taille. J'ai jamais encore vu un truc pareil. La courroie, elle m'a servi pour la cramponner. »

— « Alors, avec quoi est-elle retenue, maintenant ? Et qu'est-ce que ça veut dire, « de taille » ? Quelle taille ? Et comment se fait-il que je ne voie rien, moi ? »

— « Je l'ai calée avec un rocher, » expliqua Dan patiemment. « Pour la taille, elle ferait bien celle d'une auto, foutre oui. Mais elle est maintenant recouverte par la marée. »

— « Ouais ? Eh bien, mon vieux, votre histoire ne me paraît toujours pas tellement claire. » Ce disant le policier dégaina son revolver, mais sans le braquer sur Dan Henry. « De quoi a-t-elle l'air, votre chose ? »

— « On dirait une espèce de fusée. »

— « Sacré bon sang, vous ne pouviez pas le dire tout de suite ? » gronda l'autre en s'adoucissant un brin. « Ça, au moins, ça tient debout ! Encore un truc de la Marine, bien sûr ! Ils n'arrêtent pas d'en faire pleuvoir dans l'océan. Mais vous n'obtiendrez pas un dollar, mon vieux. Ces machins-là appartiennent au gouvernement. Quiconque en retrouve un est censé le rendre purement et simplement. »

— « Je ne suis pas de cet avis. »

— « Que voulez-vous dire ? » Le bras armé du policier se raidit de nouveau.

— « Je veux dire, moi, que ça ne ressemble pas du tout à une fusée de la Marine. Ni à n'importe quel autre genre de fusée, pour autant que je sache. J'ai dit « une espèce » de fusée — mais ce qu'il y a de sûr, c'est que je ne sais pas du tout de quoi il s'agit. » Dan sentait la colère monter en lui. Il n'aimait pas le ton pris par le dialogue et ne quittait pas des yeux la main qui tenait le revolver.

— « Vous vous y connaissez tant que ça, en fusées ? »

— « J'ai lu les journaux comme tout le monde. Il ne s'agit pas d'un élément largué en vol, d'un étage supérieur ou inférieur. Cette chose-là forme un tout, elle n'a jamais fait partie d'un engin plus gros. Et ça fait peut-être deux ans qu'elle marinait dans l'eau sans s'en porter plus mal. Citez-moi donc une seule fusée de la Marine qui puisse aussi bien tenir le coup ? »

Dan se tut, et le policier le regarda fixement : « Ma foi, vous avez peut-être raison, » convint-il enfin. « Je vais vous dire... Tenez, approchez-vous et dirigez le projecteur sur l'endroit où se trouve cette chose. Passez le bras à l'intérieur. »

Dan tendit la main vers l'appareil et entreprit de fouiller l'océan, sidéré malgré lui de constater le niveau qu'atteignaient à présent les vagues. Le projecteur éclairait une mer en furie, un rebondissement d'eau verdâtre et d'écume mordu par la pluie. Une rafale de vent secoua brutalement la voiture. Le pinceau lumineux fut chassé du même coup à travers les vagues, puis revint en arrière pour s'arrêter au-delà du point que le phare

rotatif éclairait en rouge. Partout ailleurs l'océan démonté se fondait dans le rideau opaque de la pluie.

Enfin, après force tâtonnements, Dan parvint à repérer la Chose. Il eut un instant de colère noire en se demandant si, après tout, elle n'avait pas été balayée par la tempête. Mais elle était bien toujours là, secouée de soubresauts insensés suivant la fantaisie déchaînée des lames et des remous. Du reste on ne voyait d'elle qu'une tache sombre, produite par le renflement de sa partie supérieure qui se trouvait suffisamment à fleur d'eau. « La voilà. Là-bas. » Dan fut surpris de sentir à quel point il était soulagé. « Vous la voyez ? »

— « Oui, oui, je la vois suffisamment comme ça, » répondit le policier. « Vous avez mis la main sur quelque chose, pas de doute. » Il s'exprimait avec une dureté nouvelle, réprimée depuis le début et à laquelle, maintenant que sa décision était prise, il donnait libre cours. « Je vous tiens au bout de mon revolver, mon vieux. Dégagez la portière, et pas de bêtises. Pour moi, un type qu'on trouve en train de rôder sur la route en pleine tempête n'a pas des intentions bien catholiques. Et si ces intentions sont dirigées sur une fusée de la Marine, je me doute de quel genre de salopard il s'agit. »

« Doux Jésus... » soupira Dan intérieurement. Il bouillait, de cette sorte de fureur sublimée qui confine au plaisir. Et non pas (il s'en rendait compte tout à coup) parce que le flic le prenait pour un communiste, mais à cause de l'entêtement borné dont il faisait preuve en ne voulant rien comprendre au sujet de cette Chose — qu'on l'appelât « fusée » ou autrement.

Il se retourna d'un bond et de toute la force de son bras, de toute la détente de son poignet, abattit la courroie sur la main qui tenait le revolver. L'arme tomba, glissa sur la route mouillée en même temps que Dan se ruait pour la ramasser. Ses doigts raclèrent le ciment et il se retrouva accroupi, le canon braqué sur le ventre du policier.

— « En arrière ! gronda-t-il. « Dégage ! Tu ne me la faucheras pas. J'ai pissé le sang pour en venir à bout, ce n'est pas pour que tu me colles au gnouf et que tu me la soulèves ! »



L'homme recula à pas mesurés, levant les mains sans qu'on le lui eût ordonné, mais guettant la première occasion qui s'offrirait à lui de renverser les rôles. Dan le fit ainsi rétrograder jusqu'à sa Chevrolet qu'il ouvrit pour y jeter le revolver et la courroie. « Voilà, » dit-il en claquant la portière. « Tu pourras reprendre ton flingue plus tard. A moins que tu préfères essayer de m'enlever la Chose tout de suite, à mains nues ? » Il restait à demi accroupi, bras écartés, tremblant sous la tension de ses épaules ramassées, sa poitrine se soulevant comme s'il cherchait toujours plus d'oxygène pour purifier le torrent de sang qui roulait dans ses veines, et chaque rayon du phare rotatif jetait sur lui un éclat rouge.

— « J'attendrai, » grommela le policier.

— « Bon. Alors je veux que vous branchiez votre radio, pour rendre

compte de ce qui se passe ici. Mais vous appellerez la Marine avant votre commissariat. D'abord la Marine. »

L'autre le regarda avec ahurissement. « C'est donc régulier ? » articula-t-il — et Dan sentit qu'il se demandait s'il n'avait pas commis une erreur de jugement quelque part. Mais l'instant n'était plus à étudier ses réactions. Le vent n'accordait aucun répit, contre lequel Dan devait bander les muscles de sa jambe gauche. Au lieu d'embruns, c'était maintenant l'océan qui arrivait par paquets, balayant la chaussée, et les deux voitures tanguaient dangereusement sur leurs ressorts. Les trombes de pluie noyaient les deux hommes, transformaient la vareuse du policier en une chose informe, giflant la tête nue de Dan. Au-dessous d'eux l'océan écrasait sa fureur entre les assises de l'autoroute, orchestrait de son tonnerre la voix stridente de l'ouragan, et la violence des lames était telle que même là, sur le béton, Dan les sentait se répercuter dans tout son corps.

Sa gorge le brûlait. Les deux hommes avaient été progressivement contraints d'élever le ton, au point de se hurler les mots sans s'en rendre compte. « Rentrez dans la bagnole ! » cria-t-il. « Faites ce que je vous demande ! » Et il recula pour laisser passer le policier.

Celui-ci obéit (Dan restant lui-même sur le qui-vive un peu en retrait de la portière) et alluma son poste émetteur-récepteur. « Donnez-leur notre position. Dites-leur mon nom... Daniel Morris Henry... et ce que je vous ai déjà dit — qu'il ne s'agit pas d'une de leurs fusées et que je réclame la prime. Pour le reste, faites à votre guise. »

Le policier tourna ses boutons de mauvaise grâce, laissa s'écouler une minute environ, puis décrocha le microphone et se mit à appeler Boca Chica d'une voix monotone. De temps en temps il disait « Terminé » et se branchait sur le récepteur. Mais ils n'entendaient que le crépitement caractéristique provoqué par les perturbations radiotéléphoniques. Rien d'autre. De guerre lasse, le policier abandonna son récepteur.

— « Ecoutez, mon vieux, si nous n'obtenons pas de réponse maintenant, nous n'en aurons pas de la nuit. Ils sont peut-être en panne de radio à Boca Chica ; à moins que ça ne vienne de mon transmetteur... avec toute cette flotte... » Il pointa le menton en direction du large. « Combien de temps encore voulez-vous nous faire mariner ici ? » Il commençait à s'énerver, probablement parce qu'il avait une longue expérience des ouragans.

— « Essayez encore, » insista Dan. Il le surveillait attentivement, mais ne remarquait rien d'anormal dans ses gestes. Il ignorait la longueur d'ondes de Boca Chica — c'était le hic — mais il avait suffisamment eu l'occasion de se servir naguère d'une radio de police pour qu'on ne puisse lui faire n'importe quel autre genre de coup fourré.

Pendant cinq minutes encore le policier appela Boca Chica, au bout desquelles il s'arrêta de nouveau. « Pas un mot. En tout cas, moi, j'ai fait ce que vous vouliez. Ecoutez, mon vieux, il se peut que vous soyez tout bonnement un gars désireux d'empocher une prime de sauvetage comme vous le prétendez... et il se peut aussi que vous soyez un autre genre de coco. Mais ce qu'il y a de sûr, c'est que ce sont des vagues maousses qui

vont rappliquer, et dans pas longtemps. Alors pourquoi ne pas filer tout de suite et revenir tirer l'affaire au clair dès que ce coup de chien sera terminé ? »

Dan Henry serra les mâchoires. « Enlevez votre vibreur. Tout de suite. » Il n'avait désormais plus le choix. Partir avec ce flic équivalait à se faire coffrer pour refus d'obtempérer et voies de faits sur un policier dans l'exercice de ses fonctions. Il resterait bouclé jusqu'à ce qu'on veuille bien le relâcher. Entre-temps, quelqu'un d'autre aurait trouvé le moyen d'empocher à sa place les dollars de la Marine. La seule chose à faire était de réduire au silence la radio du flic, et que celui-ci parte en direction de Key West jusqu'à ce qu'il trouve un téléphone. En effet, rien ne prouvait que son poste ne fonctionnait plus sur la longueur d'ondes de la police.

Peut-être alerterait-il la Marine aussitôt après le commissariat. Et même dans le cas contraire, un de ses supérieurs préviendrait peut-être Boca Chica. Dans tous les cas — qu'il s'agît ou non d'une fusée américaine — c'était l'affaire du gouvernement. Et puis, ceux de Boca Chica arriveraient peut-être sur les lieux avant la police, ou presque en même temps, de sorte que lui, Dan, serait encore là pour dire son mot. S'il partait maintenant, il laissait échapper cette occasion.

En ayant ainsi décidé il se trouvait résolu à tenir bon, au plus fort de l'ouragan, sur un îlot qui faisait à peine trente mètres de large. « Allez, le vibreur. Tout de suite ! »

L'autre le regarda puis, tâtonnant dans l'espace restreint qu'occupait l'appareil radio, retira le petit cylindre en aluminium de son logement. Mais il demeurait prêt à bondir sur Dan.

« Ça colle. Laissez-le tomber par terre et filez. Vous pourrez le reprendre ici en même temps que votre flingue. Et pour le cas où vous auriez acquis un peu de jugeotte avant de trouver une cabine téléphonique, appelez la Ma... »

Le policier venait de jeter le vibreur que le vent balayait aussitôt jusque sous la Chevrolet. Et Dan allait laisser se refermer la portière de l'autre voiture, lorsqu'une lumière brillante surgit soudain d'entre les vagues déchaînées. Un rayon violet qui filait en ligne droite, coupait net l'espace éclairé par le phare rotatif, perçait à travers la pluie et le ciel noir pour se perdre en direction des astres invisibles.

— « Il y a... quelque chose *à l'intérieur* de ce truc ! » s'exclama le flic.

— « Mais démarrez donc ! » hurla Dan en claquant la portière.

Au-dessous d'eux, là où gisaient les rochers submergés, une sorte d'arc électrique bourdonnait entre les tenons obliques situés à l'avant de l'épave cependant que, tout autour, l'eau sautait en faisant des bulles. Malgré le tourbillonnement continuel des vagues, cette lumière aveuglante illuminait la Chose et les têtes de rochers contre lesquelles elle raclait, rendait l'eau complètement transparente — et c'était du sommet de cet arc que partait le rayon violet, sans un seul tremblotement, sans dispersion, droit comme une ligne qui eût été tirée du fin fond de l'enfer au firmament.

Les pneus de la voiture de police fumèrent en virevoltant sur la chaussée. « Je file chercher du renfort ! » hurla le conducteur dont la voix

domina à peine le ronflement du moteur. Il démarra en trombe. Les phares trouèrent la pluie et les paquets de mer, leur éclat tanguant de çà, de là sous les coups de boutoir du vent. L'ouragan avala presque aussitôt le hurlement de la sirène et Dan Henry se retrouva seul dans des ténèbres barrées de violet.

***

Privé de l'abri que lui avait offert la voiture de police, il fut cinglé de plein fouet par le vent, à moitié renversé, et ne retrouva son équilibre qu'en rencontrant le capot de la Chevrolet. Un jaillissement d'eau l'aveugla, fit danser des points rouges devant ses yeux. Il plia sous le choc, se frotta les paupières jusqu'au moment où la morsure du sel devint supportable, puis repartit en titubant vers le garde-fou. Les lames déferlaient maintenant à ses pieds, exactement comme elles le faisaient quelques heures auparavant — mais quatre mètres plus bas.

Giflé, cinglé, fouetté par les paquets de mer successifs, il put enfin se cramponner au parapet, tout en se protégeant le nez de son autre main pour pouvoir respirer.

Il ne vit rien de plus. La colonne de lumière violette jaillissait toujours de l'arc et l'on distinguait vaguement la masse noire de l'épave. Elle gisait maintenant par deux mètres de fond, ce qui amortissait le premier choc des vagues, et remuait mollement comme un gros poisson dans un aquarium.

Et tout à coup, Dan songea à la radio. Cette Chose avait perçu les appels répétés du flic ! Rien d'autre, en effet, ne s'était produit qui pût l'alerter à ce moment précis. Elle avait dû attendre encore un certain temps, analysant peut-être ce fait nouveau auquel elle se heurtait et, du même coup, remarquant pour la première fois l'éclat régulier du phare rotatif. Et pour la première fois depuis qu'elle était tombée dans l'océan — depuis des années sans doute — la Chose avait jugé bon d'envoyer un signal.

Mais où ? Et à qui ? Pas à lui en tout cas, ni au flic. Le rayon violet n'était pas dirigé sur l'autoroute. Il montait droit vers le ciel, droit vers les nuages d'encre où il se perdait.

Dan estima qu'il ne pouvait y avoir personne à l'intérieur. C'eût été impossible. Du reste il avait exprès raclé toute une surface de la coque, sans obtenir la moindre réponse aux coups donnés. Par ailleurs la Chose était à la mer depuis très longtemps, entièrement close, masse de métal tombée au fond, et ensuite poussée, roulée, balayée par les courants, et ne disposant que de ces deux tenons obliques pour reconnaître à l'aveuglette le monde qui l'entourait.

Naturellement, Dan pouvait se tromper. Il demeurait possible que la Chose renfermât une créature vivante, un être encore capable de respirer, par quelque phénomène physique inconnu, un air qui se renouvelait au fur et à mesure ; un être qui se nourrissait d'infimes rations de vivres en réserve et se débarrassait d'une façon quelconque de ses excréments. Mais il ne voyait pas comment. Au surplus, il semblait illogique, insensé qu'une

telle créature se fût laissée prendre au piège de la sorte sans être sûre de pouvoir jamais en réchapper.

Et puis, Dan se trompait peut-être du tout au tout. Rien ne prouvait que la Chose eût réagi spécialement contre ce qui se passait sur l'autoroute. Elle ignorait peut-être tout du monde extérieur, poursuivant un but qui n'avait rien à voir avec la Terre et ses habitants. Mais quoi qu'il en fût, et en admettant qu'il eût partiellement raison, Dan se demandait *qui* était capable d'envoyer de tels engins eux-mêmes capables d'atteindre notre planète et d'envoyer des signeaux lumineux vers les astres.

L'océan montait toujours, à une vitesse telle qu'il ne se contentait pas de cerner l'îlot, mais se ruait par-dessus la route pour retomber sur les rochers du côté du golfe. Les vagues se brisaient à mi-hauteur des flancs de la Chevrolet. Dan songea au vibreur du poste de radio : il devait être loin, maintenant ! Chassé en direction de l'ouest, rebondissant d'une vague à l'autre à la vitesse d'un projectile... Il esquissa une petite grimace en se disant qu'il lui faudrait remplacer le vibreur en payant de sa poche. Et encore, les flics ne le laisseraient probablement pas s'en tirer à si bon compte. Ils pouvaient l'accuser de vol, de dilapidation du bien public. Et si l'ouragan le balayait de ce misérable tas de rochers, ils n'auraient même pas à payer des frais de sépulture. Il rit pâteusement.

Il plia sous le coup de massue d'une nouvelle lame. Il s'était attaché au garde-fou à l'aide de son pantalon dont il avait noué les jambes au rail supérieur. La vague passa, le laissant nu et titubant, la chair de ses aisselles coupée par la toile serrée au maximum. Le vent se déchaînait contre lui, à présent, avec une fureur qu'il n'avait jamais encore subie même en penchant la tête hors de son camion filant à toute vitesse — et déjà une autre vague déferlait. L'eau était tiède mais l'ouragan l'évapora dès que Dan se retrouva exposé à sa pleine violence. Ses dents claquèrent. Il souleva un bras gourd, cherchant le nœud du pantalon. Oui, ça tenait bon. La toile mouillée s'était resserrée en une boule dure.

Du tonnerre, ce pantalon — et aussi, l'esprit pratique des ingénieurs des Ponts et Chaussées. Une bénédiction ! En construisant l'autoroute sur l'emplacement de l'ancienne voie ferrée, ils avaient tronçonné les rails pour les ficher solidement dans le béton, aménageant ainsi des garde-fous à l'aide de bonnes barres d'acier en T capables de supporter le poids d'une locomotive.

Dan ricana. L'acier tiendrait le coup, pas de doute. La toile aussi, ou alors le fabricant n'était qu'un mercanti. Restait le dénommé Dan Henry. Dan le Dur, Dan l'Increvable dont le torse risquait fort d'être coupé en deux, le Grand Dan de l'Oklahoma dont la peau déjà déchirée se déchirait encore sous le fouet des vagues qui l'assommaient contre le ciment. Dan dont la raison vacillait en se sentant peu à peu devenir une loque saignante...

« Dieu du ciel, est-ce bien pour de l'argent que je suis resté ? Non... non (encore une vague, gare au choc !) Non, plus maintenant. Quand la Chose en bas a dardé ce rayon violet et que je n'ai pas voulu décamper avec le flic, lui et moi avons compris qu'il n'était plus question de dollars. Mais de quoi ? Je n'en sais rien... »

Il remua péniblement, se retourna à moitié sur le côté et regarda la flèche de lumière violette. « Mais oui, va, envoie tes signaux, saleté ! Signale, ma vache, signale tant que tu voudras ! Comme ça, je sais que tu es toujours là... Tu t'accroches, hein ? Eh bien, moi aussi ! »

Oui... pourquoi avait-il choisi de rester ? Il lutta contre le lien qui l'enserrait, chercha à donner un peu plus de liberté à sa poitrine. Oui, pourquoi ? Dieu seul le savait — mais lui, Dan Henry, était bien de taille à trouver.

Pas pour les dollars. Fini. On n'en parle plus, des dollars. Alors, que reste-t-il ? Une question d'amour-propre... de gloriole ? Le Grand Dan, Dan le Costaud, l'homme fort qui ne s'en laissait pas conter par un simple ouragan... Etait-ce à cela qu'il pensait ?

Il eut un petit rire étranglé. Dan le Malabar ? Il était joli, le malabar ! Effondré comme un pantin vidé de sa bourre, nu comme un bébé et priant le bon Dieu que son pantalon ne craque pas. La tempête avait balayé son petit orgueil aussi sûrement qu'elle avait fait taire en lui l'idée de l'argent.

Bon. Mais alors, bon sang, *pourquoi ?* Il jura, envoya au diable Dan Henry et sa bêtise : il était resté là sans même savoir pourquoi ! Il restait là, au plus fort d'un ouragan, en passe d'être assommé, balayé, noyé, mis en pièces. Seul sur trente mètres d'îlot. Et personne pour venir à son secours.

Une autre vague arriva, s'abattit, assenant un tel coup à la Chevrolet qu'un des chapeaux de roue vola à travers la chaussée, et que la voiture alla donner de flanc contre le garde-fou. L'acier accusa le choc, s'incurva à l'extérieur et le véhicule demeura à moitié sorti de la route, retenu par le rail tordu au-dessus de l'eau. Les vagues moins fortes qui suivirent se ruèrent à la curée, multipliant les assauts rageurs entre lesquels on entendait gémir l'auto. Dan regardait d'un œil morne, éclairé par l'impassible lumière violette...

Déjà les portières de la Chevrolet étaient enfoncées, les vitres brisées. L'ouragan détruisait maintenant le plancher, emportait le pot d'échappement.

Un nouveau paquet de mer dessouda le rail horizontal à une extrémité. La voiture tangua, puis dérapa vers la droite et retomba sur un des tronçons verticaux. Elle y resta empalée par le radiateur, arrachant peu à peu les rivets de celui-ci, vomissant une eau rougeâtre presque aussitôt nettoyée par les vagues, tandis que l'essieu avant faisait sauter le béton qu'il raclait, et que l'arrière se soulevait de plus en plus. Le radiateur lâcha enfin, avec un bruit sec de dent brisée, et l'auto bascula d'un seul coup. Elle demeura en équilibre précaire sur sa roue avant gauche. Seuls la retenaient les rails verticaux du garde-fou qui cramponnaient encore l'arrière du chassis. Puis le capot céda à son tour, aussitôt emporté par l'ouragan où se perdit la plainte sonore du métal.

Dan songea qu'on l'obligerait peut-être également à remplacer le revolver du flic — et au même instant, le vent commença à mollir. L'eau hésita. Trois vagues traversèrent la chaussée, plus hautes que lorsque

l'ouragan les écrasait, mais plus lentes. Presque calmes. De même, les trombes déversées par le ciel s'espacèrent. C'était l'éclaircie, l'œil de la tempête.

Et le répit pour Dan Henry.

⁂

Il pouvait enfin se délivrer du lien qui lui meurtrissait les chairs, se remettre debout, vaciller, s'appuyer au garde-fou, rechercher d'un œil vide l'endroit où gisait la Chose...

Le rayon violet filait toujours à perte de vue suivant une trajectoire extraordinairement nette. Mais là, au-dessous de Dan, la mer faisait entendre un bruit nouveau qui n'avait rien à voir avec le rugissement brutal de l'ouragan. Un son aigu, lancinant, insupportable à l'oreille.

Délivrées du vent, les vagues sautaient librement, se heurtaient, se bousculaient sans arrêt, et Dan percevait l'écho assourdi de celles qui s'écrasaient en-dessous de l'autoroute, à la sortie de l'îlot. Mais la nuit était tout à coup plus sombre : il ne voyait en fait à peu près rien, sinon les pointes des vagues dont les rejaillissements jetaient de pâles reflets violets.

La Chose se trouvait sous plusieurs mètres d'eau. L'arc électrique n'apparaissait plus que comme une lumière dansante, et le rayon dardé vers le ciel semblait prendre naissance de lui-même entre les remous.

Dan chancela. Il faisait une chaleur étouffante, une moiteur poisseuse qui le prenait aux poumons, le faisait suffoquer. Il renversa la tête en arrière. Les nuages étaient coupés d'éclaircies où scintillait çà et là une étoile.

Et soudain, l'air vibra d'une note cristalline, mélodieuse comme une cloche lointaine, cependant qu'une éclatante lumière bleue surgissait du ciel. Une lumière en forme d'auréole, concentrique au rayon violet le long duquel elle descendait en crépitant, à une vitesse incroyable. Elle plongea droit dans l'océan, et à l'instant même où elle atteignit l'arc électrique Dan entendit une nouvelle note cristalline qui, cette fois, provenait de la Chose. Un frémissement parcourut la surface de l'eau, le rayon violet vacilla, et un anneau de lumière rouge émergea des vagues. Il s'éleva lentement jusqu'à environ trente mètres au-dessus de l'autoroute, puis se divisa pour donner deux nouveaux anneaux d'inégale importance dont l'un, le plus gros, monta soudain deux fois plus vite que l'autre. Et celui-là se scinda bientôt lui-même en deux, doubla encore de vitesse — et ainsi de suite, à perte de vue le long du rayon violet. Ils demeurèrent tous un moment suspendus dans l'espace, comme une échelle tendue vers les étoiles. Puis leur éclat diminua peu à peu, et le rayon violet s'éteignit avant qu'ils eussent complètement disparu.

D'un seul coup le ciel fut de nouveau vide, la Chose inerte et silencieuse au fond de l'eau. Des flammes dansèrent sous les paupières de Dan, l'obligèrent à cligner les yeux. Mais l'obscurité était telle qu'il arrivait à peine à distinguer les remous livides entre les rochers.

Et aussi, très loin encore sur l'autoroute, deux points lumineux qui allaient en grossissant. Deux phares, au-dessus desquels brillait un feu rouge tournant.

***

La voiture, dont la carrosserie était couverte de feuilles mouillées et de débris de palmes, stoppa pile devant Dan et son conducteur ouvrit la portière à la volée. Il suspendit son élan le temps de tourner la tête vers quelqu'un assis à ses côtés et d'exhaler : « Bonté divine, il a tenu le coup ! » Puis il sauta sur la chaussée. « Qu'est-il arrivé ? Ces lumières... savez-vous ce que c'était ? »

Dan leva les yeux vers le policier. « Vous avez pu passer... » mâchonna-t-il péniblement.

— « Oui, j'ai pu aller jusqu'à un poste de surveillance aérienne tenu par la Marine. Comme le téléphone était coupé, pas moyen d'avertir le commissariat. Mais j'ai trouvé là-bas un professeur et on est repartis ensemble dès qu'il y a eu l'éclaircie. D'après ses calculs, on a encore vingt minutes avant que ça recommence. »

Le professeur en question descendait à son tour de la voiture. Un petit homme mince et osseux portant lunettes, ficelé dans une tenue de toile trop courte toute fripée par l'humidité. Il regarda le rescapé, vit son torse rouge de sang et demanda : « Vous sentez-vous d'aplomb ? »

— « Bien sûr. »

— « Je suis affecté à la station de dépistage des satellites qui se trouve au nord d'ici. Cette chose, de quoi s'agit-il ? »

— « Elle est là. » Dan indiquait l'endroit d'un signe de tête. « Sous l'eau. On a répondu à ses signaux, puis elle a accusé réception et coupé la communication. Du moins, c'est ce que je crois.

— « Et il se pourrait bien que vous ayez raison. En tout cas, nous sommes limités par le temps. Je rendrai compte au commandant de secteur dès que le téléphone sera rétabli, mais pour le cas où nous viendrions à perdre cet engin, je voudrais y jeter dès maintenant un coup d'œil sommaire. »

— « Nous ne le perdrons pas, » grommela Dan.

Son interlocuteur arrêta sur lui un regard aigu. « Et qu'est-ce qui vous en donne la certitude ? »

— « Je l'ai calé entre les rochers. » Le ton de Dan s'était durci. « J'ai failli y laisser ma peau, j'ai bien cru boire à la grande tasse, mais je l'ai calé. Ensuite j'ai fauché le revolver d'un flic pour ne pas laisser cette Chose sans surveillance. Et si j'ai tenu le coup ici je vous dis, moi, que ce n'est pas pour qu'elle nous file maintenant sous le nez ! »

— « Je... oui, je comprends. » Le professeur se tourna vers le policier : « Si vous disposez d'un calmant quelconque dans votre trousse de secours... » suggéra-t-il à mi-voix.

— « Ça doit pouvoir se trouver, » acquiesça l'autre avec un regard en coin à l'adresse de Dan. « Je vais voir. »

— « Et dirigez donc votre projecteur sur cette chose, je vous prie. »

ajouta le professeur en se penchant au-dessus du parapet. « Quoique je ne pense pas que cela nous aidera beaucoup... »

Le pinceau lumineux fouilla les crêtes des vagues, mais il avait beau plonger sous l'eau, la Chose demeurait invisible. Le policier insista, promenant méthodiquement le projecteur jusqu'au moment où, perdant patience, Dan vint lui-même pointer le rayon droit sur l'emplacement cherché. « Et voilà, » grogna-t-il, « c'est là qu'elle est. »

— « Ouais ? Je ne vois rien, moi. »

— « C'est là, » répéta Dan. « Je suis payé pour le savoir, depuis le temps que je suis ici. » Il retourna s'appuyer au garde-fou, mais on ne voyait toujours aucune trace de l'engin.

— « Etes-vous bien sûr de vous ? » insista le professeur.

— « Parbleu ! Elle est là — mais sous quatre mètres d'eau. »

— « Bon, c'est entendu, » acquiesça le petit homme. « Dites-moi maintenant tout ce que vous avez pu noter à son sujet. »

— « Je pense qu'il s'agit d'une sorte de fusée sonde. Quelqu'un qui se trouve quelque part l'a envoyée jusqu'ici, il y a pas mal de temps déjà, pour découvrir certaines choses. Lesquelles ? Je n'en sais rien, et je ne sais pas non plus qui est ce quelqu'un. Mais je mettrais ma main à couper que pour une raison ou pour une autre il l'avait perdue et qu'il ignorait où elle se trouvait. Il ne l'a su que tout à l'heure, quand elle lui a signalé sa présence ici. Je ne sais pas pourquoi elle s'y est pris de cette façon, pourquoi elle n'a pas appelé plus tôt, ni pourquoi elle n'est pas retournée d'où elle est venue. »

— « Vous estimez qu'elle est venue d'un autre monde, alors ? »

Dan Henry regarda le professeur : « Et vous pas ? »

— « Si je le croyais, » articula le petit homme d'un ton ferme, « je serais déjà en route pour prévenir le commandant de secteur — ouragan ou pas ouragan. »

— « Donc, vous n'y croyez pas ? » insista Dan.

L'autre parut soudain mal à l'aise. « Non. »

— « Et vous n'*aimeriez* pas y croire ? »

Le professeur jeta un bref regard vers la mer.

— « Tenez... » Le policier revenait de la voiture, offrant à Dan un petit flacon plat rempli d'un liquide foncé. « Le calmant, » précisa-t-il avec un clin d'œil entendu.

D'un revers de la main, Dan envoya la bouteille se briser sur la chaussée.

— « Regardez ! » chuchota le professeur. « Là-haut ! »

Ils levèrent la tête — et aperçurent ce qui n'était encore qu'une ombre gigantesque sous les étoiles indécises : une masse aplatie, munie d'une multitude de petites ailes, et immobile au-dessus de l'océan.

— « Grand Dieu... » exhala le policier.

Un concert de notes cristallines retentit alors, produit par la Chose qui se trouvait sous les eaux, en même temps qu'un rayonnement violet crevait la surface et allait frapper la partie inférieure de l'engin surgi du ciel.

La réponse vint aussitôt, sous forme de flèches lumineuses qui zébrèrent

les ténèbres comme une pluie d'or rouge en fusion. Et les trois hommes virent la Chose remuer, les rochers se déplacer...

— « Des rayons de force, » murmura le professeur d'une voix étranglée. « Impossible... théoriquement. »

— « Mais que vont-*ils* faire ? » demanda le policier.

— « Repêcher cette chose... la récupérer, et la remmener là d'où *ils* sont venus. »

Dan égrena un chapelet d'injures.

L'engin qui planait au-dessus d'eux se mit à descendre obliquement, et ils sentirent l'air vibrer. Puis, au bout d'un instant, le bruit leur parvint : un ronronnement lointain qu'accompagnait une sorte de grincement métallique aigu.

Et la Chose qui était au fond de l'eau se soulevait toute seule, repoussait les rochers, remontait peu à peu à la surface...

— « Nous ferions mieux de ne pas rester là, » conseilla le professeur.

Le bruit lointain s'amplifiait, devenait insupportable aux oreilles. Le professeur et le policier reculèrent en direction de la voiture.

Mais pas Dan Henry. Il se redressa, rassembla toutes ses forces et sauta par-dessus le garde-fou.

Il nageait droit vers la Chose, sa vigueur décuplée par une colère sombre, secoué, aspiré, rejeté, projeté par les remous. Même ainsi il n'y serait certainement pas arrivé. Mais l'océan cédait peu à peu sous la puissance supérieure de la force qui halait l'engin. Les vagues faiblissaient. Les bras de Dan battirent l'eau avec cette précision que donne le désespoir, et au moment même où la Chose faisait surface, un dernier effort lui fit atteindre son but.

— « Non, ma vieille, » gronda-t-il en se cramponnant aux tenons. « Pas sans moi. On en a trop bavé ensemble depuis ce matin, nous deux. » Et il eut un petit rire froid à l'adresse de l'astronef au-devant duquel ils s'élevaient lentement.

(*Traduit par René Lathière.*)

ENVOIS DE MANUSCRITS

En raison du très grand nombre de manuscrits français qui nous sont envoyés, nous signalons que nous sommes **dans l'impossibilité** de les examiner avant un délai de quatre mois. Nous prions donc les auteurs de **bien vouloir s'abstenir de nous adresser une réclamation avant l'expiration de ce délai.** Nous nous excusons à l'avance de ne pouvoir répondre à ceux qui ne tiendraient pas compte de cette recommandation.

Rappelons également que les manuscrits non retenus ne sont pas rendus, sauf s'ils ont été accompagnés de timbres.

Une histoire épouvantable

par GASTON LEROUX

« Le sens du coup de théâtre grand-guignolesque, le goût du fait divers, et surtout un art consommé de ne jamais se prendre au sérieux. » C'est ainsi que Jacques Sternberg définit l'art de Gaston Leroux, en présentant une nouvelle de celui-ci dans l'anthologie « Les chefs-d'œuvre du crime » *(récemment éditée au Club du Livre Policier). Plus encore que dans* « L'homme qui a vu le diable » (1), *ces qualités sont particulièrement frappantes ici.* « Une histoire épouvantable » *mérite bien son nom, et ce récit serait en effet purement atroce s'il ne s'y mêlait un humour noir « énorme », qui nous fait penser que Leroux devait bien rire dans sa moustache en écrivant de pareilles horreurs !*



Le capitaine Michel n'avait plus qu'un bras, qui lui servait à fumer sa pipe. C'était un vieux loup de mer dont j'avais fait la connaissance en même temps que celle de quatre autres loups de mer, un soir, sur la terrasse d'un café de la Vieille Darse, à Toulon. Ils avaient naturellement navigué sur toutes les mers, avaient connu mille aventures ; et, maintenant qu'ils étaient à la retraite, passaient leur temps à se raconter des histoires épouvantables !

Seul, le capitaine Michel ne racontait jamais rien. Et comme il ne paraissait nullement étonné de ce qu'il entendait, cette attitude finit par exaspérer les autres, qui lui dirent :

— « Ah ! çà, capitaine Michel, il ne vous est donc jamais arrivé d'histoires épouvantables ? »

— « Si, » répondit le capitaine, en ôtant sa pipe de sa bouche, « si, il m'en est arrivé une... une seule !

» Mais elle est trop épouvantable. Vous ne pourriez pas l'entendre, j'ai essayé plusieurs fois de la raconter, mais tout le monde s'en allait avant la fin. »

Les quatre vieux loups de mer s'esclaffèrent, croyant qu'il se moquait d'eux, mais l'autre, se décidant tout à coup, posa, d'un mouvement nerveux de son unique bras. sa pipe sur la table. Ce geste rare était déjà, par lui-même, effrayant.

(1) « Fiction » n° 89

« Messieurs, » annonça solennellement le capitaine Michel, « je vais vous raconter comment j'ai perdu mon bras.

» A cette époque, il y a de cela une vingtaine d'années, je possédais au Mourillon une petite villa qui m'était venue par héritage, car ma famille a habité longtemps ce pays et moi-même j'y suis né. Je me plaisais à prendre quelque repos entre deux voyages au long cours, dans cette bicoque. J'aimais du reste ce quartier où je vivais en paix, dans le voisinage peu encombrant des gens de mer et de coloniaux qu'on apercevait rarement, occupés qu'ils étaient le plus souvent à fumer bien tranquillement l'opium ou bien encore à d'autres besognes qui ne me regardaient pas... Mais, n'est-ce pas ? chacun a ses habitudes et, pourvu qu'on ne dérange point les miennes, c'est tout ce que je demande, moi...

» Justement une nuit on dérangea l'habitude que j'avais de dormir. Un tumulte singulier, de la nature duquel il était impossible de me rendre compte, me réveilla en sursaut. Ma fenêtre, comme toujours, était restée ouverte. J'écoutai tout hébété une espèce de prodigieux bruit qui tenait le milieu entre le roulement du tonnerre et le roulement du tambour, mais de quel tambour ! On eût dit que deux cents enragées baguettes frappaient non point la peau d'âne, mais un tambour de bois...

» Et cela venait de la villa d'en face qui était inhabitée depuis cinq ans et sur laquelle la veille encore j'avais remarqué l'écriteau : « *A vendre* ».

» De la fenêtre de ma chambre, placée au premier étage, mon regard passait par-dessus le mur du jardinet qui entourait cette villa. J'en découvrais toutes les portes et fenêtres, même celles du rez-de-chaussée. Elles étaient encore closes comme je les avais vues dans la journée. Seulement, par les interstices des volets du rez-de-chaussée, j'apercevais de la lumière. Qui donc, quels gens, s'étaient introduits dans cette demeure isolée, à l'extrémité du Mourillon, quelle société avait pénétré dans cette propriété abandonnée pour y mener quel sabbat ?

» Le singulier bruit de tonnerre de tambour de bois ne cessait pas. Il dura bien une heure encore, et puis, comme l'aurore allait venir, la porte de la villa s'ouvrit et, debout sur le seuil, apparut, nu-tête, la plus radieuse créature que j'aie jamais rencontrée de ma vie. Elle était en toilette de soirée et, avec une grâce parfaite, tenait une lampe dont l'éclat faisait rayonner des épaules de déesse. Elle avait un bon et tranquille sourire pendant qu'elle disait ces mots que j'entendis parfaitement dans la nuit sonore :

» — « Au revoir, cher ami, à l'année prochaine !... »

» Mais à qui disait-elle cela ? Il me fut impossible de le savoir, car je ne vis personne auprès d'elle. Elle resta sur le seuil avec sa lampe quelques instants encore, jusqu'au moment où la porte du jardin s'ouvrit toute seule et se referma toute seule. Puis la porte de la villa fut fermée à son tour et je ne vis plus rien.

» Je crus que je devenais fou ou que je rêvais, car je me rendais parfaitement compte qu'il était impossible que quelqu'un traversât le jardin sans que je pusse l'apercevoir !

» J'étais encore là, planté devant ma fenêtre, incapable d'un mouvement

et d'une pensée, quand la porte de la villa s'ouvrit une seconde fois et la même radieuse créature apparut, toujours avec sa lampe et toujours seule.

» — « Chut ! » dit-elle, « taisez-vous tous !... Il ne faut pas réveiller le voisin d'en face... je vais vous accompagner. »

» Et, silencieuse et solitaire, elle traversa le jardin, s'arrêta à la porte sur laquelle donnait la pleine lumière de la lampe, et si bien que je vis distinctement le bouton de cette porte tourner de lui-même sans qu'aucune main se fût posée dessus. Enfin la porte s'ouvrit une fois encore toute seule devant cette femme, qui n'en marqua, du reste, aucun étonnement. Ai-je besoin d'expliquer que j'étais placé de telle sorte que je voyais à la fois devant et derrière cette porte, c'est-à-dire que je l'apercevais de biais ?

» La magnifique apparition eut un charmant signe de tête à l'adresse du vide de la Nuit qu'illuminait la clarté éblouissante de la lampe ; puis elle sourit et dit encore :

» — « Allons ! Au revoir ! A l'année prochaine... Mon mari est bien content. Pas un de vous ne manquait à l'appel... adieu, Messieurs ! »

» Aussitôt j'entendis plusieurs voix qui répétaient :

» — « Adieu, Madame !... Adieu, chère Madame !... à l'année prochaine... »

» Et comme la mystérieuse hôtesse se disposait à fermer la porte elle-même, j'entendis encore :

» — « Je vous en prie, Madame, ne vous dérangez pas !... »

» Et la porte se referma toute seule...

» Tranquillement, l'hôtesse revint chez elle. Les lumières du rez-de chaussée s'étaient alors éteintes, mais j'apercevais maintenant une lueur aux fenêtres du premier étage.

» En arrivant à la villa, la dame dit :

» — « Tu es déjà monté, Gérard ? »

» Je n'entendis point la réponse, mais la porte de la villa fut à nouveau refermée... et quelques instants plus tard, la lueur elle-même du premier étage s'éteignit.

» J'étais encore là à sept heures du matin, à ma fenêtre, regardant stupidement ce jardin, cette villa qui m'avaient fait voir des choses si singulières dans les ténèbres et qui, maintenant, dans le jour éblouissant, se présentaient à moi sous leur aspect accoutumé. Le jardin était désert et la villa paraissait tout aussi abandonnée que la veille...

» Or, ce jour-là, je n'avais que le temps de faire mon paquet, mes courses, dire adieu à quelques amis et prendre le train pour Le Havre, où un nouvel engagement avec la Transatlantique allait me tenir absent de Toulon onze ou douze mois durant.

» Quand je revins au Mourillon, je n'avais parlé de mon aventure à personne, mais je n'avais cessé d'y penser. La vision de la dame à la lampe m'avait poursuivi partout, et les dernières paroles qu'elle avait adressées à ses amis invisibles n'avaient cessé de résonner à mes oreilles : « Allons, au revoir ! A l'année prochaine ! »

» Et je ne songeais qu'à ce rendez-vous-là. J'avais résolu moi aussi de m'y trouver et de découvrir coûte que coûte la clef d'un mystère qui

devait intriguer jusqu'à la folie une honnête cervelle comme la mienne, laquelle ne croyait ni aux revenants ni aux histoires de vaisseaux fantômes.

» Hélas ! je devais bientôt découvrir que le ciel ni l'enfer n'étaient pour rien dans cette histoire épouvantable.

» Il était six heures du soir quand je pénétrai dans ma villa du Mourillon. C'était la veille de l'anniversaire de la fameuse nuit.

» La première chose que je fis en entrant chez moi fut de courir à ma fenêtre du premier étage et de l'ouvrir. J'aperçus aussitôt (car nous étions en été et il faisait encore grand jour) une femme de grande beauté qui se promenait tranquillement dans le jardin de la villa d'en face, en cueillant des fleurs. Au bruit que je fis, elle leva les yeux. C'était la dame à la lampe ! Je la reconnaissais ; elle était aussi belle le jour que la nuit. Elle avait la peau aussi blanche que les dents d'un nègre du Congo, des yeux plus bleus que la rade de Tamaris et une chevelure blonde et douce comme la plus fine étoupe ! Pourquoi ne l'avouerai-je pas ? En apercevant cette femme à laquelle je n'avais fait que rêver depuis un an, j'eus le cœur comme chaviré ! Ah ! ce n'était pas une ombre de mon imagination malade ! Elle était bien là devant moi, en chair et en os ! Derrière elle, toutes les fenêtres de la petite villa étaient ouvertes, fleuries par ses soins. Il n'y avait dans tout cela rien de fantastique.

» Elle m'avait donc aperçu et elle en marqua aussitôt du désagrément. Elle avait continué à faire quelques pas dans l'allée du milieu de son jardinet, et puis, haussant les épaules comme si elle était désappointée, elle dit :

» — « Rentrons, Gérard !... La fraîcheur du soir commence à se faire sentir... »

» Je regardai partout dans le jardin. Personne !... A qui parlait-elle ?... A personne !...

» Alors, elle était folle ?... Elle ne le paraissait guère.

» Je la vis s'acheminer vers sa maison. Elle en franchit le seuil, la porte se referma et toutes les fenêtres furent fermées par elle, aussitôt.

» Je ne vis ni n'entendis rien de particulier, cette nuit-là. Le lendemain matin à dix heures, j'aperçus ma voisine qui, en toilette de ville, traversait son jardin. Elle en ferma la porte à clef et prit aussitôt le chemin de Toulon. Je descendis à mon tour. Au premier fournisseur que je rencontrai, je lui montrai cette silhouette élégante et lui demandai s'il connaissait le nom de cette femme, et il me répondit :

» — « Mais parfaitement, c'est votre voisine ; elle habite avec son mari la villa Makoko. Ils sont venus s'y installer il y a un an, au moment de votre départ. Ce sont des ours, ils n'adressent jamais la parole à personne « en dehors du nécessaire », mais, vous savez, au Mourillon, chacun vit à sa guise et l'on ne s'étonne de rien. Ainsi, le capitaine...

» — « Quel capitaine ? »

» — « Le capitaine Gérard... oui, à ce qu'il paraît que le mari est un ancien capitaine d'infanterie de marine... eh bien, on ne le voit jamais... Quelquefois, quand on a des provisions à déposer chez eux et que la

« dame » n'est pas là, on l'entend qui vous crie derrière la porte de les laisser sur le seuil, et il attend que vous soyez loin pour les prendre. »

» Vous pensez bien que j'étais de plus en plus intrigué. Je descendis à Toulon pour interroger l'architecte-gérant qui avait loué la villa à ces gens-là. Lui non plus n'avait jamais vu le mari, mais il apprit qu'il s'appelait Gérard Beauvisage. A ce nom, je poussai un cri. Gérard Beauvisage, mais je le connaissais ! J'avais un vieil ami de ce nom-là que je n'avais pas revu depuis plus de vingt-cinq ans et qui, officier de l'infanterie coloniale, avait quitté Toulon, à cette époque, pour le Tonkin ! Comment douter que ce fût lui ? En tout cas, j'avais toutes les raisons naturelles possibles pour aller frapper à sa porte ; et, pas plus tard que ce soir même, qui était le fameux soir anniversaire où il attendait ses amis, j'étais décidé à aller lui serrer la main.

» En rentrant au Mourillon, j'aperçus devant moi dans le chemin creux qui conduisait à la villa Makoko la silhouette de ma voisine. Je n'hésitai pas, je hâtai le pas et la saluai :

» — « Madame, » lui dis-je, « j'ai l'honneur de parler à Madame la Capitaine Gérard Beauvisage ? »

» Elle rougit et voulut passer son chemin sans répondre.

» « Madame, » insistai-je, « je suis votre voisin, le capitaine Michel Alban... »

» — « Ah ! » fit-elle aussitôt, « excusez-moi, Monsieur... le capitaine Michel Alban, mon mari m'a beaucoup parlé de vous... »

» Elle paraissait horriblement gênée, et, dans ce désarroi, elle était plus belle encore si possible. Je continuai, malgré le désir certain qu'elle avait de s'évader :

» — « Madame, comment se fait-il que le capitaine Beauvisage soit revenu en France, à Toulon, sans le faire savoir à son plus vieil ami ? Madame, je vous serais particulièrement obligé de faire savoir à Gérard que j'irai l'embrasser pas plus tard que ce soir. »

» Et, voyant qu'elle hâtait le pas, je la saluai, mais, à mes derniers mots, elle se retourna dans une agitation de plus en plus inexplicable.

» — « Impossible ! » fit-elle, « impossible, ce soir... je... je vous promets de parler de votre rencontre à Gérard... »

» Et elle ajouta, sur un ton singulièrement triste :

» « Il faut excuser Gérard, Monsieur... Nous ne voyons personne... personne... Adieu, Monsieur... »

» — « Madame, » fis-je, très énervé, « le capitaine Gérard et Madame Gérard reçoivent quelquefois des amis... ainsi, ce soir, ils attendent ceux à qui ils ont donné rendez-vous l'année dernière... »

» Elle jeta un cri :

» — « Ah ! » fit-elle, « ça, c'est exceptionnel !... c'est tout à fait exceptionnel !... Ce sont *des amis exceptionnels !* »

» Là-dessus, elle s'enfuit, mais elle s'arrêta soudain dans sa fuite et se retourna de nouveau vers moi, plus pâle qu'une morte :

» « Surtout ! » supplia-t-elle, « *surtout ne venez pas ce soir !* »

» Elle disparut derrière le mur. Moi, je rentrai chez moi. Je n'eus garde

de me montrer à la fenêtre qui donnait sur le jardin. Mais tout de même, je surveillai mes voisins. Ils ne se montrèrent point. Bien avant la nuit, les volets étaient fermés ; mais quand tomba le soir, j'aperçus, dans leurs interstices, des lumières, des lueurs, comme j'en avais vu lors de la très singulière nuit, un an auparavant. Seulement, je n'entendais pas encore le prodigieux bruit de tonnerre de tambour de bois.

» Ma résolution était prise. Me rappelant la toilette de soirée de la dame à la lampe, je passai mon habit et je descendis.

» Sur le seuil de la villa Makoko, je tournai à tout hasard le bouton de la porte, ce bouton que j'avais vu naguère tourner tout seul. La porte s'ouvrit. *On attendait donc quelqu'un...*

» Je traversai le jardinet entre les deux bordures de verveines en fleur. Arrivé à la porte de la villa, je frappai.

» — « Entrez ! » cria une voix.

» Je reconnus la voix de Gérard. Joyeusement j'entrai donc dans la maison. Ce fut d'abord le vestibule, et puis, comme la porte d'un petit salon se trouvait ouverte, et que ce salon était éclairé, j'y pénétrai en appelant :

» — « Gérard ! C'est moi !... C'est moi, Michel Alban, ton vieux camarade !... »

» — « Ah ! ah ! ah... tu t'es donc décidé à venir, mon vieux, mon bon Michel !... Je le disais justement tantôt à ma femme... Celui-là, ça me fera plaisir de le revoir !... Mais c'est le seul *avec nos amis exceptionnels !...* Sais-tu que tu n'as pas beaucoup changé... mon vieux Michel !...

» Il me serait impossible de vous décrire ma stupéfaction. J'entendais Gérard, mais je ne le voyais pas ! Sa voix résonnait à mes côtés, et il n'y avait personne à mes côtés. Je n'apercevais personne dans le salon !...

» La voix reprit :

» « Assieds-toi ! Ma femme va venir, car elle va se rappeler qu'elle m'a oublié sur la cheminée... »

» Je levai la tête... et alors, je découvris... tout en haut... tout en haut d'une haute cheminée, un buste.

» C'était ce buste qui parlait. Il ressemblait à Gérard. C'était le buste de Gérard. Il était placé là, comme on a coutume de placer des bustes sur des cheminées... C'était un buste comme en font les sculpteurs, c'est-à-dire sans bras.

» Le buste me dit :

» « Je ne pourrai pas te serrer dans mes bras, mon vieux Michel, car, comme tu le vois, je n'en ai plus, mais tu peux me prendre, en te haussant un peu, dans les tiens, et me descendre sur la table. Ma femme m'avait posé là dans un mouvement d'humeur, parce que, disait-elle, je la gênais pour ranger le salon... »

» Et le buste éclata de rire.

» Je crus encore être victime de quelque illusion d'optique comme il arrive dans les foires où l'on voit ainsi, grâce au jeu des glaces, des bustes bien vivants qui ne sont attachés à rien ; mais je dus, après avoir déposé

mon ami sur la table comme il me le demandait, constater que cette tête et ce tronc sans jambes et sans bras étaient bien tout ce qui restait de l'admirable officier que j'avais connu autrefois. Le tronc reposait directement sur un petit chariot en usage chez les culs-de-jatte, mais mon ami n'avait même plus le commencement des jambes qu'on voit encore aux culs-de-jatte. Quand je vous dis que mon ami n'était plus qu'un buste !...

» Les bras avaient été remplacés par des crochets et je ne pourrais vous dire comment il s'y prenait pour, tantôt appuyé sur un crochet, tantôt sur l'autre, bondir, sauter, reculer, accomplir cent mouvements rapides qui le précipitaient de la table sur une chaise, d'une chaise sur le parquet, où il me riait dans la barbe. Il paraissait très gai.

» Quant à moi, j'étais consterné, je ne prononçais pas une parole, je regardais cet avorton faire ses pirouettes et me dire avec son ricanement inquiétant :

» « J'ai bien changé, hein ? Avoue que tu ne me reconnais plus, mon vieux Michel !... Tu as bien fait de venir ce soir... Nous allons nous amuser... *nous recevons nos amis exceptionnels*... parce que tu sais, en dehors d'eux... je ne veux plus voir personne... non, personne... histoire d'amour-propre... Nous n'avons même pas de domestique... attends-moi ici... je vais passer un smoking... »

» Il s'en alla, et aussitôt la dame à la lampe apparut. Elle avait la même toilette de gala que l'année précédente. Dès qu'elle me vit, elle pâlit comme je l'avais vue pâlir tantôt au milieu du chemin, et elle me dit d'une voix sourde :

» — « Ah ! vous êtes venu... Vous avez eu tort, capitaine Michel... j'avais fait votre commission à mon mari... mais je vous avais défendu de venir ce soir... Si je vous disais que lorsqu'il a su que vous étiez là, il m'avait chargé de vous inviter pour ce soir... Je n'en ai rien fait... C'est que, » ajouta-t-elle, très gênée, « j'avais mes raisons pour cela... nous avons *des amis exceptionnels* qui sont quelquefois gênants... oui... ils aiment le bruit, le tapage. Vous avez dû entendre l'an dernier... » ajouta-t-elle, en glissant vers moi un regard sournois. « Eh bien, promettez-moi de partir de bonne heure... »

» — « Je vous le promets, Madame, » fis-je, cependant qu'une inquiétude étrange commençait à s'emparer de moi devant ces propos dont je ne parvenais pas à saisir tout le sens. « Je vous promets cela, mais pourriez-vous me dire comment il se fait que je retrouve aujourd'hui mon ami « dans un état pareil » ? Quel affreux accident lui est-il donc arrivé ?... »

» — « Aucun, Monsieur, aucun... Il ne lui est arrivé aucun accident... J'ai épousé le capitaine comme ça ! Mais excusez-moi, Monsieur, nos invités vont arriver et il faut que j'aide mon mari à passer son smoking... »

» Elle me laissa seul, affalé dans cette unique et abrutissante pensée : *elle avait épousé le capitaine comme ça !* Et presque aussitôt j'entendis du bruit dans le vestibule, un curieux bruit qui me rappelait, en sourdine, le bruit du tonnerre de tambour de bois. Presque aussitôt ce bruit fut suivi par l'apparition sur leurs petits chariots de quatre culs-de-jatte, sans jambes et sans bras, qui me regardèrent avec ébahissement. Ils étaient tous en tenue

de soirée, très corrects, avec des plastrons éblouissants. L'un avait un pince-nez en or, l'autre — un vieillard — une paire de bésicles, le troisième un monocle et le quatrième se contentait de ses yeux fins et intelligents pour me considérer avec ennui. Tous quatre cependant me saluèrent de leurs petits crochets, puis, tournant sur leurs planchettes, tinrent un conciliabule dans un coin.

» Dieu ! qu'ils étaient bizarres, ces gnômes !... Il en arriva d'autres, par deux, par trois... et tous me considéraient avec surprise, inquiétude ou ironie...

» Moi, j'étais intérieurement affolé devant tant de culs-de-jatte... Car enfin, si je commençais à voir clair dans la plupart des phénomènes qui m'avaient tant remué la cervelle, et si les culs-de-jatte expliquaient, par leur présence, bien des choses, la présence des culs-de-jatte, elle, restait à expliquer, et aussi la monstrueuse union de cette magnifique créature avec cet affreux morceau réduit d'humanité !...

» Certes, je comprenais maintenant que les petits troncs ambulants devaient passer inaperçus de moi dans l'étroite allée du jardinet bordée de buissons de verveine, et sur le chemin encaissé entre deux courtes haies, et, en vérité, quand alors je me disais qu'il était impossible que je ne visse point passer quelqu'un dans ces sentiers, je ne pouvais penser qu'à quelqu'un qui serait passé sur ses deux jambes !...

» Le bouton de la porte lui-même n'avait plus pour moi de mystère, et j'apercevais maintenant dans ma pensée l'invisible crochet qui le faisait tourner...

» Enfin le prodigieux bruit de tonnerre de tambour de bois ne devait être que celui de tous ces petits chars et de tous ces crochets battant le parquet, à l'heure sans doute où, après un excellent dîner, messieurs les culs-de-jatte s'offraient un petit bal...

» Oui, oui, tout cela s'expliquait... mais je sentais bien en regardant leurs étranges yeux ardents et en écoutant leurs bruits singuliers de pincettes qu'il y avait quelque chose de terrible encore à expliquer et que tout le reste, qui m'avait étonné, ne comptait pas.

» Sur ces entrefaites, Mme Gérard Beauvisage ne tarda pas à arriver, suivie de son mari. Le couple fut accueilli par des cris de joie... Les petits crochets leur adressèrent un « ban » infernal. J'en étais tout étourdi. Il y avait des culs-de-jatte partout... sur la table, sur les chaises, sur des sellettes, à la place des potiches absentes, sur une desserte. On fit les présentations. C'étaient pour la plupart des gens très bien... avec des titres et des particules... Lord Vilmore était celui qui se tenait certainement le mieux, avec sa belle barbe dorée dans laquelle il passait tout le temps son crochet. Il ne sautait point de meuble en meuble comme les autres et n'avait point l'air de s'envoler comme une grosse chauve-souris.

» — « Nous n'attendons plus que le docteur, » fit entendre la maîtresse de maison qui, de temps à autre, me regardait avec une tristesse évidente et qui vite se reprenait à sourire à ses invités.

» Le docteur arriva. Celui-ci était encore un cul-de-jatte, mais il avait conservé ses deux bras !

» Il en offrit un à Mme Gérard pour passer dans la salle à manger. Je veux dire que celle-ci lui prit le bout des doigts.

» Le service était dressé dans une salle aux volets bien clos. De grands candélabres éclairaient une table qui était couverte de fleurs et de hors-d'œuvre. Pas un fruit. Les douze culs-de-jatte sautèrent aussitôt sur leurs chaises et commencèrent à « pignocher », de leurs crochets, dans les raviers.

» Et puis, subitement, les crochets restèrent en place et il me parut que s'établissait chez les convives ce que l'on qualifie d'ordinaire de *silence pénible.*

» Tous les yeux étaient tournés vers Mme Gérard, à côté de laquelle le capitaine m'avait placé, et je vis que celle-ci baissait le nez dans son assiette, d'un air très embarrassé. Alors, mon ami Gérard dit, en frappant avec ostentation ses crochets l'un contre l'autre :

» — « Eh bien, mes pauvres amis, que voulez-vous ?... On n'a pas tous les jours la chance de l'année dernière !... Ne vous désolez pas !... Avec un peu d'imagination, nous arriverons tout de même à être aussi gais... »

» Et se tournant vers moi tandis qu'il soulevait par une petite anse le verre qu'il avait devant lui :

» « A ta santé, mon vieux Michel !... A notre santé à tous ! »

» Et tous soulevèrent leurs verres avec leurs petites anses du bout de leurs crochets. Ces verres se balançaient au-dessus de la table d'une façon très bizarre. Mon amphytrion continuait :

» « Tu n'as pas l'air très « à la hauteur », mon vieux Michel ! Je t'ai connu plus gai, plus en train. Est-ce parce que nous sommes « comme ça » que ça te rend triste ? Que veux-tu ? On est comme on peut, mais il faut rire. Nous sommes réunis tous ici, *des amis exceptionnels,* pour rire et pour fêter le bon temps où nous sommes tous devenus « comme ça »... Pas vrai, messieurs de la *Daphné ?* »

» Alors, » continua de raconter le capitaine Michel, avec un soupir des plus lugubres, « alors, mon vieux camarade m'expliqua qu'autrefois sur la *Daphné,* un paquebot qui faisait les mers de l'Extrême-Orient, tous ces gens-là avaient fait naufrage ; que l'équipage s'était enfui sur les chaloupes et que ces malheureux s'étaient trouvés, eux, sur un radeau de fortune. Une jeune Anglaise, admirablement belle, qui avait perdu un parent dans la catastrophe, avait été recueillie également sur le radeau. Ils se trouvèrent sur ces planches treize en tout qui, au bout de trois jours, avaient épuisé toutes leurs provisions de bouche et au bout de huit jours mouraient de faim. C'est alors que, comme il arrive dans la chanson, on s'était entendu pour « tirer au sort qui serait mangé »...

» Messieurs, » ajouta le capitaine Michel, de plus en plus sinistre, « ce sont des choses qui sont arrivées plus souvent peut-être qu'on n'a eu l'occasion de le raconter, car la grande bleue a dû passer quelquefois sur ces digestions-là...

» Donc, on allait tirer au sort sur le radeau de la *Daphné* quand une voix, celle du docteur, s'éleva :

» — « Madame et messieurs, » disait le docteur, « dans le naufrage qui a emporté tous vos biens, j'ai conservé, moi, ma trousse et mes pinces

hémostatiques. Voici ce que je vous propose : il est inutile que l'un de nous coure le risque d'être mangé tout entier. Tirons au sort, d'abord un bras ou une jambe, à volonté... et puis on verra demain comment le jour est fait et si une voile ne se montre pas à l'horizon !... »

A cet endroit du récit du capitaine Michel, les quatre vieux loups de mer commencèrent à se taper sur les cuisses.

— « Elle est très drôle, ton histoire ! » bouffonna cet imbécile de Zinzin. « Ils vont se couper les bras et les jambes à tour de rôle... Elle est très drôle, mais elle n'est pas épouvantable du tout !... »

— « Elle n'est pas épouvantable *parce qu'elle est logique !...* » surenchérit le capitaine Chaulieu (ce bougre de Chaulieu). « Veux-tu que je te raconte, moi, la fin de ton histoire ? Tu me diras si ce n'est pas ça !... Sur leur radeau, ils tirent donc à la courte paille. Le sort tombe sur la plus belle !... Oui, sur une jambe de la miss... Ton ami, le capitaine Gérard, qui est un galant homme, offre la sienne à la place et puis il se fait couper les autres membres pour que la miss reste tout entière !... »

— « Oui, mon vieux !... Oui, mon vieux !... Tu y es ! » glapit le capitaine Michel, qui avait envie de casser la figure à ces quatre brutes qui trouvaient son histoire « drôle ». « Oui !... Et ce qu'il faut ajouter, c'est que lorsque le sort tomba sur les membres du capitaine Gérard, *qui n'en avait plus*, et qu'il fut question de couper les membres de Miss Madge parce qu'il ne restait plus dans toute la société que ceux-là, exception faite des deux bras si utiles du docteur, le capitaine Gérard eut le courage de se faire couper encore, à ras du tronc, les pauvres pilons qu'une première opération lui avait laissés ! »

— « Et la miss ne pouvait mieux faire, » éclata Zinzin qui étouffait de rigolade, « que d'offrir au capitaine Gérard cette main qu'il lui avait si héroïquement conservée ? »

— « Parfaitement ! » rugit le capitaine Michel. « Parfaitement ! Et si vous trouvez ça drôle !... »

— « Et est-ce qu'ils ont mangé tout ça tout cru ? » questionna ce grand niais de Bagatelle.

Le capitaine Michel donna un si lourd coup de poing sur la table que les soucoupes sautèrent comme des balles élastiques.

— « Vos gueules !... Je ne vous ai encore rien dit ! *C'est maintenant que ça va devenir épouvantable !* »

Et comme les quatre autres se regardaient encore en pouffant, le capitaine Michel pâlit. Alors ils comprirent que ça allait se gâter et ils se remirent à fumer en silence.

« Oui, l'épouvantable, messieurs, » reprit Michel, de son air le plus sombre, « l'épouvantable était que ces gens, qui furent sauvés un mois plus tard par une tartane chinoise qui les déposa aux rives du Yang-tsé-Kiang où ils se dispersèrent, *l'épouvantable était que ces gens avaient gardé le goût de la chair humaine* et que, revenus en Europe, ils avaient décidé de se réunir une fois l'an pour renouveler *autant que possible* leur abominable festin !... Ah ! messieurs, je ne fus point longtemps à comprendre cela !... D'abord, il y eut l'accueil peu enthousiaste fait à certains plats

que Mme Gérard apportait elle-même sur la table. En vain osait-elle prétendre, du reste assez timidement, que « *c'était à peu près ça* » ; les convives se trouvaient d'accord pour ne l'en point féliciter. Seules, les tranches de thon grillées furent acceptées sans trop grande défaveur, parce qu'elles étaient, selon l'expression terrible du docteur, « bien sectionnées » et que, « si le goût n'était pas complètement satisfait, l'œil au moins était trompé... » Mais le tronc à bésicles eut un succès général en déclarant que *ça ne valait pas le couvreur !*

» En entendant cela, je sentis que mon sang se retirait de mon cœur, » gronda sourdement le capitaine Michel, « car je me rappelai que l'année précédente, à pareille époque, un couvreur s'était tué en tombant d'un toit, dans le quartier de l'Arsenal, et qu'on avait retrouvé son corps *moins les bras !...*

» Alors... oh ! alors... je ne pus m'empêcher de songer au rôle qu'avait dû nécessairement jouer ma belle voisine dans ce drame horrible et culinaire !... Je tournai les yeux du côté de Mme Gérard et je remarquai qu'elle venait de remettre ses gants, des gants qui lui montaient jusqu'aux épaules... et aussi qu'elle avait, sur ses épaules, hâtivement jeté un fichu qui les cachait à tous entièrement. Mon voisin de droite, qui était le docteur, et qui était le seul de tous ces hommes-troncs à avoir des mains, avait également remis ses gants.

» Au lieu de chercher, sans la trouver d'ailleurs, la raison de cette bizarrerie nouvelle, j'aurais certes mieux fait de suivre le conseil de ne pas m'attarder en ce lieu, conseil que m'avait donné, au commencement de cette soirée maudite, Mme Gérard, *conseil que, du reste, elle ne me renouvelait plus !*

» Après m'avoir manifesté pendant la première partie de ces étonnantes agapes un intérêt où je démêlais (je ne savais pourquoi) un peu de compassion, Mme Gérard évitait maintenant de me regarder et prenait une part qui m'attrista beaucoup à la plus effroyable conversation que j'eusse entendue de ma vie. Ces petits quarts d'hommes, fort activement et avec mille bruits de pincettes et en choquant leurs petits verres à anses, se faisaient d'amers reproches ou s'adressaient de vives congratulations à propos « *du goût qu'ils avaient* » ! Horreur ! Lord Vilmore qui, jusqu'alors, avait été si correct, faillit en venir aux crochets avec le cul-de-jatte à monocle parce que celui-ci l'avait trouvé coriace, et la maîtresse de céans eut toutes les peines du monde à mettre les choses au point en répliquant au tronc-monocle — lequel devait être au moment du naufrage un bel adolescent — *qu'il n'était guère agréable non plus de tomber « sur une bête trop jeune* ».

— « Ça ! » ne put s'empêcher d'interrompre le vieux loup de mer Dorat, « ça, c'est encore rigolo ! »

Je crus que le capitaine Michel allait lui sauter à la gorge : d'autant plus que les autres semblaient se gargariser d'une joie tout intime et faisaient entendre de petits gloussements fantaisistes. Ce fut tout juste si ce brave capitaine parvint à se maîtriser.

Après avoir soufflé comme un phoque, il dit à l'imprudent Dorat :

— « Mon vieux, vous avez encore vos deux bras et je ne vous souhaite point, pour que vous trouviez cette histoire épouvantable, d'en perdre un comme il m'est arrivé de perdre le mien, cette nuit-là...

» Les troncs, messieurs, avaient beaucoup bu. Quelques-uns avaient sauté sur la table, devant moi, et regardaient mes bras de telle sorte que, gêné, je finis par les dissimuler autant que possible en enfonçant mes mains jusqu'au fond de mes poches...

» Je compris alors — pensée foudroyante — pourquoi le docteur et Mme Gérard *avaient remis leurs gants !* Je compris cela à la férocité soudaine qui s'alluma dans certains regards... Et, dans le moment même, le malheur ayant voulu que j'eusse envie de me moucher, et que je fisse un geste instinctif qui découvrit, sous ma manchette, la blancheur de ma peau, trois terribles crochets s'abattirent aussitôt sur mon poignet et m'entrèrent dans les chairs ! Je poussai un cri horrible... »

— « Assez, capitaine, assez ! » m'écriai-je en interrompant le récit du capitaine Michel (jusqu'alors je n'avais encore rien dit.) « Assez ! C'est vous qui avez raison, je m'enfuis... je ne peux pas entendre davantage... »

— « Restez, monsieur, » ordonna le capitaine. « Restez, parce que je vais vite terminer cette histoire épouvantable qui fait rire quatre imbéciles... Quand on a du sang phocéen dans les veines, » déclara-t-il avec un accent d'indicible mépris en se tournant vers les quatre loups de mer, qui visiblement étouffaient de l'effort qu'ils faisaient pour se retenir de rire, « quand on a du sang phocéen dans les veines, c'est pour longtemps ! *Et quand on est de Marseille, on est condamné à ne plus croire à rien !* C'est donc pour vous, monsieur, natif de Toulon, c'est-à-dire d'une ville *où l'on n'a pas besoin d'inventer,* pour vous seul que je parle, et, n'ayez crainte, je passerai les plus horribles détails, sachant ce que peut supporter le cœur d'un galant homme. La scène de mon martyre se passa si rapidement que je ne me rappelle que des cris sauvages, la protestation de quelques-uns, la ruée des autres, pendant que Mme Gérard se levait en gémissant : « Surtout, ne lui faites pas de mal ! » J'avais voulu me lever d'un bond, mais j'avais tout autour de moi une ronde de troncs fous qui me fit trébucher, tomber, et je sentis leurs affreux crochets qui rendaient ma chair prisonnière comme est prisonnière la viande de boucherie au croc de l'étal ! Oui, oui, monsieur, pas de détails !... Je vous l'ai promis !... D'autant mieux que je ne pourrais plus vous en donner... car je n'assistai point à l'opération. Le docteur, en guise de bâillon, m'avait mis un tampon d'ouate chroloformée sur la bouche. Quand je revins à moi, monsieur, j'étais seul, solidement ficelé sur la table de la cuisine, et j'avais un bras de moins.

» Rassurez-vous !... J'ai fini ou à peu près... Ces horribles troncs, leur passion satisfaite, avaient dû comprendre toute l'étendue de leur forfait, et ils étaient allés me digérer ailleurs...

» Derrière eux, ils avaient laissé les portes ouvertes... mais on ne vint me délivrer que deux jours plus tard... à moitié mourant de faim...

» *Car les misérables ne m'avaient laissé que l'os !* »

Notre conte ultra-bref

Le joueur de flûte

par ANNE MERLIN

Nous marchions le long de la Seine.

Dans un café désert, derrière la vitre, il y avait un énorme chien noir, tout jeune. Démèter a frappé à la vitre, et le chien a levé la tête et son regard a croisé le mien.

Nous marchions le long de la Seine, poursuivies par une mauvaise humeur tenace, blonde et longiligne.

C'était un quatorze juillet, les baraques foraines éclairaient le boulevard Saint-Michel, mais la Seine était toute seule, barrée seulement d'un éclair rouge.

Nous avons pénétré dans la Cour des Miracles, clochards et arabes se côtoyaient dans une commune ivresse. Faiblement des lampions éclairaient le centre.

Il n'y avait pas d'estrade, pas d'orchestre même à vrai dire. Mais dans une roulotte une famille de gitans faisait danser la foule.

J'ai mis longtemps à comprendre. J'avais peu dansé, j'avais cru danser comme une petite fille, comme l'enfant blond au blouson rouge qui tournait sans fin dans les bras d'un cavalier de six ans. Et puis, voici que j'ai écouté la musique. Les musiciens, l'homme noir, les hommes rouges, l'enfant à la ceinture cloutée tiraient de leurs violons une musique oubliée, des danses qu'on ne sait plus danser, parce qu'elles ont vingt ans. C'est à ce moment-là, je pense, que j'ai su que j'étais passée du côté de l'impossible, que je fêtais avec Paris un quatorze juillet qui n'était pas né, qui ne naîtrait jamais pour être fêté, celui de 1940.

J'ai levé les yeux vers l'homme noir. A-t-il su que j'avais compris ? Il est descendu de l'estrade, a chaussé des guêtres à grelots et un bonnet à sonnailles. Sur son dos il a hissé un ensemble hétéroclite, il a adapté les courroies à ses talons. L'accordéon maintenant. Et l'homme noir, l'homme orchestre s'est mis à jouer, lentement d'abord, puis plus vite, et puis il a tourné sur lui-même, vite, plus vite, plus vite encore.

— « C'est le diable, » m'a dit Démèter.

C'était le diable en effet. Mais il était trop tard pour le dire.

L'homme orchestre virait de plus en plus vite. Le bébé blond au blouson rouge s'est mis à tourner aussi, puis la foule, et Démèter, et moi... Tout en virant, tout en tournant, l'homme noir s'est approché du quai ; toujours virant, toujours tournant, il a descendu les marches vers l'eau ; toujours virant, toujours tournant, il a pénétré dans la Seine, et l'enfant blond, et la foule.

Nous marchons le long de la Seine...



Faut-il choisir ce métier ?

par HENRI DAMONTI

Voici la cinquième nouvelle d'Henri Damonti dans « Fiction ». *Comme les précédentes* (1), *c'est une promenade dans un univers fantasque, régi par des lois abracadabrantes, et où le décalage naît d'une description à la fois réaliste et fantasmagorique des faits. Un de nos lecteurs nous a écrit que l'œuvre de Damonti avait « le charme et l'embrouillement des rêves inachevés ». Elle en a aussi le symbolisme plus ou moins inquiétant, qu'on est libre d'interpréter à sa guise. Ainsi que l'aspect de libre jaillissement, matérialisé par un style à la saisissante fluidité.*



APRES avoir longuement étudié la vie des prophètes et supputé les inconvénients et les avantages d'une pareille vie, je décidai d'en devenir un moi-même. C'est chose facile et à la fois difficile. Facile parce qu'il suffit, et chacun le sait, de trouver l'insertion de son temps vécu dans le Temps Absolu. Difficile parce que le Temps Absolu ne se trouve pas en vente, et quoiqu'il encercle le pays comme un ennemi, rien à faire sans un certain effort. Or il n'y a pas plus paresseux que moi.

Je compris que le Temps Absolu marchait à ma recherche en tête de ses armées et de ses messagers lorsque ce mois d'août je pénétrai dans une ville que je ne connaissais pas. Le Temps Absolu s'annonçait par des farces évidentes. Ainsi le journal que j'achetai portait comme titres : *La question du désarmement à l'ONU — L'assassin du garçon de café a avoué — Va-t-on négocier la paix en Algérie ? — Un mariage sur deux est une erreur : une grande enquête* — etc. Tout cela était fort bien. Mais au bas de la page un entrefilet déclarait : « *Les troupes étrangères feront leur entrée dans la ville ce soir vers onze heures. Méfiez-vous.* »

Le reste du journal était aussi tranquille que les passants que je frôlais et personne ne semblait redouter cette entrée de troupes étrangères extrêmement bizarre en temps de paix. Ce qui m'inquiéta encore plus, ce fut une offre d'emploi ainsi conçue :

TRES URGENT. MAISON SERIEUSE BIEN CONNUE SUR LA PLACE ENGAGE DE SUITE DEMARCHEUR ACTIF HONNETE. NI FIXE NI COMMISSION, MAIS PEUT-ETRE CERTAINS AVAN-

(1) Voir : « *Lettres à Juliette* » (n° 79), « *Olivia* » (n° 81), « *M. Léonard en fête* » (n° 87), « *Jérémie et Lisa* » (n° 89).

TAGES APRES ESSAI. PRENDRE ADRESSE AU BUREAU DU JOURNAL.

Après une entrée de troupes, voici un emploi aussi gratuit que la mort. Je n'hésitai pas et, adresse prise, je me retrouvai vingt minutes plus tard sonnant à la porte du cinquième étage d'un immeuble qui devait abriter la maison sérieuse cherchant démarcheur. Au troisième coup de sonnette, la porte s'ouvrit sur un petit homme de noir vêtu mais plutôt gai qui disparut, sans avoir dit un mot, un instant plus tard.

La pièce dans laquelle il me laissait, n'avait rien du bureau d'une grande entreprise. Elle était sombre, très froide, et la fenêtre ouverte donnait sur une route et de lointains feuillages, alors que franchissant le seuil de l'immeuble, je venais de quitter une rue ensoleillée et merveilleusement chaude. Les battants et les tiroirs d'un buffet étaient ouverts. Du plafond descendait une lampe à abat-jour et franges, démodée depuis trente ans. Sur une table en bois sans nappe une assiette brillante était prisonnière entre un verre renversé et une fourchette. Comme je voulais fermer la porte, une voix rude derrière moi cria : « Pourquoi fermez-vous cette porte ? Qu'avez-vous besoin d'air ? Vous vivez donc dans une tombe ? » J'augurai très mal de la place proposée ; je ne comprenais pas que le Temps Absolu est toujours libre de vous saisir à la gorge comme il lui plaît. Me retournant, je vis un homme vêtu d'une façon curieuse. Il portait des souliers montants noirs et luisants, des pantalons rayés et serrés autour de la taille par une large ceinture en cuir, une veste grise aux manches trop courtes, un cache-nez brun autour du cou, une barbe de trois jours et un long nez en forme de couteau. Je ne me souviens plus si sa tête était couverte ou non.

— « Je viens pour la place, Monsieur... »

— « La place, la place. » Il répéta ces mots avec un air de reproche comme si je lui devais cent ou deux cents millions que j'aurais refusé de rembourser.

— « La place de démarcheur qui est dans le journal. »

— « Qu'est-ce que vous savez faire ? »

— « Je ne sais rien faire. »

Pris d'une rage subite il claqua la fenêtre, ferma les tiroirs, me poussa sur une chaise que je n'avais même pas vue. Cette brusquerie n'augmenta en rien mon savoir-faire.

— « J'ai des questions à vous poser, mon petit ami. »

— « Bien, » dis-je, « posez, je verrai si je peux répondre. »

— « Qui était roi en Juda quand Amos parlait dans l'autre royaume ? »

Je le savais et je lui dis que c'était un certain Ouzia.

— « Comment savez-vous que c'était Ouzia ? »

— « On me l'a dit et je l'ai certainement lu quelque part. »

— « C'est suspect, mon petit ami. Commencez donc par vous tenir droit, je n'aime pas les bossus et les bossus ne réussissent pas comme démarcheurs. Je vous préviens aussi que je ne suis pas le patron. Je ne suis que le garçon de courses et c'est cela qui fait mon malheur. »

— « Mais je n'y suis pour rien. »

— « Ne soyez pas insolent. Quel est le verset 21 du Cinquième Chapitre d'Amos ? »

— « *Je hais, j'ai en dégoût vos sacrifices de fêtes, je ne puis sentir vos offrandes solennelles.* »

— « Parfait. »

— « Je connais encore d'autres versets. »

— « Sans intérêt. Ai-je eu raison de m'acheter des souliers montants un peu trop larges ? »

— « S'ils vous conviennent. »

— « Justement, ils ne conviennent pas et me font mal. Connaissez-vous Monsieur Hélim ? »

— « Vraiment non. »

— « Vous vous moquez du monde et c'est pourtant l'objet principal de votre travail. »

— « Suis-je engagé ? »

— « Que sais-je ? »

L'homme à la veste grise et au nez tragique sembla de plus en plus furieux. Il se démenait comme un diable, claquant les tiroirs, allumant et éteignant les lumières et hurlant ses questions comme si j'étais séparé par dix mille forêts de lui. La crainte me saisit et je décidais de fuir quand le Temps Absolu me fit bouillir le sang et, me retournant, je vis l'homme assis la tête posée sur la table pleurant. J'eus pitié de lui.

— « Pourquoi pleurez-vous ? »

— « Qui vous dit que je pleure ? »

— « Je le vois bien. Si vous voulez je m'en vais ou je reviendrai demain. Il y a un temps pour tout. »

— « Je pleure parce que vous êtes engagé. Ne partez pas. »

— « Qu'aurai-je à faire ? »

— « Allez voir Hélim et dites-lui que le temps est venu de courber la tête et de la relever. Allez, il a soif de vous et vous êtes toute sa vie. Il ne faut pas qu'il meure. »

— « Qui est Hélim ? »

A cette question celui qui se donnait pour garçon de courses sauta sur moi et me prit à la gorge.

— « Imbécile. Si je savais qui est Hélim, aurions-nous besoin de toi comme d'une eau vive ? »

— « Mais si je suis indigne de le trouver ? »

L'homme desserra son étreinte comme épuisé et répliqua :

— « Ce n'est pas à toi de juger. Tu as un jour pour trouver Hélim. Il est dans la ville. »

— « Et quelle sera ma récompense ? »

— « Sais-tu ce qu'en dit Isaïe au chapitre quarante-neuf ? *Et moi j'ai dit : c'est en vain que j'ai travaillé, c'est pour le vide et le néant que j'ai consumé ma force ; mais mon droit est auprès de l'Eternel, et ma récompense auprès de Dieu.* »

Je le quittai promettant de le revoir le lendemain à la même heure

et je retrouvai la rue d'août, ses passants tranquilles et tout le bonheur de la vie.

Il était dix heures et demie quand je découvris un hôtel. J'avais mis plus de temps que je croyais à discuter avec l'homme au long nez, le garçon de courses. Des heures peut-être. J'avais hâte d'être seul et de réfléchir sur M. Hélim, ma nouvelle place de prophète sans prophéties ; je ne doutais pas de la chance extraordinaire qui m'était échue de renouer à travers la douleur des siècles le fil qui menait à Jérémie, Amos, et à Zacharie et Malachie les derniers nommés. Mais j'avais aussi faim et sommeil. Je donnai à l'hôtel le premier nom venu. J'en ai tellement et nous autres nous voyageons si souvent qu'il nous faut bien avoir une multitude de noms alors que le Temps Absolu n'en a qu'un seul. Engagé comme démarcheur je devais déjà savoir lire l'avenir ; en vérité je ne lisais rien sauf les immenses enseignes au néon sur les toits et les façades des magasins.

La bonne de l'hôtel me parut une fille si peu farouche et à la bouche si brûlante que malgré mon nouvel emploi et l'immense dignité qu'il suppose, je la pris contre moi dans l'ascenseur. Mon cœur battait à se rompre. Elle se dégagea et je vis qu'elle semblait morte de honte alors que je me sentais renaître.

— « Voici votre chambre. »

La chambre était à peine décente. Je jetai ma valise sur le lit déjà défait et, m'approchant de la fenêtre, j'appuyai mon front contre la vitre.

« Que regardez-vous, Monsieur ? »

— « Je regarde la rue. » Elle referma la porte et je la sentis brusquement derrière moi. A ce moment un bruit de pas fit résonner la maison. La rue était déserte et, à un bout, avançait la troupe étrangère que le journal avait annoncée à mon arrivée dans la ville. La bonne semblait paralysée. Je regardai mieux. Les soldats qui envahissaient la rue, c'étaient des soldats romains. Les légionnaires d'Auguste s'emparaient de la ville. La terreur me prit et, pour ne plus rien voir ni de ma vie ni de l'invasion romaine, je tirai la fille vers le lit si brusquement que je crois que j'ai déchiré sa robe avant d'éteindre la lumière.

« Comment t'appelles-tu ? »

La fille était muette et me serrait contre elle. Mon envie d'elle grandissait avec mes sentiments d'indignité de démarcheur. Elle était pour moi une Éternité sans commune mesure avec celle dont j'étais le misérable placier.

Peut-on connaître la Loi si on n'en connaît le contraire ?

Aux premières lueurs du matin je me ressaisis et lui demandai si elle avait vu comme moi les légionnaires de Rome faire leur entrée dans la ville.

— « Légionnaires ? Quels légionnaires ? Je n'ai rien vu, mais je crois que tu avais un peu bu. »

La fille paraissait sincère et pourtant je n'avais rien bu la veille et

l'homme au visage en couteau ne m'avait rien offert. J'en conclus que j'avais été honoré d'une vision aussi militaire qu'obscure.

— « Dis-moi, tu dois connaître un peu les gens de la ville ? »

Nue, la fille remettait ses bas. Elle ne semblait guère m'écouter, très attentive à vérifier les mailles et à admirer ses jambes et ses chevilles minces.

« Tu connais un type qui s'appelle Hélim ? »

— « Qui ? »

— « Hélim, ça ne te dit rien ? »

— « Non, je ne connais pas. Tu sais, la ville est grande. Qu'est-ce que tu lui veux ? »

— « J'ai à lui parler. »

En fait j'aurais préféré rester avec elle. Mais comment faire ? Elle avait son travail de bonne d'hotel et moi celui de prophète au Très-Haut, mon patron. Au moment des adieux la fille me demanda :

— « Tu travailles à quoi ? »

— « Je suis représentant. »

— « T'es voyageur ? C'est d'ailleurs ce que tu as mis sur ta fiche. »

— « Voyageur si tu veux. Je voyage pas mal. »

— « Qu'est-ce que tu vends ? »

— « Je ne vends rien. J'annonce plutôt aux gens des choses désagréables s'ils ne changent pas de vie. »

— « T'es pas voyageur, mon grand loup, t'es flic. »

Je l'embrassai une dernière fois, lui promettant de la revoir le soir et de lui faire un petit cadeau. Je vis bien qu'elle n'en croyait rien ; ce qui me fit pardonner d'avoir promis à la légère. Dans la rue nulle trace d'une invasion romaine. Je décidai néanmoins de rechercher sur-le-champ M. Hélim.

Le mieux serait de faire entendre tout de suite la bonne parole. La place du marché me parut propice, et qui savait si M. Hélim n'allait pas brusquement surgir de la foule ?

Après une professionnelle invocation au Très-Haut, je me mis à crier :

— « Voici que les jours viennent, dit le Seigneur, l'Eternel,
» où j'enverrai la famine dans le pays,
» non pas la disette du pain ou la soif de l'eau,
» mais la faim et la soif d'entendre les paroles de l'Eternel.
» Ils seront alors errants d'une mer à l'autre,
» ils ne trouveront rien, ils ne trouveront rien. »

On ne me laissa pas continuer et je subis dans un ordre historique le sort de tous les démarcheurs de la même maison. Rires, cris divers, c'est un fou, il nous empêche de vendre, fermez-lui la gueule à cet abruti. Survenue non de M. Hélim mais de deux agents de police qui malgré mes prestations et ma qualité me traînèrent au proche commissariat, m'arrachèrent ma veste, une belle veste en tweed comme Amos n'en a jamais portée. Dans ma cellule, je me dis que j'avais eu tort d'accepter cet emploi qui rapporte plus d'ennuis que de gloire

Quand j'étais à Kansas City marchand de glaces, j'étais plus heureux. Je connaissais alors une fille de dix-huit ans avec qui je passais des nuits remarquables et je ne pensais pas qu'un jour je serais arrêté pour avoir annoncé la faim et la soif de l'absolu. Il était près de midi et, au soir, je devais avoir retrouvé M. Hélim sous peine de perdre ma place ou pire. Plus que cette arrestation me tenaillait cette invasion romaine que nul n'avait vue sauf moi. Ce n'est pas la première vision que j'ai eue dans ma vie.

La fille de Kansas City, elle s'appelait comment donc? Moi je l'appelais Zibeline tant elle était douce. Or Zibeline qui servait dans un drugstore et qui m'aimait beaucoup fut victime d'un chauffard et de sa Buick qui la renversa un samedi soir alors que j'avais décidé de l'enlever à sa boutique pour l'emmener à New York, peut-être pour l'épouser. J'ai beaucoup pleuré ce qui prouve que je n'ai pas le cœur si dur. Aurais-je pu solliciter avec succès la place de prophète autrement? Quand on descendait son cercueil en terre je suppliais qu'on me descendît avec elle, je ne peux pas vivre sans toi Zibeline, je ne peux pas, c'est moi qui t'ai tuée de ma propre main en te donnant rendez-vous. Personne ne me coucha auprès d'elle au plus profond de la terre et ce sont les économies de la pauvre Zibeline qui payèrent son enterrement. Ses vêtements, son père ivrogne les dispersa Dieu sait où et ce misérable refusa même de me restituer une bague ma foi fort jolie que j'avais offerte à Zibeline en gage de ma passion.

Un mois plus tard alors que je dormais solitaire, on sonna plusieurs fois. Je n'attendais personne. Je n'avais aucun ami en ville, sauf peut-être le malencontreux chauffard qui avait écrasé Zibeline. Son avocat avait réussi à démontrer que l'accident était dû à la faute exclusive de la victime. C'était peut-être vrai; Zibeline vivait avec imprudence. J'en eus bientôt la preuve. J'ouvris la porte et qui se présenta à moi souriante et triste? Zibeline. Ma pauvre Zibeline venue d'au delà du sommeil et de la mort. J'en conçus une certaine surprise. Tu m'aimes toujours, Zibeline? Ses yeux firent non. Elle me tendit la petite bague et disparut. Je n'attachais que peu d'importance à cette visite; les nuits sont chaudes à Kansas City et je devais avoir mal dormi. Mais Zibeline revint plusieurs soirs de suite jusqu'au moment où je la vis assise dans la salle d'attente de mon médecin le Dr. Lévine à qui je venais exposer mes visions et mes troubles. J'ai alors quitté la ville et Zibeline n'est plus jamais venue me rendre la bague.

Voilà à qui je songeais quand le Commissaire me fit appeler. Il me regarda un bon moment et demanda :

— « Vous ne pouvez pas vous tenir tranquille? »

— « Non je ne peux pas. »

— « Vous n'êtes sans doute pas d'ici? D'ailleurs ça se voit. »

— « Je suis seulement arrivé hier. »

Le Commissaire se mit à ranger des papiers et pendant que l'air contrit j'attendais sur un banc, il se mit à téléphoner à une certaine Maria avec qui il devait être du dernier bien puisqu'il l'appelait mon

lapin blanc. Ayant déclaré à Maria combien il devait être particulièrement vigilant un jour de marché, il lui promit d'aller la voir ce soir encore. Je t'assure mon lapin tu sais comme je pense à toi je t'embrasse. Oui j'ai chaud j'ai abominablement chaud, non je ne bois rien de glacé non non non. Adieu mon lapin mon lapin à moi. Le Commissaire s'épongea et m'offrit un sandwich et une bouteille de soda.

— « Dites-moi, vous avez un permis de commerce ambulant ? »

— « Non, Monsieur. » Je doutais d'ailleurs qu'Amos ou Jonas dans sa baleine eussent possédé un tel permis.

— « Apportez-moi trois photos récentes, une demande sur papier libre et vous pourrez parler à condition de ne pas troubler l'ordre public, c'est à dire de ne pas me causer d'ennuis. Je dirais même qu'à parler comme vous faites du Ciel, de faim et de soif, de la vie éternelle, vous collaborez à votre façon à la paix de la cité. Car enfin tant que les gens s'occupent du Ciel et d'une autre Vie, ils paient leurs impôts, ne troublent pas la circulation et respectent les autorités. Vous ne dites rien ? Pourquoi ? »

— « Monsieur le Commissaire, n'y a-t-il pas dans votre ville un certain Hélim ? »

— « Hélim ? Quel Hélim ? »

— « Justement je ne sais pas. Je le cherche. »

— « Pourquoi ? »

— « J'ai à lui parler. »

— « C'est aussi un envoyé du ciel ? »

— « Je ne crois pas. »

— « Je vais voir. »

Le commissaire s'essuya la bouche avec sa manche et se mit à feuilleter un immense registre. Je me sentais perdu sur mon banc. Les heures passaient avec rien et Hélim restait hors d'atteinte. J'aurais pu bien sûr mettre une annonce dans un journal et lui fixer ainsi un rendez-vous. Mais qui me dit que le vrai Hélim n'aurait pas pris la fuite alors qu'une douzaine de faux Hélim se seraient présentés ? Le commissaire abandonna vite ses recherches.

« Dites-moi, l'envoyé du Ciel, je crois que je vais vous inviter à dîner ce soir. Il y aura le gouverneur, sa femme Thérèse une petite salope, les Zobolli père et deux filles, elles sont d'âge à marier et ont des sous, une dame de mes amies, peut-être ma femme, enfin du monde qui saura vous apprécier. A propos vous n'êtes pas marié ? »

— « Dans mon métier on ne se marie pas facilement. »

— « Vous avez fait vœu de chasteté ? »

— « Certes non. »

— « En somme vous êtes un sacré coquin. Si mes invités ne vous embêtent pas trop, vous leur lirez les lignes de la main et vous leur annoncerez des choses tristes. On croit plus aux mauvaises nouvelles qu'aux bonnes. A propos, l'homme. Vous allez me signer une déclaration de soumission aux autorités, c'est la règle pour chaque nouveau concitoyen et après vous serez des nôtres. »

J'avais trop chaud pour refuser de signer et de toute façon le patron

n'en pouvait rien savoir. C'est sa légende de faire croire qu'il sait tout. S'il savait tout on n'en serait pas là et il n'aurait pas besoin de moi.

Je n'eus plus que le désir de retrouver la fille de l'hôtel et la chambre dans laquelle il m'avait semblé passer une éternité de joie. Je n'étais pas plus fait pour être placier de l'Eternel que marchand de concombres, agent de change ou gardien de prison. Je me sentais né pour n'importe quelle vie sauf la mienne. Hélim cher Hélim vous ne me verrez point, je suis un employé à la nuque raide et je ne me souviens pas de toi ô Sion ma ville mon bouclier ma grenade de bonheur.

Mais une poussée subite ouvrit la porte du Commissariat. Entre deux agents apparut un garçon d'une beauté singulière, d'une vingtaine d'années au plus. Il était pauvrement habillé et haletait. Le trio était suivi d'une femme élégante, un peu forte, avec un grand chapeau rouge et un sac sous les bras. La femme criait voleur, sale voleur. Il m'avait volé ma montre salopard, voleur. Le Commissaire se dressa furieux. Qu'est-ce qui se passe ? Un des agents expliqua que le jeune homme il est du quartier de la Rivière, sale quartier de métèques, dès que Madame a vu qu'on lui volait sa montre il a pris ses jambes à son cou, on vient de le rattraper.

Le Commissaire tenait une chaise à la femme et ses agents se mirent à frapper méthodiquement le garçon. Il ne disait rien blanc comme neige. Ils frappaient fort, sur la tête surtout, et quand il tomba, le commissaire lui-même par acquit de conscience lui donna deux ou trois coups de pied dans le ventre. Le garçon se mit à gémir. J'étais effrayé et quand le commissaire s'écarta pour s'éponger je me suis baissé pour essuyer la bouche du malheureux. Pendant ce temps la femme élégante n'avait cessé de hurler comme une folle et toute la scène ne dura que cinq minutes.

Voyant le mouchoir du Commissaire, la femme ouvrit son sac pour tirer le sien et éclatant de rire, elle en sortit la montre qu'elle croyait volée. Ah ! je l'ai monsieur le commissaire je ne l'avais même pas mise ce matin vous vous rendez compte. Elle se leva digne mais un peu confuse d'avoir dérangé un commissaire un jour de marché. Le commissaire lui baisa la main et la raccompagna jusqu'à la porte.

Le commissaire revint vers moi. Débarrassez-moi de ce cochon vous me rendrez service. Ces métèques ça ne leur fait pas de mal de recevoir une trempée de temps à autre. N'oubliez pas de venir ce soir, je vous attends sans faute. J'aidai le garçon à se relever et nous sortîmes. Je suis resté avec lui une ou deux heures. Je crus d'abord qu'il s'appelait Hélim, mais ce n'était pas lui et il n'était pas destiné à me rencontrer. Il habitait le quartier de la Rivière avec ses parents, des immigrés. J'ai la tête dure mais ça fait quand même mal surtout au ventre. J'ai filé quand la bonne femme s'est mise à gueuler parce que ce matin j'ai été fichu à la porte de l'usine avec un copain. J'avais demandé un peu d'avance, le patron a menacé d'appeler les flics, tu vois t'es tombé dans une drôle de ville. Les pauvres et les flics ça fera toujours deux. Le garçon ne m'a pas dit ça d'un coup, il faisait chaud et il avait mal. Je l'avais étendu sur un

banc près du commissariat et une vieille femme avait apporté une bouteille d'eau fraîche. Je pensais la voici l'eau fraîche l'eau vive dont Hélim a besoin mais où est Hélim ? A quoi bon Hélim, les légionnaires d'Auguste dans la ville et la fille de l'hôtel ? L'Ecclésiaste que fait-il lui maintenant à cette heure ? Qu'y a-t-il entre ce garçon dont je tiens la tête et moi ? La pitié ou plus encore l'envie de changer de vie (comme tous nous vivons mal...) ou encore cette passion pour la justice ou pour la beauté, sait-on jamais ? C'est avec lui que je voudrais partir chercher Hélim et pourtant je ne partirai pas avec lui.

Brusquement une rumeur gagna la rue et surgit un cortège d'ouvriers venant du quartier de la Rivière. Des agents casqués sortaient de toutes les maisons comme des diables et le sang coula. Combien ma tête me fait mal, je ne peux pas dire. J'ai protégé le garçon comme j'ai pu et à un moment les agents se sont dispersés, les ouvriers sont restés nombreux dans la rue plus forts et plus grands que les maisons, le garçon je l'ai perdu dans la bataille.

Il n'était plus temps de chercher M. Hélim, j'avais égaré ma journée à faire le fou et à veiller sur un homme que je n'avais jamais vu et qui en un éclair quand je l'avais aperçu dans le Commissariat était devenu pour moi la terre entière et le Temps Absolu.

Brisé et sale j'ai remonté les escaliers de la Maison où l'on m'avait engagé. L'immeuble sentait le linge en ébullition et le vieux chat, et à mesure que je montais les étages le froid me saisit et ma honte d'être un mauvais placier me donna envie de fuir ou mieux encore de m'asseoir sur un palier. C'est devant la porte que les choses devinrent claires et que je compris qu'il n'y a pas d'issue et qu'il faut se rendre avec le plus grand bonheur qui soit. C'est l'homme au visage en forme de couteau qui m'ouvrit la porte sur sa chambre aux fenêtres ouvertes.

— « Bonne journée, M. Hélim ? » il me cria.

— « Bonne journée, » j'ai répondu. J'ai distingué sur la table des bougies allumées. Une voix chantait au loin. Peut-être y avait-il dans une autre pièce le garçon perdu et d'autres gens que je ne connaissais pas et que j'allais apprendre à connaître.



La Masse

(*The challenge.*)

par JOHN W. VANDERCOOK

Le thème de la présence vivante et invisible est connu des amateurs de littérature fantastique. Il fut immortalisé par Guy de Maupassant dans « Le Horla ». *Récemment encore, le recueil* « Histoires abominables » *(présenté par Hitchcock, chez Laffont) en offrait un étonnant traitement avec la nouvelle de Robert Hichens :* « Comment l'amour s'imposa au Professeur Guildea ».

La nouvelle qui suit en présente une variante non moins fascinante. Primitivement publiée dans « Mystère-Magazine » *en* 1953, *elle trouve aujourd'hui dans* « Fiction » *sa vraie place.*



L'ennemi est à proximité...
VIRGILE.

« ENTREZ ! ENTREZ ! » Pensant que la voix aiguë, forcée, qui lui parvenait ne pouvait être que celle de son hôte, le professeur Nadelman s'empressa d'obéir. Bien qu'il eût tourné le bouton sans difficulté, la massive porte peinte en blanc lui parut extraordinairement lourde. Posant à terre sa valise en fibre, consolidée avec une ficelle, le professeur poussa le battant à deux mains. On croirait exercer une pression sur un objet mou, pensa-t-il calmement. Quelque chose comme une énorme masse de duvet.

L'homme de petite taille, vif d'allure, vêtu de tweed, qui se tenait à quelques pas en retrait dans le vestibule, regardait avec intensité dans l'angle formé par le mur et la porte maintenant ouverte à demi. Le professeur jeta rapidement les yeux dans cette direction : il n'y avait rien là derrière.

— « Essayez, je vous prie. Poussez encore ! »

Cette fois, la porte tourna facilement sur ses gonds. Le professeur Nadelman l'ouvrit toute grande, puis la referma. La résistance qu'il venait d'éprouver, quelle qu'en fût l'origine, avait disparu.

Au prix d'un visible effort, Mr. Pellerin s'était ressaisi. Il tendit à l'arrivant une main largement ouverte. Les deux hommes se regardèrent longuement les yeux dans les yeux.

Le professeur, ainsi qu'il s'y attendait, trouvait tout à fait sympathique ce distingué critique d'art américain, à qui il devait déjà tant.

Les yeux gris de Mr. Pellerin luisaient d'intelligence. Ses cheveux bruns, soigneusement lissés, étaient parsemés de fils argentés. Son corps mince révélait une grande énergie. Sa mine soucieuse, le professeur Nadelman l'attribua à son état nerveux.

Pour sa part, Mr. Pellerin éprouvait un vif sentiment de surprise. Certes, il avait compté être surpris, mais non à ce point. Le spécialiste de la Renaissance, dont les avis faisaient autorité dans le monde entier, ressemblait à un épouvantail. Bien que le professeur Nadelman fût plus maigre qu'aucun être humain qu'il eût jamais rencontré, le misérable costume de coton noir qu'il portait lui était encore de plusieurs tailles trop étroit. Quant à son fin visage intelligent au long nez en bec d'aigle, il avait la couleur de la poussière. N'ayant pas entendu de voiture stopper devant chez lui, Mr. Pellerin en conclut que le professeur avait dû venir à pied de la gare avec sa lourde valise. C'était incroyable. Pourtant... il était parvenu à pousser la porte.

Nadelman remarqua le regard étonné de son hôte.

— « Il ne faut pas, mon cher bienfaiteur, vous tourmenter pour moi, » dit-il dans son anglais teinté d'un léger accent. « J'ai une grande endurance. Je l'ai acquise... » (il fit un léger sourire) « ...à une excellente école. Croyez-moi, je me porte très bien. »

Mr. Pellerin saisit les deux mains décharnées de son visiteur et les étreignit.

— « Vous, de votre côté, » dit-il, « je vous défends de penser à moi comme à votre « bienfaiteur », et, plus encore, de me donner ce titre. Quand j'appris — quand on apprit, dans notre petit monde — que vous étiez encore en vie, » poursuivit-il avec un charmant sourire, « ce fut une grande réjouissance. Vous resterez ici aussi longtemps qu'il vous plaira. Quand vous vous sentirez assez vaillant, nous travaillerons ensemble. Je vis seul. Ma maison est grande. »

— « C'est une très belle maison, » dit le professeur avec courtoisie.

— « Elle est hideuse, » répliqua Mr. Pellerin d'un ton caustique. « D'une laideur grotesque, presque barbare. Je l'ai achetée parce que le terrain était bon et que le village me plaisait beaucoup. La maison par elle-même était un vrai défi au bon goût. Je me vis poser un problème d'esthétique appliquée. Depuis l'âge adulte, je n'ai cessé d'enseigner ce que nous appelons d'un air si affecté ce « bon goût ». J'avais là l'occasion de voir si j'étais capable de mettre en pratique ce que je prêchais. »

— « Et vous avez... gagné ? » demanda le professeur avec lenteur.

Mr. Pellerin lui lança un regard pénétrant. Il n'ignorait pas que Nadelman possédait parfaitement l'anglais. Son remarquable ouvrage, « *L'époque du Pape Alexandre VI* », était écrit dans cette langue. Or il n'avait pas dit « réussi » : il avait dit « gagné ».

— « Je ne puis l'affirmer, » dit Mr. Pellerin. « Je n'en suis même pas sûr du tout. »

— « Peut-être pourrai-je vous y aider ? » suggéra l'érudit au visage émacié. Sa bouche, aux contours pourtant doux, s'était soudain crispée. « Je ne suis pas... » Il étendit le bras droit en manière de justification ; la manche de sa veste étriquée, remontant d'elle-même, découvrit son avant-bras, sous lequel on lisait, tatoué en bleu, un numéro : 53606. « Je ne suis pas sans expérience, » acheva-t-il.

Mr. Pellerin témoignait d'un goût des plus raffinés. Les objets d'art qu'il avait accumulés dans cette maison d'un village du New Hampshire représentaient le fruit d'années de voyage entrepris avec discernement. Les pâles tapis d'Ispahan et les épaisses carpettes de Boukhara que l'on foulait aux pieds étaient semblables à d'antiques jardins. Le petit tableau du Greco : « *Vue de Tolède* », déniché chez un fripier de Cordoue et qui ornait le salon richement lambrissé, fit monter aux yeux d'Elias Nadelman de véritables larmes de plaisir. Mais la puanteur de Buchenwald, les souffrances d'alors, et la vie de taupe qu'il avait menée ensuite dans les ruines du pays qui était pour lui jadis sa patrie, avaient éveillé en lui de nouvelles et subtiles facultés de perception. Il sentait que Pellerin n'avait rien fait de plus qu'ajouter un mince vernis. En dépit de toute son habileté, il avait seulement déguisé cette maison : il ne l'avait pas encore transformée. L'esprit du lieu continuait de veiller avec une colère sourde et implacable derrière le papier peint et les triples couches de peinture gris clair qui recouvraient les murs. Nadelman en sentait la présence : c'était comme un énorme poids.

Bien que Mr. Pellerin dissimulât le fait avec toute l'urbanité d'homme cultivé qui le caractérisait, il n'échappa pas à son invité que quelque chose le tourmentait. Pour un homme de moindre valeur, le mot juste eût été la peur. C'était un sentiment qu'Elias Nadelman avait bien connu. Mais cela était déjà loin...

⁂

Après avoir dîné et passé une petite heure à bavarder devant le feu qui flambait dans la cheminée — car la nuit de printemps était fraîche — Mr. Pellerin suggéra d'aller se coucher. Se coucher tôt, expliqua-t-il, était une habitude campagnarde qu'il avait volontiers fait sienne. Il poussa la délicatesse jusqu'à ne pas offrir au vieil homme de l'accompagner jusqu'à sa chambre ; les rapports d'hôte à invité, avait-il décidé, devaient être abolis d'emblée. Il fallait que l'exilé se sentît chez lui dans cette maison.

Le professeur Nadelman fut heureux de n'avoir pas été escorté. Car dès qu'il eut fait de la lumière dans sa chambre, il aperçut LA MASSE.

Sur le lit, le couvre-pied blanc en coton brodé était affaissé comme si un chien y eût été couché. Le professeur s'avança d'un pas assuré et, se penchant au-dessus du lit, il saisit les quatre coins du couvre-pied et les réunit dans sa main. Puis, bien que le poids le fît chanceler — il n'avait pas imaginé qu'il fût si lourd — il se retourna brusquement et

lança de toutes ses forces le ballot ainsi formé contre l'arête de la porte entrouverte.

Le choc ne fit aucun bruit. Mais, comme si de l'eau s'en échappait, le couvre-pied devint plus léger. Quelques secondes après, il était vide. Le professeur le secoua, le plia avec soin et le déposa sur le dossier d'une chaise.

Ce lit était le plus doux dans lequel il se fût couché depuis que les hommes aux traits hermétiques, aux pieds chaussés de lourdes bottes noires, s'étaient présentés un soir d'été dans sa maison proche de la Ringstrasse — qu'il ne devait jamais revoir — et l'avaient emmené. Douze années s'étaient écoulées pendant lesquelles il avait vu et appris bien des choses.

C'était vrai : il était un peu fatigué. Il tendit son bras osseux, marqué des cinq chiffres bleus, et éteignit la lumière.



...Voilà qui est curieux, pensait Mr. Pellerin. Assurément très curieux. Il aurait dû se sentir le protecteur de Nadelman. Son invité était plus âgé que lui. Bien qu'il s'en défendît, il paraissait incroyablement fragile. Il n'avait pas un sou en poche. Et voilà que, au contraire, c'était lui, Nadelman, qui lui donnait de l'assurance. Cet épouvantail, tout affamé et marqué de coups qu'il fût, communiquait à qui l'approchait le calme, la confiance... oui, la volonté de survivre. On était heureux de l'avoir. Mr. Pellerin ne s'en cachait pas.

Mais il ne donnait pas la raison de sa satisfaction.

Depuis un an qu'il s'était fixé à Cloverly, dans le New Hampshire, le seul ami intime que Mr. Pellerin se fût fait était un médecin qui habitait la maison d'en face.

Le Dr. George Gage, sa chevelure rousse, déjà grisonnante, et son costume de tweed paraissant avoir été mis tous deux en désordre à dessein, une pipe vénérable, au tuyau mutilé, serrée entre ses dents solides, traversa la rue pour venir les rejoindre ce matin-là dans la cour où ils bavardaient en marchant de long en large.

Ensemble, les trois hommes considérèrent la maison. Le nouveau propriétaire l'avait fait enduire de peinture d'un blanc éclatant. Avec ses gestes vifs et une énergie qui n'excluait pas l'affabilité, Pellerin expliqua qu'elle avait naguère été rouge, de la couleur du sang séché ; qu'il avait fait enlever une véranda, deux tourelles et une grande longueur de treillage. Malgré tous ses efforts, il n'avait pu parvenir à faire pousser l'herbe à moins de six mètres des fondations. Peut-être était-ce dû à ce qu'il n'avait pu se résigner à couper les noirs sapins géants qui entouraient la maison.

A l'encontre de la plupart des propriétaires, Mr. Pellerin ne semblait pas attendre de louanges.

C'était aussi bien ainsi. La grande bâtisse en forme de boîte était encore trop élevée, trop carrée. Ses fenêtres, trop étroites, vous regardaient avec les yeux fendus et mauvais d'un python.

⁂

Mr. Pellerin avait coutume de passer chaque jour un certain temps dans son cabinet de travail. Comme il semblait au professeur Nadelman que, l'heure venue, Pellerin montrait peu d'empressement pour s'y rendre, il trouva une excuse pour l'y conduire. La porte s'ouvrit : pas d'obstruction ni d'indice d'une présence anormale. Nadelman traversa ensuite la rue ombragée pour aller rendre visite au Dr. Gage.

Celui-ci le reçut dans un cabinet bourré de meubles et de bibelots.

— « Désirez-vous que je vous examine ? » demanda-t-il courtoisement.

Le réfugié, jouant de ses longs doigts minces, hocha la tête :

— « Un des meilleurs médecins d'Europe m'a assuré que j'étais immortel. Comme lui, d'ailleurs. Nous étions compagnons de déportation. »

Le Dr. Gage mâchonna le tuyau de sa pipe vide et fit un signe d'approbation.

— « Alors, c'est la santé de notre ami qui vous inquiète ? »

— « Pas encore. Je veux vous parler de la maison elle-même. Par qui a-t-elle été habitée ? »

Prenant un air réfléchi, Gage tapota légèrement sa pipe dans la paume de sa main gauche.

— « Pellerin en est le second acheteur depuis les Mullen. Le premier était un fermier retiré des affaires. C'était trop grand pour lui, trop pénible à entretenir. Il la laissa reprendre par la banque après avoir obtenu un prêt hypothécaire. Quand Pellerin se présenta, elle était vide depuis douze ans. C'était une horreur. Pellerin a fait des miracles. »

— « Rien d'autre n'avait incité le propriétaire à s'en défaire ? » demanda Nadelman.

Gage lui lança un regard interrogateur par-dessous ses sourcils en broussaille.

— « Quelque raison imaginaire ou... surnaturelle, voulez-vous dire ? »

Le professeur fit un sourire.

— « Mon cher docteur Gage, j'ai passé huit années dans les bagnes nazis. C'est là une expérience qui n'encourage pas... l'imagination. Parlez-moi de ces Mullen. Qui étaient-ils ? »

Gage se laissa tomber dans un fauteuil démantibulé, soutenu par un gros ressort noir.

— « Des monstres antédiluviens. Le vieux était venu ici dans les années quatre-vingt-dix et avait fait construire cette maison. Il n'y a pas assez longtemps que vous êtes parmi nous pour que cela vous étonne si je vous dis qu'ils montèrent une usine. Vous pouvez voir ce qu'il en reste près de la gare. Mais nous sommes dans une petite agglomération,

ancienne et paisible, au milieu d'une contrée fertile. Elle avait autant besoin d'une usine que d'une épidémie de typhus. » Gage s'arrêta et tira sur sa pipe froide pour se donner le temps de trier ses idées. Puis il reprit : « Il y avait le père et le fils. Tous deux faisaient bien dans les cent kilos ; cheveux noirs, mains d'étrangleurs et petits yeux de pourceaux au regard pénétrant. Associés en affaires et rien de plus ; ils ne pouvaient pas se sentir. En ce temps-là, l'immigration était libre. Ils faisaient venir la main-d'œuvre de New York. A pleins wagons. Des foules aussi impuissantes et désorientées que des troupeaux de bestiaux. Ils faisaient toujours en sorte qu'il vînt plus d'ouvriers qu'ils n'en avaient besoin, de façon que bon nombre fussent sans emploi. Le village vit la chose d'un fort mauvais œil. Mais les Mullen, je regrette de le dire, devinrent riches. »

— « Et que sont-ils devenus ? » demanda le professeur avec insistance.

Le docteur considéra longuement la figure étique mais résolue de son interlocuteur.

— « Le vieux mourut le premier, » reprit-il d'un ton dégagé. « Ecrasé. Le câble d'une grue se rompit alors qu'il passait en contrebas. Une benne de ferraille. »

— « Un accident ? »

— « Bien sûr ! On fit une enquête. Tout fut trouvé parfaitement clair. Comme le vieux et Frank — c'était le nom de son fils — se trouvaient seuls sur les lieux au moment de l'accident, il y eut des insinuations malveillantes ; c'était fatal. Nous sommes dans une petite ville, ne l'oublions pas. Mais cela n'alla pas plus loin. » Le docteur Gage reprit son souffle en reniflant bruyamment. « C'est alors que l'histoire commença pour de bon. Frank s'était marié. Une jeune fille blonde, à la taille élancée, qu'il était allé chercher dans une famille de banquiers de Boston. Personne ne put jamais s'expliquer comment il avait réussi cet exploit, néanmoins le fait est là. Il l'amena vivre dans cette vieille maison rouge. La jeune femme m'inspira une vive sympathie. »

Gage baissa les yeux et, d'un geste machinal, frappa par trois fois le bras de son fauteuil avec le fourneau de sa pipe. « J'en tombai presque amoureux. Quelle distinction ! Une grande dame. Et avec cela un courage à toute épreuve. Frank était ambitieux. Rien d'autre. Car j'ai toujours pensé qu'il la méprisait. Mais il se trouva que le vieux Mullen avait laissé à sa belle-fille la part qu'il possédait dans l'entreprise. Cinquante-et-un pour cent. Ce qui faisait qu'elle devenait la patronne de son mari. »

Le docteur pointa un index en direction de la maison. « On ne voyait pas grand-chose à travers ces arbres. On n'entendait pas davantage. Mais il était facile de deviner ce qui se passait. Des changements ne tardèrent pas à se manifester à l'usine. Quelques-uns de ces pauvres diables reçurent de l'augmentation. La semaine de soixante heures fut ramenée à quarante-huit. Frank faisait une figure longue d'une aune. »

Le docteur posa délicatement sa pipe sur le bureau. Le professeur

Nadelman avait déjà remarqué que la main qui la tenait s'était mise à trembler.

« Un certain jour, de grand matin, ils me firent mander d'urgence. Frank, en robe de chambre, vint m'ouvrir la porte. » Gage s'interrompit. « Bizarre. Réaction bizarre, je veux dire, mais il tint la porte quelques secondes avant de me laisser pénétrer. Il me dit alors simplement que Carrie — c'était sa femme — ne respirait plus quand il s'était éveillé. La cyanose, nous appelons cela. Le cœur, c'est possible. Ou bien encore était-elle morte par étouffement. Ou, plus précisément, morte parce qu'on l'avait étouffée. Assassinat. On attendait de moi que je signe le certificat de décès. Je m'y refusai. »

A ce moment, Gage s'arrêta comme si son récit eût été achevé. Il bourra sa pipe en puisant dans le pot à couvercle de cuivre qui se trouvait sur son bureau, l'alluma avec soin et, sans l'ôter de sa bouche, poursuivit à travers un nuage de fumée :

« Vous avez un don de persuasion exceptionnel, Nadelman. Je n'ai pas l'habitude de raconter ces choses. Il ne sert à rien de remuer le passé. Donnez-moi votre promesse : gardons cela pour nous deux. Notre ami, en face, est dans un état de surexcitation nerveuse. Il parvient à maîtriser ses nerfs, mais je suis assez bon médecin pour ne pas m'y laisser prendre. Toutes ces histoires ne feraient qu'aggraver son état. S'il est déjà au courant — ce que je ne pense pas — c'est son affaire. Mais ce n'est pas la mienne. Et, si vous voulez bien excuser ma franchise, ce n'est pas non plus la vôtre. »

Nadelman fit oui de la tête. Il considéra la paume de sa main droite d'un air absent. Elle était aussi calleuse que celle d'un paysan.

— « Dites-moi, docteur, » fit-il d'un ton calme. « Cette courageuse jeune personne, cette Carrie... elle se défendit ? »

Sous le coup de la surprise, Gage entrouvrit la bouche et laissa échapper sa pipe qui tomba sur ses genoux en répandant une gerbe d'étincelles. Il les éteignit à petits coups secs qui trahissaient une nervosité tout à fait excessive.

— « Qu'est-ce qui vous fait dire cela ? »

Nadelman fit un geste de ses mains ouvertes pour donner plus de force à ses paroles. « La maison resta abandonnée. L'usine que ces hommes puissants ont bâtie est en ruine. Quelqu'un a triomphé. »

Le docteur fit un signe de tête.

— « C'est exact. Quelqu'un a triomphé. »

— « Continuez, s'il vous plaît. »

— « L'affaire me sembla louche. Bien sûr, ce n'était qu'une conjecture, mais je pensai que la jeune femme avait été étouffée. Comme si... eh bien, comme si elle avait été prise sous un gros poids. Disons un corps énorme. Je dis à Frank sans ambages que cette mort ne me paraissait pas naturelle. Je fis mon rapport au coroner et pris congé. »

Gage se leva lentement, déployant son corps à la façon d'un ours,

et alla se poster devant une fenêtre d'où l'on voyait, à travers les arbres sombres, le reflet blanc de la maison d'en face.

« Le matin de l'audience de la commission d'enquête, Frank Mullen me fit chercher. Il était au lit et je n'aperçus de lui que son épaisse chevelure, sa bouche sévère et ses petits yeux de porc. Ses bras étaient dissimulés sous les draps. Il m'ordonna, du ton impératif et bourru qui lui était coutumier, de prendre sa température. Rien d'autre. Ce qu'il avait, dit-il, ne me regardait pas et il se remettrait bien plus vite si je lui faisais grâce de mes soins. Tout ce qu'il désirait, c'était que j'atteste qu'il était trop souffrant pour se présenter devant le jury. Quand Frank Mullen commandait, il n'y avait qu'à obtempérer. Ce que je fis. Je m'en souviens encore. Quarante degrés six dixièmes ! Il ne simulait pas. L'audience fut reportée. Deux jours se passèrent avant qu'il me fît mander de nouveau. »

Gage revint prendre place dans son fauteuil. « Un docteur finit par être insensible. Il le faut bien. Mais Frank Mullen m'épouvanta. C'est tout juste s'il était reconnaissable. Tout son visage n'était qu'une boursouflure. Sa peau, violacée. Autant qu'on pouvait apercevoir ses yeux, ceux-ci brûlaient comme des charbons ardents. Il était en train de perdre ; il avait perdu. Aussi haïssait-il le monde tout entier... Ce n'est qu'après sa mort qu'il me fut donné de l'examiner. Je connaissais la maladie qui l'avait emporté, mais je n'avais pu en déterminer la cause. Empoisonnement du sang. Nous n'avions pas d'antibiotiques à ce moment-là. »

Gage posa sa pipe pour disposer de ses deux mains. Le buste penché en avant, il les incurva en forme de serres, les éleva au-dessus de sa tête et, avec une violence inattendue, les abaissa comme s'il labourait l'espace.

« Sur chacun de ses bras, de l'épaule jusqu'au-delà du coude, se voyaient quatre coups de griffes parallèles. Ils avaient pénétré profondément dans la chair. Ils avaient provoqué l'empoisonnement du sang, causé la mort. C'étaient les traces d'ongles humains. »

Gage inclina la tête. « Oui, elle s'était défendue. »

⁂

Le choix appartenait à Mr. Pellerin et il était évident qu'il avait choisi. Son invité respecterait sa décision. Ils n'aborderaient pas le sujet.

Après les six premières semaines passées à Cloverly, le professeur Nadelman acquit la conviction que Pellerin était de plus en plus fréquemment tourmenté par la Masse. Bien que témoignant de ses qualités habituelles d'énergie et de volonté, il semblait qu'il eût perdu l'appétit. Son manque d'attention augmentait. Son courage était remarquable, mais la persécution invisible, silencieuse et sans forme l'usait peu à peu.

Le professeur, de son côté, commençait à en souffrir moins souvent. Il pensait en connaître la raison.

La Masse ne se rencontrait ni à heures fixes ni dans un endroit fixe. La porte d'un cabinet de débarras ou d'une chambre à coucher pouvait, lorsqu'on l'ouvrait, opposer une résistance que l'on sentait pesante et cependant molle. Au début, Nadelman s'y prenait de la façon la plus simple : en y mettant toutes ses forces. Il éprouvait une joie amère à la pensée que ces années terribles lui avaient forgé une constitution d'acier. Par la suite, il trouva un tour de main qui consistait à ouvrir les portes derrière lesquelles était tapie l'invisible Masse en leur donnant une poussée franche et soudaine, accompagnée de coups redoublés frappés sur les panneaux de chêne. Aussi, ce tourment d'une nature particulière commença-t-il bientôt à décroître.

Un jour, il entra seul dans le salon d'apparat, lequel ne servait que fort rarement, et tourna le commutateur. Le parquet était recouvert d'un tapis d'Orient de haute laine d'une épaisseur peu commune. Sur une surface de forme indéterminée, qui pouvait avoir trente centimètres carrés, les poils de laine étaient aplatis. Tandis qu'il l'observait, la surface se mit à grandir lentement. A la lueur du lustre en cristal, il pouvait voir les touffes de poils se coucher l'une après l'autre et, en quelque sorte, se raidir, jusqu'à laisser transparaître le tissu de jute qui en constituait le support.

Il se précipita dans le vestibule et revint armé d'une canne de bambou. Alors, de toute la force dont il était capable, il se mit à fouetter et à cingler rageusement l'emplacement sur lequel reposait la Masse. La canne ne rencontrait pas de résistance. Chaque coup s'arrêtait sur le tapis. Mais aussitôt, la surface atteinte commença à rapetisser. Les touffes de poils se redressèrent. Un instant après, quand Nadelman s'arrêta pour reprendre haleine, ce n'était plus qu'un espace que l'on eût pu recouvrir en y posant les deux mains à plat.

Pellerin avait entendu et se tenait sur le seuil, les poings serrés, les yeux écarquillés, les mâchoires contractées. Avant que le professeur eût repris l'offensive, la Masse, avec une rapidité surprenante, fila à travers la pièce — l'abaissement des poils du tapis révélant son passage — jusqu'à rencontrer un mur sans issue sur quoi elle disparut.

Pour Nadelman, la démonstration était faite. Il était clair que la Masse était sensible à la douleur. Devant une contre-attaque, elle prenait la fuite. Pellerin était un homme intelligent. Nadelman se dit qu'il ne pouvait pas ne pas profiter de l'expérience.

Les deux hommes gagnèrent en silence la bibliothèque mais, quand Mr. Pellerin inclina sur les verres la bouteille de cognac, ses mains tremblaient tellement que le cristal fit entendre une vibration grêle, à donner le frisson. Ils n'échangèrent pas une parole. Mais tous deux, à présent, avaient vu. Ce n'était pas une illusion.

Nadelman avait la conviction que la Masse s'opposait aux changements apportés par Pellerin à la maison, à *sa* maison. Et à leur présence

à tous deux aussi. Il était également persuadé que la Masse obéissait à certaines lois. La preuve allait bientôt lui en être fournie.

Dans le salon aux riches lambris se trouvait l'un des objets auxquels Mr. Pellerin tenait le plus : un guéridon Louis XV aux pieds sculptés, dont les extrémités graciles pouvaient avoir le diamètre d'un porte-plume. Pellerin possédait quantité d'autres choses de plus grande valeur, mais aucune qui fût d'une exécution plus délicate. Ce petit meuble, magnifique autant qu'inutile, pouvait se soulever avec le petit doigt.

Les deux hommes étaient en train de prendre leur repas quand leur parvint l'écho de notes graves d'un piano — comme si un chat eût sauté sur le clavier — suivi, quelques secondes plus tard, d'un bruit de bois fracassé.

Le précieux objet, irréparable ruine, gisait en miettes sur le plancher. Ils arrivèrent juste à temps pour apercevoir le coin à franges d'une moquette se tortiller au passage de la Masse qui disparut aussitôt.

Le guéridon avait été écrasé dans le sens vertical. Il était facile de reconstituer la scène. Mrs. Humphries, la femme de ménage, avait négligé, ce matin-là, de le remettre à sa place habituelle après avoir nettoyé et elle l'avait laissé à proximité du piano en palissandre. Un petit tabouret s'était trouvé par hasard poussé contre la banquette du piano.

Or, la Masse était pareille à une quantité variable d'un mastic flasque et invisible, mais d'un mastic homogène qui — aucun mot ne saurait convenir exactement — se déversait horizontalement ou même progressait en hauteur, tout en restant, néanmoins, soumis aux lois de la pesanteur. Cette masse s'était hissée sur le tabouret, de là sur la banquette et, par le moyen du clavier, jusque sur le piano d'où elle s'était jetée sur le guéridon : acte de pur vandalisme, de vengeance calculée.

Le professeur se devait de parler.

— « Mon cher ami, » dit-il avec douceur, « êtes-vous certain que votre santé est tout à fait bonne ? Ne parlons pas de désertion, je n'oserais pas vous le proposer ; mais peut-être qu'une courte absence... »

Mr. Pellerin parvint à affermir sa voix qui tremblait légèrement.

— « Elias, je ne suis pas un lâche. »

Le vieil homme aux traits émaciés inclina la tête.



Cependant, il se faisait du souci. Son généreux sauveteur, maintenant son ami, supportait mal l'épreuve. D'une constitution moyenne, tout au plus, Pellerin maigrissait à vue d'œil. Son teint devenait d'une pâleur inquiétante. Avec l'arrivée des journées lourdes de juillet, il commença à s'agiter et à se plaindre de la chaleur. Dans sa conversation, Pellerin ne laissait rien paraître, mais la peur se lisait dans ses yeux. Bien qu'à présent la Masse évitât presque toujours Nadelman, la guerre impitoyable et secrète qu'elle menait contre son hôte allait bientôt entrer,

le professeur commençait à le soupçonner, dans une phase décisive et mortelle.

Il ne tarda pas à en être certain.

Pellerin était dans son cabinet de travail. Soudain, Elias Nadelman perçut, à travers la porte fermée, un cri aigu et déchirant, presque aussitôt étouffé. Puis ce fut le silence, un silence terrifiant.

Mr. Pellerin était assis à son immense bureau Directoire, au dessus recouvert de cuir. Il s'était apparemment évanoui alors qu'il examinait une peinture chinoise, ses mains allongées à plat tenant séparés les deux bâtonnets sur lesquelles elle était enroulée. Sa tête retombait mollement sur sa poitrine, mais ses mains, dont les doigts étaient écartés, pressaient encore fortement l'antique pièce de soie peinte. Les deux extrémités roulées du tableau étaient aplaties et froissées : la Masse était dessus.

Une dague de l'époque élisabéthaine, qui servait à Pellerin de coupe-papier, était posée sur le bureau. Nadelman se jeta dessus et, avec une férocité spontanée, mais dont il restait cependant maître, il se mit à fendre l'air de coups répétés juste au-dessus du bureau. Immédiatement, il vit le sang affluer de nouveau dans les mains décolorées de Pellerin. Libérées de ce qui les tenait clouées devant lui, elles glissèrent doucement et tombèrent, inertes, sur ses genoux.

Nadelman n'aurait pu être catégorique. Peut-être Pellerin l'avait-il laissé échapper de ses lèvres dans son inconscience... mais il lui sembla entendre un gémissement.

Une heure plus tard, il sonnait chez le Dr. Gage.

Sans préambule, avec le plus grand calme, Nadelman lui fit le récit des incidents des semaines écoulées — à partir du moment où la masse sans forme, invisible, avait tenté, sans autre dommage, de s'opposer à ce qu'il ouvrit la porte de Mr. Pellegrin lors de son arrivée jusqu'à l'agression caractérisée qui venait d'avoir lieu.

Quand il eut fini, Gage lui fit un sourire forcé.

— « Je présume, Elias, » dit-il, « que vous n'êtes pas venu chercher mon opinion. »

— « Non, George. »

— « En tant que médecin, » poursuivit-il, « et pour nous en tenir aux faits évidents, je puis vous dire de quoi il s'agit. Vous souffrez tous deux d'hallucination collective. Quelle en est la cause ? Pourquoi a-t-elle pris cette forme ? Dieu seul le sait. » Il éleva une main velue dans un geste précis visant à prévenir toute interruption. « Je sais qu'à vous deux, vous possédez quatre fois mes facultés intellectuelles. Cependant, pour ces choses-là, l'intelligence ne peut servir de sauvegarde. Comprenez-moi. Un diagnostic, exact ou non, ne change rien. Un fait de l'esprit n'est pas moins un fait qu'un anévrisme. Je ne suis peut-être qu'un médecin de campagne, mais je ne l'ignore pas. Disons simplement qu'il existe un certain état maladif. La question qui se pose est : comment le traiter ? Que voulez-vous de moi ? »

— « Je voudrais vous demander de l'éloigner J'ai peur »

Gage le considéra avec intérêt.

— « Et vous n'avez pas peur facilement, n'est-ce pas, Elias ? »

— « J'ai peur, pour notre ami, » rectifia le professeur. « Non pas pour moi. »

⁂

Le soleil de cette fin d'après-midi inondait les hautes fenêtres du premier étage. Mr. Pellerin était au lit. Ses paupières étaient closes, son fin visage, se détachant sur l'oreiller immaculé, était défait, creusé par un grand épuisement. Ses mains reposaient sur le drap qui, en ce jour d'été, constituait sa seule couverture.

Le Dr. Gage se pencha sur lui. Il y avait trente ans qu'il n'avait pénétré dans cette chambre. Tout y était alors noyé dans une morne obscurité. Maintenant, elle resplendissait de lumière... Confusément, il avait pourtant l'impression qu'elle n'était pas très différente.

Soudain, ses yeux s'enflammèrent. Se baissant, il saisit les mains de Pellerin et les approcha de son visage pour les examiner avec plus d'attention. Puis, les remettant délicatement sur le drap, il fit signe à Nadelman de le suivre dans le coin le plus éloigné de la pièce.

— « Ses mains ! » murmura Gage d'une voix étranglée. « Elles sont couvertes de meurtrissures ! Un de ses ongles a commencé à noircir. On dirait qu'elles ont été écrasées ! »

Le professeur sourit.

— « Par une hallucination, sans doute, docteur ? »

Mr. Pellerin les interpella de son lit. C'était sa voix si naturelle, si assurée et si forte, que les deux hommes tressaillirent.

— « George ! Elias ! Je vous en supplie ! Vous avez assez d'expérience pour savoir qu'il n'y a rien de plus irritant pour un malade que d'entendre des gens chuchoter en sa présence. Surtout quand le malade a tous ses esprits. »

Non sans quelque peine, Mr. Pellerin s'assit dans son lit et, le dos soutenu par les oreillers, croisa avec précaution ses mains contusionnées derrière sa tête.

— « Approchez, tous les deux, j'ai quelque chose à vous dire. » Il étudia longuement leur visage avant de poursuivre : « Mon mal vous intéresse l'un et l'autre. Je puis vous l'expliquer. Bien que la nature... » (Mr. Pellerin dégagea ses mains de derrière sa tête et les tint un moment en l'air, immobiles, avant de les remettre dans la même position) « ...bien que la nature particulière de ce mal, » reprit-il, « soit exceptionnelle, l'affection, je le crains, est commune. Cela s'appelle... l'échec. »

Pellerin détourna son regard. Ses yeux devinrent vagues tandis qu'il réfléchissait. « J'ai essayé de remplacer la laideur par — bien que le mot soit usé à force de servir, je ne puis faire autrement que l'employer — par la beauté. La force, par la grâce. La violence par — que dirai-je ? — l'intelligence. L'entreprise est ardue, tout le monde le sait. Je n'ai pas réussi. Aussi en mourrai-je un jour. »

— « Balivernes ! » A ses propres oreilles, l'exclamation qui lui avait échappé parut au Dr. Gage étrangement sonore. Il se hâta de poursuivre sur un ton plus normal. « Vous êtes fatigué, vous avez épuisé vos forces, voilà tout. »

Mr. Pellerin lui fit un sourire vague. « Alors, Gage, que me prescrivez-vous ? »

— « Du repos, de la distraction. En tout cas, il faut que vous partiez pendant un mois ou deux. »

— « Partir ? » s'écria Mr. Pellerin. « Vous voulez dire fuir. Ce ne serait matériellement pas possible, George. On ne peut pas échapper à sa propre inaptitude. Elias, n'est-ce pas votre avis ? »

— « Votre inaptitude, mon cher ami, » dit Nadelman d'un ton vif, « vient uniquement de la méthode employée. Vous comptez sur le courage. L'ennemi méprise le courage. Vous êtes ferme, patient. Vous avez confiance en la vertu de l'exemple. C'est une erreur très répandue. Si elle devait prévaloir, ce n'est pas seulement vous, mais la civilisation tout entière qui pourrait « en mourir », selon vos propres mots. La brute ne craint que la douleur. »

Sur un ton radouci, Nadelman poursuivit :

« George a raison. Il faut vous éloigner pendant quelque temps. Rassemblez vos forces. Faites appel à toutes vos ressources. Cela vous sera difficile, mais il vous faut apprendre à riposter, à être aussi impitoyable que l'ennemi. Je suis d'avis que vous devriez partir sans retard. »

Mr. Pellerin humecta du bout de la langue ses lèvres fiévreuses.

— « C'est bien. Demain. »

⁂

Le Dr. Gage ne semblait pas disposé à rentrer chez lui et pas davantage à bavarder. Nadelman l'entendit fureter dans la maison, ouvrir et fermer les portes avec précaution pour aller jeter des regards scrutateurs dans tous les coins et recoins.

Ils prirent un frugal repas sur une petite table dans la chambre de Mr. Pellerin. Pour la première fois qu'ils étaient ensemble, la conversation languissait, aussi Nadelman se mit-il à parler avec abondance du sujet qui lui était familier : la Renaissance.

Plus tard tout ce que le Dr. Gage put se rapeller de son exposé fut cette phrase :

« *La beauté fut honorée en une époque de violence parce qu'elle fut défendue à la pointe de l'épée.* »

Tandis que Gage restait au chevet de Mr. Pellegrin, Nadelman alla faire ses préparatifs pour la nuit.

Dans la pauvre valise de carton qu'il avait rapportée d'Europe se trouvait un fouet. Le manche en était court, avec un bout plombé ; la lanière de cuir tressé, décoloré, pouvait mesurer dans les deux mètres. C'était, pour un vieux professeur d'une école de beaux-arts, un singulier souvenir à conserver. Il l'avait ramassé à Buchenwald, où le chef de bara-

quement l'avait abandonné dans la hâte de son départ lorsque s'était répandue la nouvelle de l'arrivée des Américains. Le fouet noir lui avait si souvent lacéré la peau, il avait été tellement taché de son sang qu'il était pour lui une vieille connaissance. Depuis qu'il était en sa possession, il avait appris à le manier.

En secret, mais sans honte, le professeur avait toujours espéré que l'occasion de s'en servir se présenterait. Il y avait des dettes qu'il eût été sacrilège de ne point payer.

Le distingué auteur de « *L'époque du Pape Alexandre VI* » enroula étroitement la lanière de cuir, la dissimula sous sa veste et regagna la chambre de son hôte.

Mr. Pellerin dormait. A voix basse, le docteur lui apprit qu'il avait injecté au malade un sédatif suffisant pour faire effet toute la nuit. Nadelman n'approuvait qu'à moitié, mais il était trop tard pour trouver à redire. Un instant plus tard, Gage, prétextant que l'on pouvait avoir à tout moment besoin de ses services, prit congé et rentra chez lui.

Le professeur alluma le plafonnier et les lampes placées de chaque côté du miroir et sur le bureau ; la chambre était éblouissante de clarté. Il choisit avec soin le fauteuil qu'il approcha du lit de Mr. Pellerin ; il le voulait confortable, sans être moelleux au point de l'inciter au sommeil. Souvent, les manifestations de la violence s'accompagnent des ruses les plus subtiles. Il avait pris soin de laisser entrebâillées toutes les portes de la sauvage et sinistre maison.

Elias Nadelman tira le fouet de sous sa veste. D'une légère secousse du poignet, il le déroula et le posa, tout prêt, sur ses genoux.

Avec une lenteur infinie, les aiguilles de la minuscule pendule de Limoges posée sur la table de chevet de Pellerin, marquèrent minuit, puis une heure, puis deux. De temps à autre, Nadelman remuait systématiquement les bras, allongeait ou repliait les jambes. Il n'avait pas sommeil, mais ses sens et son esprit que rien n'occupait risquaient de s'engourdir. Dans son lit, le malade dormait paisiblement.

Il était étonnant qu'il eût pu le remarquer ; le fait que tous les gonds fussent huilés indiquait la perfection avec laquelle le ménage était tenu chez Pellerin. La porte qui donnait dans le corridor plongé dans l'obscurité était en train de se fermer lentement.

D'un bond, le savant au corps atrophié, prématurément vieilli, se jeta contre le battant. Le poids qui s'opposait à ses efforts lui tira un grognement. Bien que sa position s'y prêtât peu, il parvint à lancer dans le vide, par l'entrebâillement, un coup de lanière dans lequel il mit toute l'énergie qu'il put rassembler. Deux fois encore, le fouet s'abattit en sifflant. Alors, la porte céda si brusquement que Nadelman manqua de tomber sur les genoux. Aussitôt, il comprit qu'il avait commis une erreur grosse de conséquences. Nulle part, excepté dans la chambre de Pellerin, il n'avait laissé de lumière. De précieuses secondes s'écoulèrent avant qu'il eût trouvé et manœuvré le commutateur. Il aspira une longue bouffée d'air. Jamais la Masse n'avait montré tant de force.

Sur le palier de l'escalier qui s'enfonçait dans les ténèbres du rez-de-chaussée, le tapis gris présentait une surface de plus d'un mètre de diamètre sur laquelle les poils étaient fortement comprimés. Avec un sifflement venimeux et un claquement pareil à un coup de fusil, le fouet s'abattit à cet endroit. Nadelman en ressentit une joie exaltante et perverse. A l'instant, la Masse prit son élan et dégringola l'escalier. On ne pouvait rien voir, mais les marches gémirent et la lourde rampe de chêne fut agitée d'un long frémissement.

Nadelman, le fouet prêt à l'attaque, entama la poursuite, ses poignets osseux dépassant de ses manches trop courtes, les pans de sa veste de mauvais tissu flottant au vent. Une nouvelle fois, du temps perdu tandis qu'il cherchait à tâtons le cordon de la lampe qui éclairait le vestibule.

Au moment où il le sentit sous sa main, la porte du salon, qui s'ouvrait à l'intérieur, se referma sans à-coup, avec un déclic de serrure. La Masse, cette nuit, se déplaçait plus rapidement et avec plus de détermination que jamais. Par deux fois, au cours des quelques instants qui suivirent, Nadelman eut la certitude de l'avoir cinglée de son fouet. Le professeur découvrait les dents en une grimace nerveuse, tous les muscles de son visage tendus, et il se sentait indiciblement heureux.

Dans un silence que seuls troublaient sa respiration rauque et le sifflement et les claquements secs du fouet, la chasse continuait. Il traversa encore deux chambres, perdant dans chacune le temps nécessaire pour allumer l'électricité.

Dans la salle à manger monumentale, Nadelman fit une pause. Il était hors d'haleine. Toute trace de son antagoniste s'était évanouie. De l'immense pièce, dont une table ovale d'acajou resplendissant occupait le centre, se dégageait une impression de confort paisible ; pas un craquement, pas le moindre bruissement.

Inspectant avec soin chaque pouce de la pièce, il en fit lentement le tour. A une extrémité s'ouvrait une alcôve avec une porte qui débouchait sur un escalier menant au sous-sol. Celle-là aussi, il l'avait laissée ouverte. Il lui sembla la voir bouger. Un accès de fureur — provoqué non seulement par la nuit, la maison, mais encore par les années accumulées de souffrances — s'empara de lui. Il ne se donnait plus la peine de réfléchir. En trois longues enjambées, il atteignit la porte et s'immobilisa, scrutant l'obscurité. La porte le heurta dans le dos, faisant fléchir ses jarrets crispés. Il trébucha, manqua le pas et fit un plongeon. Sa tête vint donner contre les pierres rugueuses du mur de fondation et il perdit connaissance.

⁂

Il lui était impossible de savoir ; mais quand son esprit sortit du tourbillon de ténèbres qui l'avait envahi, il lui sembla qu'il n'était resté évanoui que quelques minutes. Poussant un cri angoissé, il se mit péniblement sur ses pieds. Son bras gauche lui causait une douleur insupportable. Il porta machinalement la main à sa tête et sentit la tiédeur

du sang qui lui inondait le cuir chevelu. Frappé de panique, gémissant, il sortit en titubant de l'obscur sous-sol, traversa le vestibule à pas de géant, gravit quatre à quatre l'escalier et fit irruption dans la chambre de Mr. Pellerin.

Les draps étaient en bouchon au pied du lit. Un oreiller était tombé à terre. Le malade tenait devant lui ses mains étendues et raides comme si quelque chose les avait arrêtées net dans leur mouvement de poussée. Son visage était violacé.

L'espace d'un instant, un sentiment mélangé de désespoir et de regret — par-dessus tout, le dépit qu'il éprouvait de s'être laissé surprendre si stupidement — empêchèrent Nadelman de rien distinguer. Plusieurs secondes s'écoulèrent avant que sa vision s'éclaircît. Pellerin était léger et de petite taille ; le matelas et les oreillers sur lesquels il reposait étaient fermes. Or, son corps mince creusait dans le lit un trou aussi profond que si un géant y eût été couché. La Masse était encore sur lui.

Nadelman avait perdu son fouet ; il devait être en bas des marches du sous-sol. Alors, courbant et raidissant ses doigts, il se mit, avec une énergie démentielle, à gratter, à ratisser, à lacérer l'air, quelques pouces au-dessus de la figure, de la poitrine et des bras de Pellerin. Il ne sentait rien sous ses doigts.

Mais il gagnait le combat. Il gagnait ! Il vit le corps contorsionné de son ami s'élever graduellement. Le matelas perdit sa forme incurvée. Il entendit le faible bruit d'une aspiration. Pellerin était encore en vie. La Masse s'était retirée.

Nadelman s'approcha du bureau et décrocha le téléphone. Le Dr. Gage répondit au premier appel. Deux minutes plus tard — il n'avait pas dû se déshabiller — il arrivait dans la chambre de Pellerin. De ses mains velues, aux gestes sans grâce, mais soudain devenus précis, il lui injecta un stimulant, puis entreprit de lui masser la partie inférieure du thorax à un rythme régulier. Quand il fut enfin certain que Pellerin respirait normalement, le docteur mit de l'ordre dans les draps froissés et cala dans son lit son ami toujours sans connaissance. Ce n'est qu'alors qu'il se retourna vers le professeur.

Il jeta sur le vieux juif un regard chargé d'hostilité, son attention se portant sur ses vêtements couverts de poussière, sa respiration haletante, le sang coagulé sur sa tête.

— « Vous étiez au courant, naturellement, » dit Gage, courroucé. « La semaine dernière, Pellerin a fait un testament. J'ai servi de témoin. Il vous lègue tout ce qu'il possède. » Il fit un brusque signe de tête. « Vous feriez mieux de nous laisser seuls. Je vais passer la nuit auprès de lui. »

En entendant ces paroles, Nadelman eut une impression de vertige. Il rentra dans les épaules sa tête fine au long nez busqué ; ses mains s'ouvrirent en un geste d'obéissance feinte, de soumission dérisoire : geste aussi vieux que le monde et éternellement incompris. Puis, sans un mot, il fit demi-tour et sortit.

Dans sa chambre, il demeura dans l'obscurité. Tout habillé, oubliant la blessure qu'il s'était faite à la tête, il s'allongea sur son lit... La victoire, une victoire véritable, était-elle donc impossible à remporter ? Il croyait avoir eu en Gage un ami. Ce regard chargé de haine — ou, ce qui était pire, d'une défiance inexprimable — quand Gage l'avait accusé d'avoir voulu tuer son ami... c'était comme s'il l'eût toujours connu. A Babylone. En Egypte. En Espagne... A ce moment-là, le visage de cet excellent homme avait été celui-là même de la violence. La Masse pouvait affecter bien des formes.

A quoi bon lutter, alors ?

Parce que tout l'ordonne : le combat ne doit jamais cesser.

***

Le cri strident lui parvint comme s'il se fût trouvé au fond d'un puits. Nadelman dut faire un effort comme pour se dégager des flots huileux et noirs.

On l'appelait. « Elias ! Nadelman ! Elias ! Venez, au nom du ciel ! » C'était Gage.

Il se tenait adossé au mur, regardant fixement le lit. Il n'avait laissé comme lumière que la veilleuse placée sur la table de chevet. Cependant, même dans la pénombre, le professeur remarqua que son visage ordinairement coloré était gris de peur et que ses lèvres frémissaient.

— « Regardez ! »

Au moment même où il s'élançait vers le lit, Nadelman comprit que cette fois il était trop tard. La Masse était revenue. Et maintenant elle s'en allait. Le corps de Pellerin, poussé par les ressorts du matelas sur lesquels la pression cessait de se manifester, se soulevait progressivement. Une seconde encore et il était libéré, étrangement inerte.

— « Docteur ! » appela Nadelman.

Avec effort, ses mouvements mal assurés après le choc qu'il venait d'éprouver, Gage s'approcha du lit. Il appliqua son stéthoscope sur le cœur de Mr. Pellerin, écouta un court instant, puis, se redressant, secoua tristement la tête.

Il rangea son instrument ; ses mains tremblaient. « Je me suis endormi, » dit-il humblement. « C'est ma faute. »

Il se fit un silence, puis Nadelman répondit :

— « La Masse, docteur, a fait de vous son allié. Le fait, hélas ! n'est pas inconnu. Moi aussi, je suis coupable. Cette nuit, je n'étais plus le défenseur, mais l'agresseur. Par là même, j'ai fait son jeu, au lieu de servir ma cause. Il nous faut montrer beaucoup de vigilance. »

Ce n'est qu'après avoir avalé d'un trait, dans la clarté rassurante du petit salon, un grand verre de cognac, que le docteur regarda l'autre dans les yeux.

— « Il y a certaines choses, » dit-il enfin rasséréné, « pour lesquelles on ne peut dire « Je m'excuse ». J'ai cru que ce tour de passe-passe...

Je ne sais ce qui m'a pris. » Il jeta un regard autour de la coquette pièce. « C'est cette maison, Elias. Maintenant qu'elle vous appartient, détruisez-la, pour l'amour de Dieu. Brûlez-la. »

Le professeur hocha la tête. « Non. J'y resterai. J'ai l'intention de... » Il hésita, cherchant un mot : « ...de combattre. Et je crois que je vaincrai. Je n'ai pas la prétention de comprendre, » poursuivit-il calmement. « Quelque chose, ici, a convergé ; s'est concentré. Un reste, matérialisé et hostile. Mais la violence et la cruauté, la volonté d'écraser et de tuer sont aussi vieilles que l'homme. Les formes en sont infinies. Parfois franches ; bien plus souvent dissimulées. Pellerin était débonnaire ; il ne voulait pas riposter. Il le faut. *Il le faut absolument !* »

Le maigre vieillard sourit tristement, mais sa bouche révélait une froide fermeté.

« J'ai appris cela, voyez-vous, longtemps avant de venir ici. »

(Traduit par Roger Durand.)

L'œil

par SIBYL BANGOR

C'était une très jolie fille. Des cheveux d'un noir mat, des jambes fuselées, une taille qui s'incurvait délicieusement, des gestes délicats, une démarche souple... et pourtant elle déplaisait profondément dès le premier abord. Ou plutôt elle créait une angoisse sourde, inexplicable, aussi longtemps que l'on n'avait pas réalisé ce qui clochait. N'allez pas chercher des complications caractérielles ou une attitude bizarre, qui enthousiasmeraient l'esprit tortueux d'un psychiatre. C'était quelque chose de très évident, qui incommodait aussi bien les passants que les commerçants et qui hypnotisait les enfants ; cela se voyait comme les yeux au milieu du visage, et c'est justement de ses yeux qu'il s'agissait : ils étaient d'un vert onctueux comme un tendre gazon, grands, ombragés de cils soyeux, mais ils étaient *entièrement verts.* Très exactement comme des yeux de chat : verts jusqu'au bord, indécemment verts, et nul liseré de sclérotique blanche ni trace de pupille ou d'iris ne s'y pouvaient déceler. Une simple fente verticale indiquait seule que ces yeux pensaient, voyaient, observaient, étaient vivants.

Chacun, tour à tour, dans l'entourage de Catherine, que l'on s'était empressé de baptiser Cat, s'était penché sur ce problème glauque : les parents, les frères de Cat, ses professeurs, le médecin de la famille, ses petites camarades, tous enfin s'étaient interrogés anxieusement sans trouver de solution au mystère. Mais après tout, ils s'étaient habitués, puisque cette particularité féline ne semblait en rien modifier la personnalité de la jeune fille, sinon pour lui apporter un charme supplémentaire, pour ceux qui se meuvent avec aisance dans l'insolite.

Mais il en était tout autrement des gens simples, des paysans surtout qui l'accusaient d'avoir le « mauvais œil ». Certains esprits, hantés par des histoires de sorcellerie, allaient jusqu'à murmurer que la nuit elle se transformait en vampire, en panthère, et allait déterrer les morts enfouis dans le vieux cimetière qui sentait le thym et la lavande. Car j'ai oublié de vous dire que Cat était originaire de Provence : rien de commun avec les brumes d'Ecosse favorisant les mythes ténébreux, nulle saga scandinave dans le silence des lacs gelés. Quant à la famille de Cat, elle avait les yeux bruns de père en fils. Un mystère inexplicable. Mais Catherine, qu'en pensait-elle ?

Petite, elle fut agacée et honteuse comme tous les enfants de n'être pas comme les autres, mais lorsqu'elle atteignit ses dix-sept ans, l'âge où les filles manient le bâton de rouge à lèvres avec coquetterie, elle commença à remarquer les remous qu'elle suscitait dans le clan du sexe opposé. Tous les garçons voulaient sortir avec Catherine, la connaître, peut-être pour se garantir de ses soi-disant sortilèges ; mais comme de bien entendu, il n'était pas question de mariage avec une fille que l'on risquait de voir se transformer en chatte, au moment le plus intime et le moins opportun. Cat remarqua d'abord l'animosité des autres filles, qui lui jalousaient ses succès et les imputaient à ses maléfices. Puis l'attitude des garçons l'amusa follement jusqu'au jour où elle tomba elle-même amoureuse, et cela dans les circonstances les plus imprévisibles.

C'était un grand adolescent d'une vingtaine d'années, venu faire une cure de repos dans ce Midi chatoyant, un étudiant en médecine, avec un regard

sérieux et une logique impitoyable, qui n'admettait absolument pas ce que la Science ne pouvait expliquer. Le cas de Cat le passionna. Il y chercha des explications médicales, biologiques et évolutives, qu'il ne trouva pas, et se mit à étudier ce problème consciencieusement. Ces miroirs d'eau verte retinrent à tel point son attention qu'il décida d'en faire le sujet de sa thèse. Catherine, elle, l'aimait. Et son amour l'aveuglait à tel point qu'elle ne réalisait pas qu'aux yeux d'André, elle était tout simplement un échantillon curieux et ravissant d'un nouveau genre de monstre, peut-être imputable aux radiations.

André arriva à communiquer sa découverte à des savants et il fut décidé, avec l'accord de Catherine, qui voulait contribuer aux recherches du jeune homme, qu'elle serait mise en observation dans un laboratoire scientifique. Pour André, la jeune fille acceptait de n'être plus qu'un cobaye entre les mains des hommes de science. Pour André, elle accepta l'opération qui devait consister à prélever les deux précieux spécimens et à lui greffer en échange deux yeux humains normaux. Le jour de l'opération, qui avait réuni ce que la Science compte de spécialistes éminents et de techniciens, la Presse de conférenciers et de journalistes du monde entier, Cat après un dernier regard à André de ses prunelles admirables, accepta avec le sourire l'entrée dans la salle d'opération. Elle avait dans sa main la dernière lettre que lui avait écrit sa mère et qui lui enjoignait et la suppliait de ne pas accepter les propositions des médecins, à la suite de rêves angoissants qu'elle avait faits. Mais que peut l'intuition d'une mère et sa tendresse quand sa petite fille est devenue une femme qui aime désespérément ?

L'opération eut lieu. Les yeux de chat furent délicatement enlevés et précieusement conservés au laboratoire pour faire l'objet de longues et précises expériences. Les yeux humains furent greffés sur Catherine et les chirurgiens satisfaits attendirent. Quelques jours plus tard, les premiers pansements enlevés, Catherine découvrit qu'elle était aveugle. Dans le laboratoire, seules deux petites flaques d'eau verte témoignaient que le mystère avait échappé aux humains. André se donna la mort.

Entre deux rideaux

par JEAN-PIERRE KLEIN

Comme quelques centaines de Parisiens, j'étais impatient de voir la seconde partie du spectacle La première, relativement banale, nous avait montré une chanteuse à voix, un numéro de cascadeurs, un joueur d'harmonica, deux jongleurs et quelques autres artistes facilement oubliables.

Chacun, et moi aussi bien sûr, attendait d'applaudir le numéro extraordinaire (était-il dit et proclamé) des Hermanos Brothers. Les Allemands en particulier avaient réservé un triomphe à cette troupe, ce qui avait retardé sa venue à Paris. Quoi qu'il en soit, il nous était enfin possible de juger de l'enthousiasme de nos confrères spectateurs d'outre-Rhin. Trois représentations d'ailleurs avaient déjà eu lieu à Paris, et la presse était unanimement enchantée.

Placé au premier rang d'une salle comble, seul ainsi que j'aime à l'être au music-hall, un esquimau fade fondant sur ma main, je commençais à m'impatienter. D'où j'étais, on entendait quelques bruits de discussions derrière

le rideau. Le public se mit à applaudir en cadence. Enfin les trois coups se firent entendre. Après l'inintelligente présentation habituelle, un chanteur tout à fait quelconque nous interpréta trois de ses compositions. Au début de son tour, son visage était tendu et comme apeuré ; sans doute le trac, pensai-je. Fait remarquable, les coulisses étaient relativement bruyantes, ce qui ne semblait pas fait pour le rassurer.

Après quelques applaudissements de politesse, nous vîmes surgir de nouveau l'inévitable présentatrice qui nous annonça, dans le silence absolu, les Hermanos Brothers. La scène fut vide pendant un temps qui nous parut assez long, puis ils apparurent.

Dès l'abord ce fut admirable. Imaginez cinq hommes arrivant de la gauche, d'un pas égal, la jambe droite avançant exactement au même moment, et ces cinq hommes, comment dire, tous semblables. Leurs costumes de scène, blancs et noirs, étaient les mêmes certes, mais leurs visages aussi, comment vous expliquer, c'était le même homme en cinq exemplaires. L'effet était véritablement hallucinant. Ils s'arrêtèrent brusquement et se retournèrent d'un bloc vers le public. Leurs bouches s'ouvrirent simultanément et ils annoncèrent en chœur leur première chanson. Ils le firent avec un accent assez prononcé que je crus américain. Pendant qu'ils chantaient, j'émergeai difficilement de ma stupeur. Leurs voix un peu rauques et tristes étaient assez émouvantes ; mais peu importaient leurs qualités vocales, seul comptait cet ensemble absolument surprenant, cette simultanéité extraordinaire qu'il leur avait fallu acquérir au prix de quel travail ?

De ma place, j'observais les visages de ces quintuplés (car, comment expliquer une telle ressemblance ?) et je m'étonnais de ne point trouver la moindre différence entre leurs traits. Ils exécutaient tous au même moment le même jeu de scène. les sourcils relevés pareillement, le regard un peu fixe orienté vers la même partie de la salle.

Seul peut-être le premier à gauche clignait des yeux un peu plus que ses camarades. Ses tempes étaient recouvertes de sueur tandis que les quatre autres frères, élégants et nets, semblaient indifférents au trac, mais cela n'était qu'un détail sans importance.

La première chanson achevée, ce fut selon la formule un tonnerre d'applaudissements. Ils s'inclinèrent tous et s'approchèrent de la rampe. Ils trébuchèrent tous en chœur avec une spontanéité merveilleusement feinte qui entraîna de nouveaux applaudissements. Puis ils annoncèrent la chanson suivante. Le premier étonnement passé, chacun — particulièrement les spectateurs des rangs les plus proches de la scène — s'efforçait de trouver sur le visage de l'un des frères ce qui permettrait de le distinguer des autres, hormis sa place dans le groupe : la ride, la marque de maquillage. C'est d'ailleurs un travers bien connu des prestidigitateurs et caractéristique, paraît-il, du public français. Mais ici, par une perfection difficilement explicable, il était difficile de trouver la faille chère à nos esprits occidentaux. Seul cependant le dernier frère à gauche contentait quelque peu nos vœux. Son visage de plus en plus livide et haletant me faisait augurer une nouvelle surprise sans laquelle le numéro pourrait devenir fort monotone.

Plus j'examinais les frères, plus je m'émerveillais de l'extraordinaire synchronisme de leurs mouvements. De mon fauteuil, je pouvais apprécier l'incroyable précision de tous leurs gestes, le luxe inutile de détails qui leur faisait égaler la perfection. Je pouvais même percevoir, détail ridicule, la même tache légère sur leur jambe de pantalon. La brebis galeuse (comme j'appelais le frère

apeuré) oscillait quelque peu sur elle-même, et les autres tremblaient à l'unisson, quoique de façon moins prononcée.

Ce fut à l'annonce de la troisième chanson que le drame (était-il prévu ?) eut lieu. Ils avançaient tous vers la rampe lorsque le frère indiscipliné fit un pas en avant des autres. Je crus d'abord que c'était le chef du groupe qui voulait nous présenter ses camarades, mais il porta la main à sa tête, geste qui fut ébauché par les quatre autres, et dit : « Non, » à voix si basse que je doute que mes voisins même l'entendirent. Les Hermanos Brothers ouvrirent en même temps la bouche, mais aucun son n'en sortit. Leurs yeux à tous reflétaient la panique et la stupeur.

Le cinquième tournoya, puis tomba lourdement sur les planches. Les autres s'affaissèrent légèrement, comme s'ils recevaient un poids immense sur leurs épaules. Ils tournèrent leurs têtes vers la droite, avec un ensemble imparfait cette fois-ci, et crièrent presque en chœur : « Rideau. » Celui-ci fut baissé immédiatement. Toute cette scène avait ressemblé à une pantomime.

La présentatrice vint nous prier d'excuser cet incident et clôtura assez rapidement le spectacle. L'orchestre fort bruyant joua jusqu'à ce que le public fût parti.

Voilà, j'ai rapporté tous les faits, même les plus infimes, dont j'ai été le témoin. Malgré tous mes efforts, il m'a été impossible de réunir d'autres renseignements. Qu'ajouter à cela ? Que plus jamais on ne vit au programme d'un music-hall aucun des Hermanos Brothers. Que comprendre ?



TRIBUNE LIBRE

S.F. et bandes dessinées (suite)

M. Guy-Claude B. (Evreux)

La lettre citée ci-dessous fait suite à l'article de Pierre Strinati dans « Fiction » *n° 92. Si certains de ses points recoupent la communication de Jean-Claude Forest dans la Tribune Libre du n° 93, elle contribue par ailleurs à la documentation sur le sujet, et à ce titre elle nous a semblé intéressante.*

Que les *comics* d'avant-guerre aient influencé beaucoup de lecteurs actuels de science-fiction, aucun doute ! J'ai encore net dans ma mémoire le premier contact avec Guy l'Eclair, et je le revois, traqué par Ming, se réfugier dans une île avec ses partisans, alors que de fantastiques flottes et escadrilles le traquaient sans cesse sur mer et dans les airs. Si je suis aujourd'hui grand amateur de science-fiction, c'est sans doute à l'influence de ces hebdomadaires que je le dois, et au fait que le Guy l'Eclair d'Alex Raymond a été l'un des grands « chocs » artistiques de mes dix premières années.

Je regrette que les difficultés de documentation actuelles ne vous aient pas permis d'accroître le champ de vos investigations. Il a existé en effet avant ou pendant la guerre d'autres hebdomadaires pour jeunes qui publiaient de la science-fiction. Je citerai notamment « *Jeudi* », auquel succéda « *Jean-Pierre* » qui, dans une présentation d'ensemble différente, reprit grosso modo les mêmes aventures : il s'agissait notamment de deux bandes dessinées par un artiste vraisemblablement américain, du nom approximatif de Bob Dan (?), et qui versaient, tantôt dans le genre policier, tantôt dans la SF : « *L'Aigle des Montagnes Rocheuses* » contait ainsi, en plus d'une tentative d'intoxication de l'armée américaine par des espions et chimistes allemands qui tentaient d'introduire dans les conserves de « singe » un toxique annihilant la mémoire, l'histoire de l'inévitable génie rendu fou par l'alcool et le désespoir, et qui se faisait le complice d'une bande de gangsters, leur permettant de piller des villes entières grâce à un super-dirigeable doté de moyens d'attaque ultra-perfectionnés (rayons paralysants et autres) et garé dans un repaire sub-aquatique (!). Le dénouement était un peu inattendu car, en général, le savant fou meurt dans sa petite apocalypse personnelle, mais ici, commotionné à la suite d'une explosion, il était enlevé par les forces de l'ordre et recouvrait la raison pour combattre à leurs côtés, amenant la destruction des « méchants » qui, terrés dans un volcan éteint et se voyant traqués, causaient le réveil de celui-ci par l'usage abusif de certaines ondes (?) dangereuses. Malgré toutes ses naïvetés, cette bande dessinée ne manquait pas d'une certaine ambiance. Du même auteur, « *Les chasseurs du Congo* » relevaient le plus souvent du roman d'aventures ; à signaler cependant un épisode ancien qui relatait des péripéties au cœur d'une cité d'hommes et de reptiles géants située en pleine Afrique.

Il me faut aussi parler des « *Aventures de Rosy Patt* », d'un certain Frank Godwin, qui comportaient des passages parfois très intéressants et relevant presque toujours de la SF : notamment la séquence du savant fou qui rêvait de faire basculer l'axe de rotation terrestre et de placer ainsi le pôle Nord

en plein Sahara ; un autre épisode contait les aventures de Rosy, de son fiancé et de l'inévitable chaperon-professeur (style vieux fonctionnaire à lunettes) : projetés dans un futur indéterminé par un explorateur temporel de l'invention du professeur, ils visitaient une civilisation d'une technologie avancée où gratte-ciel et fusées, bien que d'un autre style, n'avaient guère à envier à ceux d'Alex Raymond, où l'énergie était téléportée sans support matériel et où les femmes dirigeaient la société, les hommes se contentant des quelques rares postes de spécialistes et vraisemblablement aussi (mais l'auteur ne le précisait pas) de la garderie des enfants en bas-âge... Frank Godwin s'était passablement excité sur les questions techniques et se permettait parfois quelques planches « explicatives », comme le plan d'une fusée de combat avec détails de constructions à l'appui ou encore l'utilisation des méthodes d'enseignement hypnotique pendant le sommeil, ce qui m'avait beaucoup frappé à l'époque (dame, j'allais en classe !). Ce joli monde était alors attaqué par les vilains jaunes (vont-ils vraiment nous manger ?) qui, à grands renforts de « rayons annihilants », immobilisaient les installations « blanches », à l'exception d'un seul petit moteur qui s'avérait, après examen, construit à partir d'un métal rarissime n'existant que sur la Lune. Une fusée interplanétaire (*Le Météore*) était réalisée in extremis et retrouvait sur notre satellite (outre les indigènes, d'ailleurs fort sympathiques, qui n'étaient autres que les « fourmis » géantes issues de l'imagination de Wells) les nombreux descendants d'un équipage terrien abandonné, et dont la cité lunaire, tapie à l'entrée d'une immense caverne (pour se protéger des météorites sans doute), avait l'originalité d'être alimentée à partir de générateurs récupérant l'énergie solaire. Un stock du précieux métal se trouvait donc ramené sur Terre et l'escadre « blanche », judicieusement équipée, résistait victorieusement à l'envahisseur asiatique que le professeur, en fin de compte, réexpédiait très simplement dans un lointain passé, astronefs compris, grâce à son invention : que n'y avait-il pas pensé plus tôt ?... Les mauvais côtés de cette bande (racisme et plagiats notamment) se trouvaient rachetés par la valeur des dessins de Frank Godwin et par beaucoup d'idées ingénieuses. Je crois pouvoir affirmer que la « *Cora* » du « *Journal de Mickey* », à laquelle il est fait allusion dans votre article, est du même auteur : n'y retrouve-t-on pas le même savant binoclard ? Pour s'en convaincre, il suffirait de se procurer (si cela est encore possible) quelques exemplaires du « *Donald* » d'après-guerre, où Frank Godwin dessinait (en page 6, je crois) une bande sans grand intérêt d'ailleurs et sans rapport avec la SF : le style de ce dessinateur est en effet très reconnaissable. (1)

En ce qui concerne les armes secrètes que l'on trouve à profusion dans « *Bernard Tempête* », il conviendrait de ne pas oublier le fameux parapluie en plomb, qui vous met à l'abri des rayons cosmiques ! ! ! Quant au dernier épisode, qui concerne l'invention du sous-marin de poche, n'utilisait-il pas aussi de puissants champs magnétiques ? Mais ceci n'est qu'un détail...

Votre article a réveillé en moi de nombreux souvenirs qui ne m'ont fait que déplorer davantage la disparition progressive de toutes ces merveilles. Je suis absolument d'accord avec vous en ce qui concerne le caractère poétique de l'œuvre d'Alex Raymond, et je conserve un souvenir très vivant de certaines scènes, comme cette charge sur la neige de la garde de Frigia qui, montée sur des espèces d'autruches polaires, venait délivrer in extremis Guy l'Eclair et ses compagnons, prisonniers de troglodytes cruels et velus. Je regrette que

(1) Frank Godwin était effectivement le dessinateur de « *Cora* » alias « *Diane détective* », ainsi que de « *La Patrouille des Aigles* » (voir à ce sujet la communication de Jean-Claude Forest). Mais Rosy Patt ne serait-elle pas également un avatar de Cora ? (N. D. L. R.)

ce récit ait été brusquement interrompu par l'invasion allemande : qu'était donc ce fameux « secret de la caverne » où l'effrayant Dragon des Neiges tenait nos héros prisonniers ? Je n'ai jamais pu savoir non plus comment Luc Bradefer revenait de son équipée à travers la pièce de monnaie et pourquoi, parvenu dans les ruines trouvées sur une planète apparemment abandonnée et ultra-microscopique, l'escalier qu'il gravissait lui paraissait aussi anormalement long... Excellente idée que cet épisode, encore que, suivant le mot de Langevin (je crois), il apparaisse de plus en plus que l'univers n'est pas une série de poupées japonaises qui s'emboîtent les unes dans les autres...

J'avoue ne pas être tellement d'accord avec vous en ce qui concerne le caractère « fantastique » des pouvoirs exceptionnels de Mandrake ; l'hypnotisme, dont il usait le plus souvent, ne me semble pas être un procédé particulièrement extra-scientifique et si, par exemple, il colorait en bleu les flammes d'un feu au grand émoi des peuplades qui le contemplaient, l'auteur prenait la peine de préciser explicitement que c'était grâce à la projection subreptice de quelque composé chimique adéquat. En ce qui concerne la critique que vous formulez à l'égard du Yordi d'« *Aventures* », je crois que l'on peut la faire à propos de n'importe lequel des héros de ces bandes : il est évident que chacun d'eux, dans la réalité, devrait y laisser mille fois sa peau, notamment Guy l'Eclair ! Et croyez-vous qu'un enfant s'y trompe vraiment ? Il sait fort bien, inconsciemment au moins, que son héros, même s'il n'a pas des pouvoirs aussi illimités que ceux de Yordi, sortira indemne de n'importe quelle embûche. C'est lorsque l'enfant passe à l'état d'adulte qu'il se rend compte que, dans la vie réelle, les héros meurent parfois — et ce n'est pas toujours pour l'enfant un bon moment à passer.

En ce qui concerne les dessins que Pellos a réalisés pour « *Junior* », j'avoue n'avoir conservé aucun souvenir de « *J. J. Ardent athlète* », mais je m'étonne par contre de ne vous voir faire aucune allusion à sa bande intitulée « *Futuropolis* », assez remarquable, à l'ambiance grandiose et échevelée. (1) Le même Pellos a publié, dans les derniers numéros de « *Jean-Pierre* », une bande intitulée « *Electropolis* » dans laquelle la Terre, par suite d'un cataclysme épouvantable, se fragmentait en plusieurs parties ; sur celle emportant l'ancienne Europe, dans un Paris aux trois quarts détruits, des réfugiés construisaient aux pieds de la Tour Eiffel restée debout une ville sous cloche car ils avaient à lutter contre la nouvelle pression atmosphérique ; à noter que la réorganisation de l'atmosphère ayant déterminé des différences de potentiel considérables dans ses diverses couches, ces nouveaux Parisiens avaient la possibilité d'utiliser directement la Tour comme générateur ! Mais bientôt sortaient des entrailles du globe fracassé des êtres étranges aux pouvoirs manifestement redoutables, contre lesquels les humains allaint avoir à se défendre... lorsque l'invasion allemande de 1940 a tout interrompu.

Quant aux bandes humoristiques enfin, il convient de ne pas oublier l'excellente « *Famille Illico* », du regretté Geo McManus, dont la qualité des dessins me paraît bien supérieure à ceux du « *Popeye* » de Segar. A signaler dans ce genre une savoureuse bande de SF canularesque que le dessinateur français Eric dessina pour un hebdomadaire paru pendant l'occupation (« *Gavroche* », je crois) et qui narrait la désopilante lutte du professeur Globule contre le docteur Virus.

Vous vous étonnerez peut-être de me voir aussi prolixe au sujet de publica-

---

(1) « *Futuropolis* » a été mentionnée par J.-C. Forest dans ses compléments d'information. (N. D. L. R.)

tions que je ne possède plus : c'est en effet qu'arrivé à l'âge ingrat où l'on se prend faussement pour un adulte bien au-dessus de ces soi-disant balivernes, j'ai cru malin de les détruire ou d'en faire cadeau, il y a quelque quinze ans, et je reconnais avoir commis là une bêtise que je ne suis pas prêt de me pardonner. Ce qui m'amène au dernier point de cette lettre : y a-t-il des moyens d'enrayer la disparition de ces illustrés pendant qu'il en est encore temps ? J'avoue parcourir bien en vain les quartiers de bouquinistes lors de mes rares venues à Paris ; je n'hésiterais pourtant pas à payer quelques dizaines de milliers d'anciens francs une collection complète de « *Robinson* » et de « *Mickey* », offre peut-être généreuse, peut-être trop modeste, je l'ignore — mais à qui m'adresser ?

Autre proposition : une souscription ; il ne serait peut-être pas impossible de réunir 200 ou 300 souscripteurs qu'une telle entreprise intéresserait ; si chacun versait ne serait-ce que 10.000 anciens francs, il me semble que la somme ainsi réunie permettrait au moins une réimpression partielle.

Dernière possibilité : la constitution d'une bibliothèque qui permettrait à ses adhérents la consultation sur place (peu intéressante pour les lecteurs de province) ou à domicile (toujours hasardeuse) des exemplaires que les cotisations permettraient de recueillir. Cette solution est peut-être la plus facilement réalisable, mais à mon avis la moins satisfaisante car elle n'empêcherait pas la détérioration des rares exemplaires par manipulations répétées.

Depuis la publication dans « Fiction » *de l'article de Pierre Strinati, nous avons reçu de nombreuses autres lettres attestant l'intérêt que le sujet a provoqué. Cela montre à quel point la génération qui eut dix ans dans les années trente (spécialement parmi les actuels amateurs de S. F.) reste « marquée » par ces illustrés.*

Plusieurs de ces correspondants rejoignent le vœu exprimé par celui que nous avons cité : pouvoir se procurer (ou à défaut consulter) des collections des principaux journaux du genre, notamment « Robinson » *et* « Mickey ». *En réalité, de telles collections sont pratiquement introuvables, et n'existent que chez ceux qui ont eu le « nez » de les conserver. Un voyage dans le temps jusqu'au siège de la maison éditrice étant malheureusement exclu, il ne reste qu'un seul espoir : la création d'un club ou le lancement d'une bibliothèque, solutions évoquées par notre correspondant. Mais pour cela il faudrait la réunion de plusieurs centaines d'amateurs. A tout hasard, nous proposons à ceux qu'un tel projet séduirait de le faire savoir.*

Réévaluation d'un roman soviétique

M. José-Maria Monino (Paris)

Demètre Ioakimidis a, dans sa critique du n° 92, assassiné d'une manière inadmissible « *Sur la planète orange* », de Leonid Onochko.

Il commence par citer Anthony Boucher et fait sien le jugement de cet auteur. Je serais d'accord avec lui s'il ne s'agissait que de Kazantsev ou d'Obroutchev, mais que dire de « *La Nébuleuse d'Andromède* » d'Efremov ? Je crois qu'on pourrait utilement le renvoyer à Gérard Klein (n° 77). Bien que je ne sois pas d'accord avec Gérard Klein dans sa remarque sur le côté « boy scout » des personnages (je pense pouvoir lui répondre en étudiant la critique de D. I.) et sur le jugement qu'il portait sur le côté littéraire de « *La Nébuleuse* ». Des amis, professeurs de russe, m'ont affirmé que presque toutes les lourdeurs et les longueurs disparaissaient dans l'original (G. K., rappelez-vous du « biologue »). Je les crois bien volontiers. D'autre part, l'exposition statique, souvent linéaire, est une des constantes de la littérature russe traditionnelle (ex. : Tchékhov, Gorki, Cholokhov), sauf Tolstoï et Dostoïevsky. Cette remarque, je la fais aussi à l'intention de D. I.

G. K. écrivait à propos du livre d'Efremov :

« *Par l'originalité de ses thèmes autant que par l'ampleur de ses vues, il constitue une œuvre importante, dont l'auteur peut prétendre rivaliser dans le genre avec les écrivains occidentaux.* » Il écrivait cela bien qu'ayant relevé un défaut important : l'étroitesse des vues économiques d'Efremov.

Revenons à D. I. Les personnages lui semblent « sans peur et sans reproche ». Pierre Daix, dans « *Lettre à Maurice Nadeau* », écrivait des déportés soviétiques (je cite en résumant, de mémoire) : « *Les déportés soviétiques étaient pour la plupart des raflés, aussi y eut-il parmi eux autant de pédérastes, de dénonciateurs, de voleurs, que parmi nous. Mais les autres étaient des hommes d'une trempe exceptionnelle, comme il n'en existait pas dans les autres nationalités représentées au camp.* » Les personnages critiqués possèdent, certes, une part de convention, mais pour le reste ils répondent bien à ce que disait P. Daix, et ils sont très proches du portrait qui se dessine lorsque nous lisons l'autobiographie de Gagarine dans « *L'Humanité-Dimanche* » (espérons que de feuilleton elle se transformera en livre). Gagarine est loin d'être une machine, bien qu'étant « sans peur et sans reproche ». Il révèle dans ses souvenirs une sensibilité souvent touchante, et une intelligence littéraire aiguë, à côté de ses côtés « boy scout », comme dirait G. K.

D. I. compare Burroughs avec Onochko. Mais Burroughs était un auteur de fiction anticipatrice alors qu'Onochko est un auteur d'anticipation scientifique, mu par des intentions souvent éducatrices.

Je pense, comme D. I., que ce roman est destiné à la jeunesse, ce qui explique la simplicité de l'action et le petit nombre de personnages (contrairement aux autres auteurs russes). Quant à son rythme, oui, il est lent et souvent sans rapport avec l'action (est-ce dû à l'auteur ou au traducteur ?), mais nous devons retenir une compacité de la construction qui fait bien augurer de son auteur, si celui-ci est jeune.

Ce n'est pas une grande œuvre, néanmoins je pense qu'on peut lui donner une place supérieure à « *La Légion de l'Espace* » de Williamson, à beaucoup d'auteurs anglo-saxons, et, en tout cas, à 99 % des ouvrages du « *Fleuve Noir* ». Je pense aussi, bien qu'étant un « fan » de Francis Carsac, que les personnages d'Onochko sont plus vivants, moins schématisés que les siens,

mais ils paraissent falots, à cause d'un parti pris naturaliste d'Onochko, surtout dans les dialogues.

Il y a aussi une chose que D. I. n'a pas comprise dans le livre en cause : le thème politique. En effet Onochko transpose la lutte du camp socialiste et du camp capitaliste sur Vénus. Il paraît vouloir enseigner ainsi que « sous toutes les latitudes » l'histoire se trouve confrontée avec des problèmes analogues (cf. Marx). Il faut dire aussi que pour des lecteurs soviétiques, il n'est pas nécessaire de mettre les points sur les i (leur imagination s'en charge facilement) lorsqu'on leur parle, même sans les nommer directement, d'une société communiste ou socialiste.

Le livre n'est pas un chef-d'œuvre, il a trop d'insuffisances plutôt que des défauts. Mais D. I. l'a désintégré, alors qu'il aurait suffi de le remettre à sa place. D. I. pourrait me rétorquer que le titre de la rubrique l'incite à le faire, mais les pistolets désintégrants ont généralement une graduation qui va de paralysie à annihilation totale, et il aurait pu se dispenser de ce dernier degré.

NOTES DE LECTURE

On a beaucoup cogné sur « *Le matin des magiciens* » dans « *Fiction* ». Il semble que, pour une part, ç'ait été selon le principe douteux : « *Qui aime bien châtie bien* ». Mais il y a eu quelque incompréhension aussi, de base qui pis est : l'exposé qu'ont fait les deux auteurs de thèses délirantes a trop été pris pour une profession de foi. En somme on a ouvert ce Discours de l'a-Méthode comme s'il s'était agi de l'autre. Que l'attrait éprouvé par les esprits de Bergier et Pauwels pour des para-sciences aussi folles que celles de Bender et de Horbiger (entre autres) soit patent, qui le nierait ? « *Ce qui compte, ce n'est pas la cohérence et l'unité de vue, c'est la destruction des systèmes issus de la logique, des mondes de pensée rationnelle, c'est le dynamisme mystique et la force explosive de l'intuition. Il y a place, dans les ténèbres étincelantes de l'esprit magique, pour plus d'une étincelle.* » (« *Le matin des magiciens* », p. 341). Evidemment, si l'on met cette réflexion sur le compte des auteurs (qui n'y souscrivent que de façon disons catalytique), c'est inquiétant. Et cela justifierait la critique de Klein. *Mais* il s'agit là surtout d'un résumé de la doctrine para-scientifique de Hitler, et non pas de celle des auteurs du livre incriminé.

En somme, si Pauwels et Bergier s'étaient contentés de lancer une collection consacrée aux quatre livres de Fort, aux œuvres de Bender, de Horbiger et autres « fous et hétéroclites scientifiques », la question ne se serait guère posée. Dit-on de Queneau, de Blavier, qu'ils sont anti-littéraires, obscurantistes, pour avoir pioché et jardiné dans le domaine des hétéroclites littéraires ? La véritable clé du « *Matin des magiciens* », ce ne seront pas les références manquantes qui la donneront, mais la longue citation de l'exposé d'Alleau (pp. 81-92). Et cette phrase de Miller — Henry — selon laquelle le temps est venu de recueillir même les rognures d'ongle. Des machines pourront faire ce travail immense de dépouillement, impossible à l'homme seul. Pourquoi bouder ?...

Eh bien, un parallèle littéraire à cette collection fantôme est tenté par les Editions de la Colombe. La collection « Littérature et Tradition » (dont Serge Hutin a analysé un ouvrage récemment dans « *Fiction* ») jouera un peu le rôle étrange et fascinant qu'auraient joué les œuvres complètes des para-scientifiques, mais dans le domaine littéraire. Bien des ouvrages introuvables le sont pour la seule raison que leur valeur « littéraire » est nulle ou négligeable, alors que leur pensée, erratique souvent, est néanmoins intéressante à plus d'un titre. Ouvrages souvent catalogués « mineurs » alors que leur postérité, avouée ou non, est importante.

Déjà parus, trois titres qui, totalement ou marginalement, intéresseront l'amateur de fantastique : « *Axël* », de Villiers de L'Isle-Adam, introduction et notes de Pierre Mariel, drame mystique qui mérite bien d'être tête de liste ; si le fantastique pur n'y est qu'épisodique, l'œuvre entière est comme un bain d'étrange, un étrange moins « cruel », moins détaché et moins hautain que celui des autres œuvres de Villiers ; pas plus accessible pour autant, mais peut-être plus marquant, durablement. Puis, de Joseph de Maistre, « *Les soirées de Saint-Pétersbourg, ou Entretiens sur le gouvernement temporel de la Providence* », introduction de L. Arnould de Grémilly et notes de Pierre Mariel, qui, sans être à aucun titre fiction, n'en sont pas moins étonnantes, comme variations sur la plupart des grands thèmes fantastiques que nous connaissons. Et, plus précieux encore, « *Le Comte de Gabalis ou Entretiens sur les*

Dépôt légal : 3e trimestre 1961. — Le Gérant : M. RENAULT.
Imprimerie Riccobono - Draguignan (Var)

Sciences Secrètes », de l'abbé de Montfaucon de Villars ; si « *Axël* » et « *Les soirées de Saint-Pétersbourg* » ne sont déjà pas faciles à se procurer, « *Le Comte de Gabalis* » était vraiment introuvable, ses dernières éditions datant de 1788 (dans la collection des *Voyages Imaginaires*) et de 1930 (mais tiré à 300 exemplaires, à La Connaissance) ; et peu de textes sont aussi précieux pour la connaissance des thèmes majeurs du fantastique.

Au programme, une série de titres tous plus alléchants encore, et choisis selon le même critère, avec parfois, comme des pierres milliaires, une concession valable à la « littérature » : « *Zanoni* », de Bulwer Lytton ; un inédit de ce très remarquable et quasi inconnu auteur fantastique que fut Victor-Emile Michelet, « *La vie secrète d'Hélène de Sparte* » ; des ouvrages de Gustav Meyrink, dont « *L'ange à la fenêtre d'Occident* » (espérons aussi qu'on rééditera « *Le visage vert* ») ; « *Ramsden* », de Talbot Mundy, qui sera, sauf erreur, le premier ouvrage de cet admirable auteur anglais à être traduit en français ; « *Gaspard de la Nuit* », d'Aloysius Bertrand ; « *Le dernier vivant* », de Paul Féval ; « *Ollivier* », de Jacques Cazotte (dont il n'existe à ma connaissance pas d'édition postérieure au XVIIIe siècle et qui est pourtant, selon mon goût, plus riche — si moins uniquement centré sur un grand thème — que « *Le Diable amoureux* »). A l'étude aussi une édition, éminemment souhaitable, du « *Crocodile* », de Louis-Claude de Saint-Martin, œuvre touffue mais où sont splendidement préfigurés bien des thèmes majeurs de nos anticipations.

Bref, une collection dont aucun amateur véritable des littératures conjecturales ne pourra se passer demain. Autant s'y intéresser dès maintenant...

Pierre Versins.

Kingsley Amis, ainsi qu'à peu près tout le monde l'ignore sur le continent, est un écrivain britannique né en 1922, auquel trois romans à tendances comiques ont assuré un certain renom dans les pays de langue anglaise. Dans un ouvrage intitulé « *New maps of hell* » (1), il prétend faire (et il convient de citer le sous-titre dans la langue originale) *a survey of science-fiction*.

Or, ce mot de *survey* est susceptible de plusieurs traductions françaises, dont *coup d'œil, examen, inspection* et *expertise*. Celle qui convient le mieux au travail de Kingsley Amis est la première — à condition de préciser que son coup d'œil est très subjectif. En écrivant ces pages — ou en prononçant les exposés dont elles sont tirées — l'auteur a de toute évidence cherché à ménager la chèvre et le chou : il se déclare un fervent de la science-fiction (ce qui doit en principe lui attirer la sympathie des amateurs du genre), mais s'empresse de faire comprendre qu'il ne saurait s'agir là que d'une littérature inférieure (rassurant ainsi les lecteurs « sérieux », et se conservant vraisemblablement leur estime).

A la lecture de ce recueil, on peut se faire quelque idée, sinon de ce qu'est la science-fiction, du moins de ce qu'y voit Kingsley Amis. Il est d'abord évident qu'il en connaît un certain nombre d'œuvres et que, contrairement par exemple à R. M. Albérès de joyeuse mémoire, il ne traite point de

(1) Harcourt, Brace & Company, New York ; et aussi Gollancz, Londres.

ce qu'il ignore. Il est cependant tout aussi clair que la culture de Kingsley Amis est fort inégalement distribuée en ce domaine : il ne parle pas de plusieurs œuvres de tout premier plan, parmi lesquelles les « *Chroniques martiennes* » de Bradbury, « *Les plus qu'humains* » de Sturgeon, « *A la poursuite des Slans* » de van Vogt, « *The city and stars* » (1) de Clarke, « *To walk the night* » (1) de William Sloane, le cycle de l'« *Histoire future* » de Heinlein, celui de « *Fondation* » d'Asimov. Le lecteur qui parcourt « *New maps of hell* » ne peut s'empêcher de se poser la question : de telles omissions sont-elles volontaires ? Si non, elles sont difficilement excusables chez un auteur qui prétend examiner le genre actuellement appelé science-fiction ; si oui, que faut-il penser de l'échelle des valeurs de Kingsley Amis ?

Qu'est-ce que Kingsley Amis veut bien considérer comme de la science-fiction ? Une lecture même superficielle du livre apporte promptement la réponse : ce n'est ni le récit de dépaysement ou d'aventures (il exclut le space opera de son étude), ni l'extrapolation scientifique (il traite de Jules Verne sur un ton protecteur et paternel, plein d'un humour très involontaire) ; ce n'est pas non plus ce qu'on appelle dans les pays anglo-saxons « l'angle humain » (pour lui, les récits de Wells ne sont que des « concrétisations », ce qui tend à signifier, probablement, que le grand écrivain anglais donnait du relief et de la vie aux situations qu'il traitait : selon Kingsley Amis, c'est là un défaut). Que reste-t-il ? Pas grand'chose, à tout prendre : l'aspect social de l'extrapolation, ainsi que son côté satirique.

Cela étant posé, plusieurs des jugements de l'auteur peuvent paraître cohérents ; il apprécie manifestement l'œuvre de Robert Sheckley, chez lequel on trouve cette ironie un peu désabusée. Et il choisit « *le plus régulièrement capable des écrivains révélés par la science-fiction, dans le sens moderne.* »

Que le lecteur veuille bien, à ce point, s'arrêter une minute pour chercher l'écrivain auquel lui-même décernerait un tel superlatif. Il y a de fortes chances pour que ce nom se trouve dans une liste qui comprendrait une douzaine d'auteurs : Ray Bradbury, Theodore Sturgeon, Robert A. Heinlein, A. E. van Vogt, Isaac Asimov, Arthur C. Clarke, James Blish, Henry Kuttner, Poul Anderson, et trois ou quatre autres. Il est à peu près certain qu'il se trouvera à peine un amateur de science-fiction sur mille pour penser, comme Kingsley Amis, que ce « plus régulièrement capable des écrivains » est Frederik Pohl, à peu près ignoré du public français.

Ancien agent littéraire, Frederik Pohl s'est mis à taquiner sérieusement la machine à écrire pour son propre compte il y a une dizaine d'années environ. Un des premiers livres de science-fiction qui portent sa signature fut « *Planète à gogos* », lequel fut publié d'abord en feuilleton, au cours de 1952, dans « *Galaxy* ». Frederik Pohl collabora, lors de la rédaction de cet ouvrage, avec le regretté Cyril M. Kornbluth — Kingsley Amis cherche d'ailleurs à minimiser la part prise par ce dernier dans le travail. Ce même ouvrage — à en croire toujours « *New maps of hell* » — peut à plus d'un titre être considéré comme le meilleur roman de science-fiction écrit jusqu'à présent. A défaut d'autres mérites, les jugements de Kingsley Amis ont du moins celui de l'originalité...

Superficiellement, le fait qu'un écrivain aussi connu — dans les pays anglo-saxons ! — s'intéresse suffisamment à la science-fiction pour écrire un livre sur ce sujet, peut être considéré comme un symptôme positif de l'attention

(1) Encore inédit en français

accordée à ce genre. Cependant, l'attitude protectrice et le ton inutilement ironique de l'auteur peuvent avoir, en fin de compte, une influence négative ; on a trop facilement tendance à croire sur parole ceux qui se sont fait un nom dans un domaine donné — même lorsqu'ils sortent du domaine de leurs compétences. Et, à en juger par « *New maps of hell* », la compétence de Kingsley Amis dans le domaine de la science-fiction est fort limitée. Ses vues, personnelles et souvent contestables, ne sauraient en aucun cas remplacer un examen historique, critique et littéraire du sujet. L'ouvrage *définitif* sur la question reste à écrire. Quant à ceux qui désirent un examen subjectif, le volume intitulé « *The science-fiction novel* » (1) leur apportera des vues infiniment plus valables sur la question.

Demètre Ioakimidis.

---

(1) Advent, Chicago. Ce livre comprend quatre études, écrites par Robert Heinlein, Cyril M. Kornbluth, Alfred Bester et Robert Bloch respectivement, ainsi qu'une introduction — fort pertinente — par Basil Davenport.



Tarif des abonnements à « Fiction »

Durée des abonnements	FRANCE Ord.	FRANCE Rec.	BELGIQUE Francs Belges Ord.	BELGIQUE Francs Belges Rec.	SUISSE Francs Suisses Ord.	SUISSE Francs Suisses Rec.	CANADA Dollars Canadiens Ord.	CANADA Dollars Canadiens Rec.	ETRANGER Francs Français Ord.	ETRANGER Francs Français Rec.
6 mois	8,70	12,30	115,00	157,00	10,00	13,50	2.00	2.75	9,90	13,50
Un an	16,80	24,00	223,00	306,00	19,50	26,50	3.90	5.30	19,20	26,40
NUMEROS ANTERIEURS										
N° 1 à 78 .... le numéro	1,40		20,00		1,75				1,75	
A partir du n° 79 ...... »	1,60		23,00		2,00				2,00	
Pour envoi recommandé par paquet de 1 à 20 exemplaires, ajouter	0,60		6,00		0,50		0.15		0,60	
N.B. - Le numéro 3 est épuisé.										
RELIURES										
Tous frais compris, 1 reliure	4,90		60,00		5,10		1.20		5,10	
2 reliures	8,90		115,00		10,00		2.00		10,00	
3 reliures	13,10		170,00		14,70		2.90		14,70	
TARIF spécial pour les abonnés										
Tous frais compris, 1 reliure	4,50		55,00		4,70		0.95		4,70	
2 reliures	8,10		105,00		9,10		1.80		9,10	
3 reliures	11,95		150,00		13,50		2.60		13,50	

Nous avons un correspondant qui vous facilitera les opérations de règlement dans les pays étrangers suivants :

BELGIQUE : M. DUCHATEAU, 226, avenue Albert, BRUXELLES. C.C.P. 3500-41.

CANADA : LES EDITIONS EUROPEENNES Enr., Case Postale 1022, QUEBEC 2 P.Q.

SUISSE : M. VUILLEUMIER, 56, Bd St Georges, GENEVE. C.C.P. 1-6112.